

Contes brabançons (De Coster)

Charles De Coster

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

OTTO VON THOREN

BRAF.

Domburg est un petit bourg bâti sur la côte occidentale de l'île de Walcheren. Il fut entre tous ses frères, les villages de Zélande, si éprouvés par les mouvements de terrain et les inondations, l'un des plus infortunés et des plus éprouvés. Un horrible incendie le dévora un jour tout entier ; à peine renaissait-il de ses cendres que la mer se rua sur lui et engloutit la moitié de ses maisons : elles dorment maintenant sous le sable ; Domburg alors fit retraite derrière les dunes et là fut de nouveau rebâti ; ce que l'on voyait de lui en mil huit cent cinquante-sept, c'étaient de coquettes habitations de briques alignées dans une longue grande rue et dont les portes, les volets, les montants et les traverses des croisées sont peints pittoresquement en gris, en vert et en rouge.

Domburg est un bourg de bains où les gens aisés de l'île et sans doute d'ailleurs, aiment à venir prendre les eaux de la mer du Nord, Domburg les reçoit dans de jolies auberges qui sont comme des villas au milieu des arbres. De sa plus haute dune vous voyez comme un bouquet flottant sur la mer, toute l'île de Walcheren.

Josephus Hermann, Gantois d'origine, habitait avec sa fille Anna, la grande rue du bourg. Hermann appartenait à cette race d'hommes trapus si communs dans nos villes flamandes : il était très-fort et très-bon, voire même débonnaire. Il fallait seulement

éviter de le fâcher : car un matelot ayant voulu un jour embrasser Anna de force devant lui, Hermann le jeta par la fenêtre. Anna avait seize ans, des yeux d'un brun doré, des cheveux blonds et les plus belles formes de jeune fille que puisse rêver l'imagination d'un sculpteur avide de beauté : son jeune sang colorait si délicatement le fin tissu de ses chairs qu'elles semblaient toujours éclairées par quelque soleil levant.

Le compagnon habituel d'Anna était Braf, grand chien blanc de Terre-Neuve. Un poëte eut peut-être vu quelque génie captif sous la forme de Braf, tant ses grands yeux étaient pensifs, mystérieux et profonds. Braf flairait l'ennemi là où Anna ni Hermann ne voyaient rien ; il le dénonçait par de sourds grondements, le retroussement des lèvres et une colère marquée ; Hermann et Anna pouvaient aimer en toute confiance ceux à qui Braf allait demander des caresses : mais le père ni la fille ne comprenaient pas toujours les avis qu'il leur donnait ; Braf en ce cas allait s'étendre près de l'âtre et là, couchant sur ses pattes puissantes son gros museau découragé, il semblait se dire : Ha ! si je parlais hollandais, comme ils verraient qu'un pauvre chien juge mieux qu'eux des hommes et des choses.

Braf avait jadis appartenu au beau-frère d'Hermann employé par l'Human society of London, au sauvetage des naufragés sur les côtes du pays de Galles. Chacun sait les grands services que les chiens de la race de Braf rendent dans ces périlleuses expéditions : celui-ci s'y comporta fort bien.

La sœur de l'employé, femme d'Hermann, tomba dangereusement malade : elle écrivit à son frère qui arriva de Liverpool avec Braf, mais trop tard pour dire adieu à celle que la mort avait déjà frappée. Ce frère s'établit à Domburg, et y mourut à son tour

d'ennui ou de la fièvre : Anna hérita de son chien et de ses économies.

Un soir de juin, Hermann était pensif : Anna, dit-il à sa fille, depuis longtemps il neige sur mes cheveux, quand viennent ces fleurs de cimetière, les cheveux tombent et l'homme avec eux : il faudrait songer à te marier, mon enfant. La mort, poursuivit Hermann, vient comme l'orage : que de fois dans un beau ciel où rayonnait un éblouissant soleil, n'as-tu pas vu se montrer un petit grain noir, un rien, un innocent flocon de vapeurs qui peu à peu grandit, devient énorme, semble appeler à lui tout ce qu'il y a de nuées sur la mer et la terre, cache le ciel, éteint le soleil et met l'ombre noire où tantôt était la claire lumière. Ainsi de nous, mon enfant, le petit point noir c'est…

Hermann s'interrompit : Pourquoi donc, dit-il, notre chien est-il inquiet ? Regarde-le, il va, vient, me regarde, dresse les oreilles, couche le museau sur le sol, souffle bruyamment. On prétend que parler de morts évoque les fantômes, parler d'orage appellerait-il la tempête ? Braf demande à sortir, ce n'est point sans motif ; qu'il sorte donc.

Hermann ouvrit la porte, Braf partit comme une flèche dans la direction de la mer. — Que diable se passe-t-il ! dit-il encore. N'entends-tu rien ? ne vois-tu rien ?

— Non, répondit Anna.

Hermann et sa fille étaient debout sur le seuil de la porte : ils essayaient de voir ou d'entendre : le village dormait, il était dix heures du soir, la rue était déserte et la nuit claire ; un vent aigre soufflait, une grosse pluie commençait à tomber ; rien ne troublait le silence que le grincement de quelques girouettes de tôle

rouillée et le bruit sourd et monotone de la mer qui déferlait sur le rivage.

— Mon père, mon père, s'écria tout à coup Anna, j'entends des coups de carabine ! Il est arrivé un malheur sur mer, de pauvres gens en danger demandent du secours ! Mon Dieu ! seraient-ce ce médecin et ces trois messieurs qui sont allés ce matin chasser aux mouettes ! Il me semble que je les entends crier, et Braf qui aboie ! Ho ! c'est horrible ! Ils étaient si imprudents tantôt quand ils essayaient en riant, de faire chavirer leur chaloupe… Il y en avait un surtout, un beau jeune homme en costume de chasse !… mon père, mon père, il faut aller à leur secours !

Hermann n'avait pas attendu la recommandation de sa fille pour faire son devoir : pendant qu'elle parlait il se chaussait. Puis il alluma une lanterne et partit au galop. Sur le haut des dunes, il entendit des coups de carabine et des cris qui redoublèrent d'intensité quand, de la rive, on put apercevoir sa lanterne. Hermann courut vers l'endroit d'où ils partaient. Il accrocha sa lanterne au fer d'une gaffe qu'il avait prise à tout hasard, planta sa gaffe dans le sable et s'avança dans l'eau jusqu'à mi-corps ; il entendit alors comme un bruit de rames et une voix désespérée qui lui criait : Un homme à l'eau, tombé à ta gauche, cherche ! Cinquante florins si tu le sauves !

Hermann ôtait déjà sa veste pour se jeter à la mer, quand il entendit à quelques brassées de distance, une respiration haletante et vit sur le dos d'une vague, une forme blanche traînant une forme noire ; toutes deux venaient vers lui. Il reconnut Braf son chien lequel amena un homme sur la plage.

Pendant qu'Hermann donnait au noyé les premiers secours, il criait à tue-tête : Par ici ! messieurs, par ici ! votre ami est hors de l'eau ; sauvé peut-être. Dieu soit loué !

— Bravo ! cria-t-on de la chaloupe, bravo et merci !

— Ramez, criait Hermann, ramez dans la direction de la lanterne, je tirerai votre coquille de noix sur le sable. Hermann ne mit pas beaucoup de temps à cette dernière opération. Quatre personnages sortirent de la chaloupe. Tous quatre étaient désolés et surtout un médecin qui cependant faisait de son mieux pour rassurer ses amis. Il prit la lanterne des mains d'Hermann et l'approcha du visage du noyé.

Après un court examen : Peut-être, dit-il, pourrons-nous le sauver, il sait nager, il ne doit pas être resté longtemps sous l'eau ; dépêchons ! Allons, messieurs, prenons Isaac par la tête, les bras, les pieds, et au pas de charge jusqu'à la plus prochaine auberge. Ce qui fut dit fut fait, la plus prochaine auberge était le Schutter's Hof, Hermann y fit conduire le noyé.

Isaac de Wildensteen, tel était le nom de celui que l'on venait de tirer de la mer, Isaac donc fut étendu de tout son long sur une table : le médecin ordonna qu'on le dépouillât de ses vêtements, qu'on le frictionnât et lui bourra le nez d'un âcre tabac à priser dont l'hôte du Schutter's Hof faisait ses délices habituelles ; lui-même aida à la rigoureuse exécution de ses prescriptions. Isaac ayant été pendant un quart-d'heure étrillé plutôt que frictionné fit une grimace épouvantable suivie de plusieurs bruyants éternûments.

— Sauvé ! dit le docteur, en offrant à Hermann un billet de cinquante florins.

— C'est bon à prendre, répondit celui-ci, mais çà porte malheur à garder.

— Je te ferai décorer d'une médaille, dit le docteur.

— Je la mettrai au cou de Braf, repartit Hermann, qui s'en retourna chez lui, trouva sa fille veillant et inquiète et lui annonça que son beau chasseur était en effet tombé à l'eau, mais qu'avec l'aide de Dieu et celle de Braf, on avait pu l'en retirer à temps.

— Ce Braf est une bien bonne bête, répondit Anna.

Isaac de Wildensteen avait un caractère assez bizarre, il était beau, riche, assez jeune, point méchant, il connaissait le jargon qu'il faut parler à certaines femmes, avait plus de sens que de cœur et eût été un Don Juan terrible s'il avait été moins couard : mais Isaac était de ces beaux coqs de boudoir qui ont plus de crête que d'éperon et préfèrent s'abstenir de galants triomphes plutôt que de risquer d'être blessés en l'honneur de deux beaux yeux : peut-être même se fut-il marié pour éviter l'épée ou le bâton d'un père désireux de venger sur un séducteur la honte d'une fille abusée.

Un jour, par une belle matinée de juin, un clair soleil versait à flots sa lumière dans la longue salle à trois croisées où se tenaient d'habitude Hermann et Anna ; Hermann lisait sa bible sous le manteau de la cheminée, Anna cousait près de l'une des fenêtres ; quelques morceaux de tourbe fumaient dans l'âtre, un chardonneret gazouillait au-dessus du manteau de la cheminée, un vieux perroquet imitait le cri du corbeau et frottait avec bruit son bec aux barreaux de sa cage posée sur une table. Braf couché aux pieds d'Anna ronflait comme un tonnerre. Soudain il se dressa, gronda et s'élança vers la porte : quelqu'un frappait, Hermann

cria : Entrez ! le bel Isaac se montra à la porte. Il parut d'abord effrayé de voir là l'énorme chien, mais Hermann appela Braf près de lui, Isaac alors s'avança dans la salle : il fut ravi en voyant Anna, lui fit un salut gracieux et un compliment bien tourné, Anna toute rougissante répondit par un signe de tête au salut et au compliment ; puis Isaac se tournant vers Hermann expliqua le but de sa visite et remercia chaudement son sauveur.

— C'est à Braf, dit Hermann, que revient l'honneur de ce sauvetage. — Mon hôte me l'a dit, repartit Isaac en avançant la main pour caresser Braf. Mais Braf ne parut point sensible à cette attention et se retourna pour mordre Isaac. Cela lui valut un coup de pied d'Hermann. Il parut étonné de le recevoir, alla s'étendre dans les cendres, coucha la tête sur les deux pattes de devant, ne cessa de regarder Isaac d'un regard menaçant et gronda chaque fois que celui-ci ouvrit la bouche.

Hermann offrit à Isaac un verre de claar : Isaac accepta.

La conversation s'animait, Anna était gaie, très-rouge et parlait avec une volubilité inaccoutumée : Isaac vit qu'il ne lui déplaisait point : puis une sombre réflexion lui traversant l'esprit, il s'interrompit au milieu d'une phrase galante pour demander à Hermann s'il était vrai qu'un matelot fût un jour sorti de chez lui par la fenêtre ? Hermann et Anna répondirent : oui, en souriant ; Isaac eut le frisson en voyant ces sourires. Quand il les quitta, Braf le reconduisit malgré lui jusqu'à la porte.

La grande beauté d'Anna ne manqua point d'agir sur son inflammable cerveau : Hermann tenait une petite boutique de liqueurs et d'épiceries ; Isaac avait ainsi ses plus franches coudées pour voir la jeune fille. Il pouvait lui parler deux fois, trois fois

par jour, soit devant son père, soit quand elle était seule ; certes en ce dernier cas, il eut été maintes fois entreprenant, mais Braf s'obstinait à ne pas sortir de la chambre. Il semblait s'être fait le gardien de l'honneur de la jeune fille, car chaque fois qu'il faisait mine de lui prendre seulement la main, Braf grondait et paraissait prêt à lui sauter à la gorge. Isaac avait plusieurs fois supplié Anna de mettre à l'attache cet ami incommode, jamais elle ne prétendit le faire.

Deux mois s'écoulèrent : Anna aimait Isaac, Isaac aimait Anna ; mais à sa manière : depuis longtemps déjà, il lui était impossible de s'écarter de la maison où elle habitait ; quand il n'y pouvait entrer il tournait autour. Cet humble foyer, ce calme intérieur où régnait, comme la fée de la jeunesse, la lumineuse beauté de la jeune fille, étaient pour lui ce qu'est le pôle pour l'aiguille aimantée. Ses pensées et ses rêves dont chaque heure augmentait la poignante effervescence lui représentaient sans cesse le clair regard des yeux bruns de l'aimée, la grâce de sa démarche et tous ces doux trésors de beauté auxquels la virginité ajoutait un prix inestimable ; mais il aimait Anna pour lui, non pour elle ; il résolut donc d'en faire sa maîtresse. Un beau jour, il apprit qu'Hermann devait se rendre le lendemain avec Braf à Middelburg, à trois lieues de Domburg, pour y rencontrer un M. Verhaegen de Goës et lui vendre la récolte sur pied d'un champ de garance. L'occasion était belle, Anna devait être seule toute la journée, c'était ou jamais le moment d'agir. Le vendredi matin, donc, Isaac mit ses plus beaux habits, se para de ses plus riches bijoux, entra chez Hermann, traversa la boutique et tremblant encore plus de peur que d'amour, ouvrit la porte de la chambre où il trouva Anna seule et rapiéçant près de la fenêtre, une vieille veste de velours de son père.

Àl'entrée d'Isaac elle se leva : Ha ! Monsieur Isaac, dit-elle, vous êtes beau comme un astre.

Wildensteen ne répondait pas et regardait autour de lui :

— Que cherchez-vous, lui demanda Anna.

— Pourquoi donc, répondit-il hypocritement, ne vois-je ici ni Braf ni votre père.

— Vous savez bien, dit-elle, qu'ils sont partis à deux, ce matin, pour Middelburg.

— Tant mieux, repartit Wildensteen, tant mieux, nous aurons du moins le temps de causer.

— Ne l'avons-nous pas toujours ?

Wildensteen ne répondait pas, il était debout devant Anna et la regardait avec une persistance que la passion pouvait montrer aussi bien que le véritable amour. Anna rougissait et baissait les yeux :

— Ne me regardez pas ainsi, dit-elle, voulez-vous ?

— Ne pas te regarder, s'écria Isaac, mais tu ne sais donc pas que tu es belle entre toutes ; tu ne sais pas que j'aime comme un fou ton beau visage, tes yeux d'ange, ton bon cœur. Tu ne sais pas combien d'heures j'ai passées à regarder ton portrait gravé dans ma pensée. Je voyais alors ce chaste bonnet blanc, cette plaque d'or qui brille sans le cacher, sur ton front pur. Que de fois modeste soupirant, je t'ai contemplée de loin allant au temple, coiffée de ton joli chapeau de paille, parée de ton collier de corail à large agrafe d'or ; chaussée de petits souliers de velours à boucle d'argent, tandis que ta taille svelte et ton beau corps se dessi-

naient sous ton corsage de soie changeante et que les gros plis de ton jupon bleu à raies mates et brillantes trahissaient le gracieux et divin mouvement de tes hanches.

— Ce ne seraient pas des habits que j'aimerais, moi, Isaac, dit Anna.

Isaac n'entendit ou ne comprit point.

— Ha ! poursuivit-il avec plus d'enthousiasme, plus belle qu'une reine ! plus belle que la fiancée du bel archange déchu ! Anna ! si nous étions seuls, loin du bruit, loin du monde, nous inventerions le bonheur, si Dieu ne l'avait déjà fait pour ceux qui s'aiment.

— Taisez-vous, dit Anna.

Il se jeta à genoux.

— Hélas, dit-il, les yeux brillants de fièvre, les femmes ne savent pas tout ce qu'elles peuvent nous faire souffrir, que leur importent nos nuits sans sommeil et nos jours sans repos ! que nous soyons comme le damné dans des flammes de soufre et qui étend les bras vers les fraîches plaines du ciel, dont ses bourreaux lui montrent le mirage trompeur ; que le cœur nous batte, que le sang nous brûle ; sentent-elles seulement la chaleur de ce feu qui nous dévore ? Ha ! triste amour ! long martyre ! elles sont belles, se regardent au miroir, s'admirent, et cela leur suffit.

— Vous êtes méchant, dit Anna.

— Méchant, répéta-t-il.

— Oui, répliqua-t-elle. Puis craignant d'en avoir trop dit, elle détourna la tête. Une larme tomba sur le sol.

— Tu pleures, dit-il, ha ! pauvre colombe. — Anna hochait la tête. — Que signifie ce geste, t'imagines-tu que je te veuille tromper, tu seras ma femme, ma compagne, plus heureuse que les autres et plus libre surtout ; ma femme devant Dieu, Anna, car l'intervention des hommes troublerait la sainteté de notre amour.

— Isaac, dit la jeune fille, je ne te comprends pas bien, mais il ne faut jamais mentir à Dieu ni à moi…

— Enfin, s'écria-t-il, tu m'aimes donc.

Il se pencha pour l'embrasser, elle le repoussa.

— Pourquoi, dit-elle, viens-tu toujours ici quand mon père n'y est pas.

— Que sais-je, moi, répondit-il, en la serrant malgré elle contre lui, tandis qu'Anna étendait les mains en avant pour se garantir de ses baisers, — que sais-je, moi, pourquoi je viens, je viens parce que je viens, parce que je t'aime, que je veux te voir, que tu es belle, que je ne puis me passer de toi et qu'il faut que tu m'aimes…

Soudain la porte s'ouvre. Isaac fait un bond en arrière, il regarde Anna comme un criminel son juge, il bégaie d'une voix hoquetante : Pas un mot, ne lui dis rien encore, je t'en supplie.

— Pourquoi pas donc ? répond innocemment Anna.

Les voici, ces deux êtres terribles qu'il espérait tant ne pas voir de la journée : l'un rôde autour de lui, la queue haute et en montrant les dents : quelles canines épouvantables ! À quelle partie de son corps ce monstre va-t-il les appliquer ? Sera-ce au bras, au cou, aux jambes ? Ce ne sont pas des dents cela, ce sont des crocs,

des boutoirs, des tenailles. Ha ! qu'il doit faire bon dehors, et quel air pur que celui qu'on ne respire pas dans cette chambre ; Isaac étouffe, Hermann est là aussi, tenant par le bouton la porte entrebâillée, son regard est bien perçant ce matin, ces grosses mains qu'il a au bout des bras sont les mêmes qui jadis jetèrent par la fenêtre l'infortuné matelot. Était-elle ouverte ou fermée ce jour-là, cette fenêtre ? Si elle était fermée comme maintenant, le pauvre homme a donc passé au travers, il est donc tombé déchiré et saignant dans la rue ; Isaac a froid, Hermann ouvre la bouche. Que va-t-il dire ? que l'affaire est faite, la garance vendue, qu'à deux pas de chez lui, au Lion-Rouge, chez Jan Maranus, il a rencontré M. Verhaegen de Goës, avec qui il devait faire marché et qui venait passer quelques jours à Domburg pour y prendre des bains. Comme si M. Verhaegen ne pouvait pas se baigner chez lui. Isaac tremble, il est pâle, il n'ose lever les yeux ni sur Hermann dont il craint de rencontrer le regard, ni sur Braf qui tourne autour de lui en grondant, ni même sur Anna.

La jeune fille prend son trouble pour de la timidité, elle s'imagine qu'il doit être pressé de la demander en mariage à son père, mais qu'il se tait pour n'oser parler ; elle s'approche de lui et lui dit à l'oreille : Ne crains rien, Isaac, mon père est si bon.

Ha ! comme au fond de son cœur Wildensteen enverrait bien loin ce père qui est si bon ; mais il est trop tard, Hermann l'observe attentivement, il regarde aussi sa fille et voit qu'elle est troublée.

— Qu'est-ce donc, lui dit-il, que Monsieur de Wildensteen peut avoir à craindre et qu'a-t-il à faire de ma bonté ?

— Courage Isaac, dit Anna.

— Pourquoi demande Hermann, appelez-vous M. Wildensteen Isaac tout court.

— Ce n'est pas moi qui vous le dirai, répond Anna en s'enfuyant confuse.

Hermann regarde Isaac qui se troublant de plus en plus, dit ce qu'il ne veut pas dire, et bégaie : Oui, oui, certainement j'ai cru, j'ai pensé, mademoiselle votre fille, je l'aime et si…

Hermann sourit : Bon jeune homme, dit-il, faut-il faire tant de façons, pour demander en mariage la fille d'un pauvre homme.

Isaac tressaille à ces mots ; la peur lui a déjà fait faire toutes sortes d'honnêtes réflexions, il s'est dit qu'après tout le mariage n'est pas chose si terrible, qu'Anna est bonne et belle, qu'il lui donnera de splendides toilettes, qu'il pourra être fier de la montrer partout, qu'après tout, faire le bien vaut mieux que de faire le mal et qu'il vaut mieux épouser la jeune fille que de la séduire. Ces bonnes pensées rafraîchissent son esprit et fortifient son cœur, sa couardise s'envole comme une orfraie, il cesse de trembler et d'être pâle et lève enfin sur Hermann un regard clair.

Il parla nettement, apprit à Hermann qu'il habitait Gand, possédait quatre-vingt-mille florins en obligations d'emprunts et des propriétés dans l'île de Walcheren, pour une valeur à peu près égale ; il venait, disait-il, chaque année au mois de juin, visiter ses propriétés ; il fit l'éloge de son caractère, se donna toutes les vertus, parla de sa noyade et la bénit comme l'occasion propice qui lui avait permis de voir Anna pour la première fois ; il avoua son amour pour elle et demanda formellement sa main ; Hermann la lui accorda.

Une dizaine de jours s'étaient écoulés ; Hermann et Wildensteen avaient fait plus intime connaissance ; le vieillard était heureux en songeant au mariage qui se préparait et croyait pouvoir regarder comme assuré l'heureux avenir de sa fille. Quant à Wildensteen, il avait pris bravement son parti de quitter la vie de garçon. D'ailleurs, plus il regardait Anna, plus il l'aimait. Non-seulement il pouvait l'envelopper toute entière de son regard amoureux sans rencontrer une imperfection, mais encore il voyait dans ce pur visage, dans ces yeux toujours francs, tant de confiance, de douceur et de noblesse qu'il ne pouvait pas ne pas les adorer.

Le caractère d'Anna avait un peu changé depuis qu'elle était certaine de se marier. Elle pleura quelquefois sans pouvoir dire pourquoi, et fut souvent absorbée, distraite et pensive. Au dîner il lui arriva d'oublier de manger, et au déjeuner, de mordre successivement à cinq tartines de suite, sans en entamer sérieusement aucune. Elle mit plus d'une fois du sucre dans le bouillon et du sel dans le café. Elle sortit même un soir de chez elle, une lampe à la main et regardant en l'air pour chercher un dé à coudre qu'elle avait mis sur quelque table à côté de son ouvrage. Hermann la surprit plus d'une fois, se disposant à couper du pain pour la pâtée de Braf et tenant pendant cinq minutes le couteau dans le pain sans songer à finir de couper une tranche ; ses prunelles excessivement dilatées semblaient alors vouloir sonder l'espace et demander à l'avenir, la solution du difficile problème du bonheur du mariage ou de ses infortunes. Souvent son visage devenait bon et radieux comme celui d'un ange ; son père qui la regardait ne lui demandait pas de combien d'ardentes caresses et de célestes dévoûments rêvait cette âme de jeune fille en songeant à l'amant qui allait devenir son mari.

Braf seul était maussade dans la maison.

Six heures, l'heure fraîche où le soleil dissipant les derniers brouillards de la nuit, caresse d'un rayon encore tiède la nature à peine éveillée. On attend Isaac à déjeuner chez Hermann, Hermann rêve, assis près du feu ; sa bible est posée sur ses genoux ; Anna vient de faire le café qui embaume toute la maison, elle caresse Braf.

— Père, dit-elle, n'est-il pas encore l'heure où Isaac doit venir.

— Oui, répond Hermann.

— S'il tarde encore j'ôterai la cafetière du réchaud afin qu'il boive froid ce cher café qu'il aime tant.

Anna n'a garde d'ôter le café du réchaud, au contraire elle attise, en soufflant, le charbon, puis continuant de caresser machinalement Braf, elle laisse peu à peu, ses pensées vaguer dans l'avenir. — Après mon mariage, nous irons habiter Gand, n'est-ce pas, dit-elle, mon père. Tu seras joyeux de revoir tes amis, comme Braf sera peut-être heureux de changer d'air. Il y a quelque temps que je ne l'ai vu rire, tu sais père, quand dans un excès de joie il retrousse les lèvres et montre joyeusement les dents ; allons Braf, ce sera peut-être pour aujourd'hui.

Braf montre les dents, mais ce n'est pas pour rire, il se dresse et gronde ; Isaac entrait dans la chambre.

Anna frappe avec impatience de son petit pied sur le plancher : Il ne changera donc jamais, dit-elle.

— Si, si, répond Wildensteen, quand il m'aura mangé.

— À table mes enfants, dit Hermann.

Le déjeuner touchait à sa fin ; il avait été question d'avenir, de bonheur, d'union heureuse, Hermann avait parlé de sa femme plus jeune que lui de vingt ans quand il l'épousa et morte cependant avant lui : Ma fille, dit-il, j'ai rêvé que la pauvre mère venait m'apporter des fleurs dans ce saladier que tu vois là : on dit que çà ne porte pas bonheur de rêver à la fois de fleurs et de morts ; mais je ne crois pas à ces sottises, qu'il revienne quand il voudra, le cher fantôme ; il sera toujours le bien-revenu. Enfants, je vous bénis en son nom.

Isaac et Anna s'agenouillèrent : Que le Dieu du ciel, poursuivit Hermann, fasse descendre le blé dans vos greniers, le pain dans votre armoire, le vin dans votre cave ; la force dans vos âmes et l'amour dans votre cœur et que Christ vous ait en sa sainte garde. Amen.

— Amen, répétèrent Anna et Isaac.

— Maintenant, dit Hermann, levez-vous, mon fils et ma fille et donnez-vous le baiser des fiancés. Ce fut la première fois qu'Anna livra ses chastes lèvres à la bouche d'Isaac, la première fois qu'il put dire : Je l'ai serrée sur mon cœur. Heureux du plus doux des bonheurs, il tenait Anna embrassée, quand Braf auquel nul ne songeait, ne fit qu'un bond de la cheminée sur Isaac et l'allait étrangler si Hermann, l'arrêtant en son furieux élan, ne l'eût jeté à terre avec une force dont seul il était capable.

Isaac et Anna s'étaient séparés…

— Si ce chien est enragé, dit Hermann avec colère, il faudra le tuer.

— Non, il n'est pas enragé, non, j'en suis bien sûre, s'écria Anna. Elle s'approcha de Braf, lui caressa la tête, en lui parlant doucement : Mon père, dit-elle, il me lèche la main, tu vois bien qu'il n'est pas enragé, laisse le libre. À peine Hermann eut-il ôté la main de dessus lui, que Braf se leva et vint frotter contre les genoux du vieillard, son museau repentant.

— Cela ne suffit pas, dit Hermann attendri, c'est à Isaac qu'il faut demander pardon. Il le reprit donc par le cou et le traîna aux pieds du jeune homme : à peine Braf les eut-il touchés qu'il raidit les pattes et essaya de se reculer.

— Voilà une haine extraordinairement vivace, dit Isaac. Hermann s'emporta ! Il vous demandera pardon, s'écria-t-il, ou je le tue.

Il le frappa, Braf gémit, mais il persista à raidir les pattes et à détourner la tête.

— Il serait dangereux de le pousser à bout, dit Anna, lâchez-le, mon père.

Hermann lâcha Braf ; qui reprit tristement le chemin de l'âtre : là, il se laissa tomber de tout son poids, gémit et regarda Hermann d'un air de reproche.

Que le lecteur veuille bien prendre la peine de se transporter maintenant à Meulestee, près de Gand, dans un grand parc, au milieu duquel s'élève un joli château renaissance. Le maître du parc et du château s'appelle Dirk Ottevaere. C'est un original que Dirk : du vivant de son père, une espèce de basile, pédant hypocrite et son précepteur, calomnia une jeune fille pour laquelle Dirk avait une passion d'enfant ; il le mit à la porte en lui tenant

ce discours. — La jeune fille traversait précisément la pelouse devant le château :

— Regarde pédant, lui disait-il, regarde-la et regarde-toi : tu es bête, tu es laid, tu prises et tu as eu le front de venir te poser ici en représentant de la science qui, disais-tu, rend les hommes bons, et parce que tes caresses de limace ont toujours dégoûté une pauvre enfant, tu as fait sur son compte d'infâmes rapports à mon père. N'ayant pu obtenir son amour tu as voulu lui voler son honneur. Qu'est-ce donc que tes livres t'ont appris ? L'orgueil, la vanité, la paillardise et l'espionnage. Pauvre fille, que je respectai, moi, et que tu voulus souiller ! Mais regarde-la donc et regarde-toi ; la santé parfume son corps comme une rose et je l'aime. Comprends-tu, ce que cela veut dire aimer, savantasse ? Ce n'est pas du grec, çà hein, sinon tu baverais dessus un commentaire. Ha, tu professes la calomnie ; eh bien ! je ne veux pas de tes leçons, je n'ai pas quinze ans, mais je te chasse. Va te plaindre à mon père et s'il te donne raison, je sortirai d'ici, mais avant de partir je t'aurai mis en morceaux, et ce sera pain bénit, car tu es une sottise dangereuse, une méchanceté doublée de latin. Tu m'ennuies depuis trop longtemps à vouloir m'expliquer des choses que tu n'as jamais comprises. Donc prends ta tabatière, tes lunettes, ton Horace et décampe. »

Le pédant n'osa pas ne point partir.

Dix ans après, Ottevaere avait oublié sa jeune amie mariée d'ailleurs depuis quatre ans ; il causait sur la place du Marché au Vendredi à Gand, avec l'un de ses amis, quand Isaac et Anna passèrent devant eux et furent accostés par Hermann qui portait du poisson dans un filet. Tous trois s'arrêtèrent ; Hermann passa dix minutes à leur vanter le goût friand du waterzooy espèce de ho-

chepot de poisson : Çà, disait-il, en frappant tour à tour de son parapluie sur son filet et sur Braf qui voulait flairer de trop près la raie, la carpe et les anguilles, çà, mes enfants, si simple que cela paraisse, deviendra un mets de roi, un plat de prince, qui tantôt, grâce aux fins légumes et aux épiceries parfumées que j'y mettrai, embaumera le quai Saint-Michel. Tous les bateliers, par l'odeur alléchés, viendront pousser le nez à la fenêtre de ma cuisine, mais il n'y en aura que pour les amis. Eh bien, mes enfants, serez-vous de la fête ? Isaac, mon fils, l'eau t'en vient à la bouche. Hermann fit un mouvement d'impatience : Braf, poursuivit-il, si vous continuez à vouloir manger mon dîner d'avance, je vous casserai mon parapluie sur les reins. Vous n'en ferez rien, mon père, disait Anna. Je n'en ferai rien, c'est vrai, répondait Hermann en caressant Braf, mais je dois ajouter, dit-il, en parlant à son chien, que tu le mériterais cependant, car il faut être complètement dépourvu de flair et d'odorat, pour ignorer, comme toi, que le poisson cru est un mets détestable…

Braf agitait la queue avec une satisfaction visible ; ce qui indiquait son insensibilité profonde à l'endroit des paroles outrageantes d'Hermann.

C'était en novembre, il faisait un froid de loup ; il allait neiger ; Anna était vêtue de soie et de velours noirs, elle portait un jupon anglais à larges raies rouges : Dirk ne la quittait pas du regard : Ce jupon, dit-il tout à coup, brille comme une fleur dans la boue, c'est une invention diabolique ; rouge et noir, les couleurs de l'amour, la tristesse et le feu. Comme il lui entoure bien la jambe, comme il appelle bien l'attention sur ces pieds de fée que je baiserai en rêve. Cette femme est excessivement belle ! Vois donc comme elle se tient droite et fière, il y a là du sang jeune, des

nerfs sensibles, des muscles forts. Les cheveux bruns ont des reflets roux et dorés, le teint est chaud, le front ouvert, les yeux sont grands. L'étrange regard innocent, curieux et chercheur ; regard d'enfant devenue femme trop tôt. Que lui manque-t-il ? Le bonheur sans doute. Quel bizarre sourire : j'y vois le courage qui se fait gaîté, l'honnête femme qui rit pour ne pas pleurer : la voici qui s'éloigne au bras de son mari, je dois la suivre ; mon cher, c'est un événement dans ma vie que l'apparition de ce jupon rouge !

Dirk suivit Anna jusqu'à la chaussée Saint-Amand où elle habitait. Rien ne ressemble en certains cas, à un voleur, comme un amoureux : Dirk remarqua que le jardin de la maison d'Anna donnait sur des prairies et qu'il était aisé d'y pénétrer.

Puis il rentra à Gand dans un état nouveau pour lui ; il était préoccupé et ne savait ce qu'il faisait.

Vers cinq heures, la nuit étant tombée tout à fait, il passa sur le Ketelbrug, l'un des nombreux ponts de Gand. Il vit à la lueur d'un réverbère, un homme du peuple qui, appuyé sur la balustrade du garde-fou, regardait d'un air morne, couler l'eau noire de l'Escaut.

Dirk reconnut un peintre en bâtiments nommé Pier qui, l'an dernier, avait travaillé chez lui, à Meulestee.

— Bonsoir, Pier, dit-il en lui frappant sur l'épaule.

Celui-ci fit le geste d'un homme qui s'éveille en sursaut.

— Monsieur Dirk ! s'écria-t-il. Ottevaere remarqua qu'il avait les yeux rouges et lui demanda ce qu'il faisait là.

— Pier répondit en montrant le fleuve : Celui qui coucherait là-dessous serait certain de ne pas avoir sur le dos la neige qui tombera cette nuit.

— Deux couvertures de laine vaudraient mieux, repartit Ottevaere.

— Oui, il n'y a rien de tel quand on ne les a pas vendues.

— Tu es donc tombé bien bas, Fier ?

— Ce n'est pas de ma faute, j'ai une fille, un riche négociant voulut en faire sa maîtresse, car Kattau est belle. Grâce à ses conseils je me lançai dans une sotte entreprise ; en m'établissant marchand de couleurs, rue des Champs presque à côté du magasin de Van Imschoot qui débitait, mais en gros, le même article que moi. Je ne réfléchis pas que c'était l'acte d'un fou de prétendre faire la concurrence porte à porte, à une maison ancienne et bien achalandée. Je ne sais quel sort ou quel guignon me poussait, jamais je ne m'étais autant pressé que pour m'aller étrangler à ce lacet. La vente ne suffisait pas au prix de location ni au pain de chaque jour. Au bout de cinq mois, tout ce que je possédais était fondu, le négociant vint alors et me somma de payer les quatre cents francs d'effets que je lui avais souscrits en me disant que, si je voulais le soir même lui envoyer ma fille, il serait seul, la traiterait bien et lui remettrait les effets sans qu'elle eût besoin de lui apporter un rouge liard. Kattau fut encore plus indignée que moi de cette honteuse proposition ; nous jetâmes le négociant à la porte. Le lendemain les huissiers vinrent, Kattau s'enfuit chez une vieille parente, elle n'y mange pas de biscuits tous les jours, mais elle est certaine, au moins, de ne pas mourir de faim ; moi, je suis sous le coup d'un mandat d'arrêt ; je ne sais où

me cacher : si je me livre à la justice, je serai condamné à la prison sans espérance d'en sortir jamais ; ma fille n'est pas responsable de mes dettes, elle est jeune, elle n'a pas besoin de moi et…

— Et, dit Ottevaere, tu regardes l'eau, comme si l'eau avait jamais payé les dettes de personne. Tiens, voici mon portefeuille, je crois qu'il contient mille francs ; prends-le. Paie ce que tu dois, garde le reste et si tu pries quelquefois, fais-le pour un jupon rouge auquel tu dois de m'avoir trouvé de si bonne humeur aujourd'hui.

— Un jupon rouge, dit l'homme.

— Eh bien oui, un jupon rouge qui demeure chaussée de Saint-Amand et qui n'est peut-être pas plus heureux que toi.

— Mais, monsieur, dit Pier, on va croire que j'ai assassiné le bourgmestre…

— Laissez croire, Pier, laissez croire…

— Mais, monsieur Ottevaere, dit encore Pier, vous vous êtes vidé comme un poulet…

— C'est vrai, répondit Ottevaere, prête-moi cent sous, je te paie une pinte d'uitzet.

— Non, dit Pier, c'est moi qui régale. Puis il se tourna vers l'Escaut et faisant un geste de mépris ; Voilà, dit-il, pour les bains de rivière !

Trois jours après, une belle jeune fille nommée Kattau, se présenta chez Anna à qui elle plut tellement qu'elle devint sa femme de chambre.

Ottevaere avait deviné juste en disant qu'Anna n'était pas heureuse : deux ans s'étaient d'ailleurs passés depuis leur mariage, deux ans, c'est-à-dire plus qu'il ne fallait à un homme du caractère d'Isaac pour être las de l'amour même d'un ange et désirer le changement. La scène que je vais raconter donnera une idée exacte de l'état habituel de leurs relations. Ils se trouvaient tous deux, un soir, dans un salon meublé de gris et de palissandre, où Anna passait presque toutes ses journées ; Isaac était couché sur un canapé, les pieds en l'air, à l'américaine, et fumait un cigare.

Assise à une petite table sur laquelle était posée une lampe, Anna tournait et retournait entre les doigts une petite clé.

— Pourquoi, disait-elle, pourquoi me reprendre cette clé ? Ai-je mérité d'être destituée, ai-je commis la moindre infidélité ou détourné à mon profit la moitié d'un centime ?

— Non, répondait Isaac, non, mais enfin…

— Mais enfin, donne-moi une raison, un motif ; Isaac, tu le sais, cette clé ce n'est pas seulement celle de la caisse mais c'est aussi celle de ta confiance et de notre bonheur.

— Il ne s'agit pas de çà, répondait impatiemment Isaac ; j'aurai bientôt besoin de beaucoup d'argent, je veux t'épargner l'ennui d'ouvrir et de rouvrir sans cesse ce coffre-fort, voilà le fait simple et vrai sans qu'il soit le moins du monde question, pour toi de perdre ma confiance, ni pour moi de porter atteinte à notre bonheur.

— Anna hochait la tête : Pourquoi, disait-elle, auras-tu si souvent besoin d'argent ?

— Il est vaguement question de guerre générale, les actions de tous les emprunts subissent une baisse effrayante, c'est le moment d'acheter de tout pour revendre après.

— Je n'entends rien à ce jargon ; te donnera-t-on du papier en échange de ton argent :

— Oui.

— Verrai-je ce papier ?

— À quoi bon ? je le laisserai chez mon banquier de Bruxelles…

— Qui te délivrera un reçu ?

— Ce n'est pas nécessaire.

— Tu devras sans doute aller souvent à Bruxelles ?

— Oui, mais je ne manquerai jamais de revenir le soir.

— Tiens-tu beaucoup à cette clé ?

— Je ne serais pas fâché de l'avoir.

— Ni moi de la garder ; tirons-la au sort, à la courte-paille, veux-tu ?

— De quel ton sérieux tu dis cela.

Anna regarda fixement son mari, il baissa les yeux. C'est notre avenir, dit-elle, que nous allons interroger : je perds ; voici la clé, Isaac, un mot : Seras-tu seul à manier ces actions ?

— Seul ! que veux-tu dire ?

— Rien.

À Monsieur Isaac de Wildensteen.

La sainte observance des lois de la morale qui lie entre eux, par des liens solidaires, tous les membres d'une société civilisée, force chacun de ces membres à dénoncer à l'autre le danger dans lequel il pourrait se trouver. Or, monsieur, comme le mariage est l'une des bases de la sécurité de la société, je suis obligé, quoique célibataire, de vous signaler une menace d'attentat à la redoutable sainteté de ce sacrement. J'ai entendu hier dans un estaminet qui, vu les positions respectives de ses habitués, pourrait bien s'intituler café, et où je vais, excusez-moi de parler de moi, me délasser le soir de mes pénibles études, j'ai entendu, dis-je, entre deux jeunes gens, une conversation que je ne veux pas apprécier grammaticalement, bien que les termes m'en aient paru un peu romantiques.

Je sais à quel danger je m'expose si jamais celui que je suis obligé de signaler à votre attention particulière connaissait mon nom et ma demeure. Aussi je les tairai l'un et l'autre : ne croyez pas cependant que je craigne les violences de l'immoralité ; Horace a dit :

Justum ac tenacem propositi virum,
Impavidum ferient ruinæ.

Je suis cet homme incapable de pâlir, mon teint d'ailleurs rend la chose impossible et les coups de bâton les plus rudement appliqués ne m'ôteraient rien de la dignité de mon caractère.

Monsieur, il était hier question de madame votre épouse que, sans avoir l'honneur de connaître, je vénère essentiellement. Le

jeune homme dont je veux vous entretenir faisait de sa beauté et de son jupon rouge un éloge très-pompeux mais sans doute des mieux mérités et il a fini par dire : Je lui écrirai, il faut que je lui écrive. J'ai voulu le prévenir, monsieur, et sans tarder, je mets cette nuit même ma lettre à la poste.

Veuillez agréer les assurances multipliées des sentiments sincères de la considération la plus distinguée de votre très-humble et très-dévoué serviteur.

Un ami inconnu.

P. S. Le devoir m'oblige de vous dire son nom dans le cas où par prudence, il ne signerait pas sa lettre : il se nomme Ottevaere, il a de mauvaises mœurs, et habite un château près de Meulestee.

Madame de Wildenstein.

Je vous ai vue un jour, j'ai besoin de vous écrire. Peut-être un moment viendra où vous me permettrez de vous parler. Avant tout je veux me montrer à vous tel que je suis :

La nature est pour moi une religion, le soleil un ami, la vie un devoir. Il est un Dieu, que j'adore sans le craindre, c'est le machiniste mystérieux de ce spectacle de marionnettes qu'on appelle l'univers. Quand une marionnette ne peut plus faire de service, il la casse et la remplace par une autre. Les hommes sont bien petits dans ce vaste monde, c'est probablement pour cela qu'ils y errent comme des fauves dans un désert et s'y entretuent pour se disputer un chétif emploi, un bout de ruban, un maigre morceau de terrain. Vanité, ambition, orgueil, tristes chimères qu'ils poursuivent : il n'y a pour moi qu'une vérité en trois mots, justice, bonté, amour. Madame, je vous aime. Nul bonheur ne m'a man-

qué jusqu'à présent, je suis riche, jeune et fort. Demain peut-être, je commencerai à souffrir et regretterai de vous avoir jamais vue. Mais je consens à souffrir pour vous qui n'êtes pas heureuse. Dès à présent je suis tous vos pas et j'espère, car il m'a toujours suffi de vouloir une chose pour qu'elle me réussît.

Ottevaere.

Kattau apporta en même temps les deux lettres que l'on vient de lire, remit la dénonciation au mari et à la femme ce qui faisait l'objet de la dénonciation.

Isaac eut moins vite fini de lire qu'Anna ; au moment où il allait lui demander ce qu'elle lisait là, elle lui tendit sa lettre en disant :

— Isaac, lisez donc cette bizarre missive.

Isaac lut : Bizarre, dit-il, bizarre, je la trouve ridicule, impertinente et sotte. Au feu de suite, la prose de ce vantard, de cet écervelé.

— Je ne le juge pas ainsi, repartit Anna.

— En seriez-vous déjà éprise, par hasard.

— Vous savez que je ne le connais même pas.

— Je sais, je sais… qui est-ce qui sait jamais quoi que ce soit quand il s'agit de femmes.

— Cette insulte était inutile, repartit Anna.

Isaac sortit : En tout cas, se dit-il, je vais voir quelle tournure a ce matamore et si…

Isaac prit une grosse canne, monta en drowski et en descendit à dix minutes de Meulestee.

Un joli château s'élevait devant lui, il demanda à un paysan qui passait si ce n'était point là l'habitation de M. Ottevaere. Précisément, répondit le paysan, et le voici qui vient lui-même, ajouta-t-il en saluant quelqu'un qui débouchait à cheval d'un petit sentier et que suivaient deux superbes lévriers d'Écosse.

Isaac vit qu'il avait affaire à un vigoureux jeune homme, trapu et robuste comme la force elle-même : Un nez aquilin, aux narines facilement dilatées, des yeux d'un bleu gris, enfoncés sous des sourcils épais et traçant une belle ligne horizontale, un front droit et élevé, un cou de taureau, un teint brun, un visage d'un caractère étrange, rêveur et sauvage à la fois, de petits pieds, de petites mains musclées comme des serres d'aigle, tels étaient les traits distinctifs de ce beau flamand que sa mère avait sans doute conçu après avoir longtemps regardé un des puissants tableaux du vigoureux et sensuel Rubens.

Isaac, en voyant la tournure décidée d'Ottevaere, avait caché précipitamment sa grosse canne derrière son dos. Ottevaere fit ouvrir la grille et entra dans le parc sans paraître même l'avoir remarqué. Il eut cependant un petit sourire qui rendit Isaac furieux, mais dissimulant avec soin sa fureur, le terrible mari s'éloigna. Dès qu'il pensa qu'on ne pouvait plus le voir du château, il brandit sa canne avec rage, frappa sur les haies et mit en pièces plusieurs chardons qui n'en pouvaient mais.

En remontant en voiture il injuria son domestique et le traita d'imbécile à plusieurs reprises. Il fit au dîner une scène ridicule à

Anna, mais il n'osa lui dire qu'il avait reçu une lettre anonyme ni lui avouer sa couardise à l'endroit d'Ottevaere.

Ottevaere à Anna.

Décembre 1859.

Une femme chemine sur une grande route comme une hirondelle voyageuse ; la nuit qui est noire et sera longue vient de tomber. Un homme marche à côté de la femme, elle ne le connaît point, elle n'a pas encore vu son visage, mais elle a entendu son pas lourd et jugé le son de sa voix. Elle soupçonne que cet homme n'a point d'âme et que son corps est faible. Il sera cependant son compagnon de route pour toute la nuit.

La femme a marché pendant quelque temps ; soudain, un éclair illumine le visage de l'homme ; elle voit alors ce qu'elle n'avait fait que deviner, la laideur, la faiblesse et la maladie. Elle est jeune, elle est forte, elle a du cœur ; il lui faudra peut-être porter en route son faible compagnon, subir sa mauvaise humeur, ses plaintes, ses colères. Elle y est décidée, elle le fera.

Anna est ce voyageur, Wildensteen ce compagnon de route, la nuit noire votre inexpérience ; l'éclair, ce sera moi, si vous voulez.

Ottevaere.

Anna brûla cette lettre sans la montrer à son mari.

Ottevaere à Anna.

Décembre 1859.

Le volubilis est au sortir de la terre une petite plante frêle et timide. Vous lui prêtez un bout de ficelle afin qu'il s'y accroche, il

le fait modestement. Héliotropes, roses et jasmin, vigne stérile et vigne féconde, géraniums et capucines croissent dans votre jardin et cherchent insoucieusement le soleil, sans s'inquiéter du volubilis. Vous n'y pensez plus au petit, mais voici que soudain, à la saison où les feuilles vont devenir rousses, quand les héliotropes tournent encore vers le soleil leurs corolles pâlies, vous voyez dans votre jardin fleurir un beau calice ; il est partout, sur les rosiers, sur les vignes, sur les baies de chèvre-feuille : vous regardez de près la plante à laquelle il appartient, elle a mille vrilles pour embrasser, étreindre, étouffer. C'est le petit volubilis qui est devenu grand. Tel est l'amour, il commence par n'être rien et finit par être tout : il y a quinze jours que je vous ai vue pour la première fois et déjà il n'y a de place que pour vous dans ma pensée.

Anna brûla encore cette lettre et ne dit rien à son mari. Elle devint rêveuse et sortit moins.

Vers le commencement de janvier, Isaac était à Bruxelles : Hermann vint voir sa fille, il monta près d'elle. Quand le père et l'enfant se furent embrassés, Anna se rassit, sonna et commanda à Kattau d'apporter le déjeuner. Kattau mit le couvert, Hermann fit semblant de boire et de manger, il regardait sa fille ; Anna voulait se donner une contenance, était distraite et trempait de la viande dans du café. Hermann sourit et lui prenant la main : Que fais-tu, dit-il ? Lève donc la tête que je voie tes yeux, ils sont rouges, tu as pleuré ; viens sur mes genoux et parle-moi de toi.

Anna obéit : Mon enfant, dit Hermann, mes amis me demandent souvent : Qu'a donc ta fille ? pourquoi est-elle pâle ? je suis obligé de répondre que je n'en sais rien et que tu ne te plains jamais. Ton mari te tourmente-t-il ou bien es-tu malade ?

Anna embrassa Hermann : — Malade, dit-elle, je ne sais ; il y a des moments où je souffre ; le médecin est venu me voir, il m'a engagée à être gaie, à éviter les émotions ; il m'aurait bien prescrit d'être heureuse, mais il n'y a pas pensé.

— Tu ris encore, pauvre douce fille.

— Pauvre père inquiet, pourquoi ne rirais-je pas ? Isaac m'a beaucoup aimée, maintenant il s'éloigne un peu, il a des amis, des… il voyage, c'est son droit. Je ne l'en aime pas moins pour cela. Il ne me comprend pas encore mais cela viendra un jour. Alors, ouvrant les yeux, il verra combien est creux le plaisir qu'il cherche hors d'ici… il me donnera à guérir un cœur que d'autres auront blessé… Ne hoche pas la tête, tu le verras. En attendant j'éprouve bien quelque tristesse mais je lève avec confiance les yeux en haut : Dieu me sourit, j'ai des heures de grande sérénité. Non je ne suis pas malheureuse. Chaque battement de mon cœur me dit : Tu fais bien. Je respire librement, fièrement comme si toute la terre était à moi, à moi tout le ciel. Vois-tu bien mon père — ici la voix d'Anna trembla — on peut être admirée et choyée, manger dix fortunes, prendre dix maris à leurs femmes, exercer sur tous un charme irrésistible, mais on n'aura jamais dans la poitrine ce ferme courage qui sait attendre vingt ans son heure et ne pas faiblir en l'attendant.

— Combien de temps ce supplice durera-t-il ?

— Tout le temps que Dieu voudra, répondit Anna.

Ottevaere à Anna.

Février 1860.

Le temps des roses passe vite, vite il passe le temps de la jeunesse et du rire frais. La vie est déjà si triste, faut-il qu'Anna se la fasse encore plus noire. Elle s'est assez dévouée, elle a assez donné de ses larmes et de son cœur à un mari qui la trompe ; il est temps qu'elle songe à elle-même.

Elle n'est pas seule au monde, un homme est là qui l'aime, est tout à elle et l'attendra toujours s'il le faut.

Ottevaere à Anna.

Février 1860.

Je viens de voir passer devant moi deux amoureux se disant, par leurs bras entrelacés, toutes tes paroles mystérieuses, ô divin amour ! J'étais heureux pour eux, je souffrais pour moi.

Où donc est l'être que j'étais jadis, l'être qui se contentait des joies banales et habituelles de ce monde, celui à qui suffisaient la gaieté des amis, une course à cheval ou le bruit des théâtres. Quand mon âme s'élevait alors, ce n'était jamais que dans les sphères tièdes de la lutte ordinaire de la vie ou dans les cieux froids de l'art. Rien ne pouvait cependant fondre la couche de graisse morale qui couvrait mes pensées et mes sentiments, j'errais sans colère au milieu des haines, des turpitudes et des banalités. Je pactisais avec l'égoïsme et je disais « soit » à la mesquinerie. Je me résignais : résignation ! la tristesse des vieillards est faite de résignations.

Puis c'étaient des douleurs sans nom, des larmes avalées, des colères sans motif, le désir du bonheur se réveillant tout à coup. Malheur à qui vit seul. Alors je cherchais inquiet, un vague idéal, qui ne se présentait jamais à mes regards, puis l'apathie revenait,

je travaillais, je pensais, je venais en aide à ceux qui souffrent, je luttais pour une grande cause, mais rien ne me récompensait, ni l'estime des hommes, ni la reconnaissance de ceux dont j'avais fait le bonheur, et toujours il me manquait quelque chose : Quoi ? — Elle ; vous !

Je vous cherchai et ne vous trouvai point, car vous n'étiez ni celle-ci, ni celle-là, ni cette bourgeoise, ni cette duchesse ; puis tout à coup un beau matin je vaguais par la ville, j'avais tout oublié jusqu'à mes désirs : je vous vis et vous aimai.

Alors mon esprit s'éveilla comme en sursaut. Je vivais enfin : je pensai à Dieu, à l'âme, à toutes les choses sublimes, au dévouement, à l'héroïsme… Puis… j'eus soif de vous.

Ottevaere.

Non, mille fois non, dit Anna en jetant cette lettre au feu. Puis elle prit sa bible, lut le saint livre et pleura.

Le premier mai, Anna fut réveillée à l'aube par une voix grave qui chantait sous sa fenêtre le lied flamand de mai.

Belle aimée combien légèrement tu dors
Belle aDans ton premier rêve.
Je veux rester ici debout et planter le mai,
Belle aIl est si beau.

Émue, attentive, charmée, Anna chantait tout bas la réponse :

Je n'en veux point de ton mai,
Je n'ouvrirai point ma fenêtre,
Plante ton mai où il te plaît,
Plante ton mai là-bas bien loin.

La voix reprit :

Qu'en ferai-je ? Où le planterai-je ?
Ce sera dans la rue des Seigneurs,
La nuit d'hiver est froide et longue,
Il y laissera ses fleurs.
Belle-aimée, laisse-lui ses fleurs,
Nous l'enterrerons dans le cimetière,
Près de l'églantier ;
Son tombeau portera des roses.

LE LIED DE MAI.

Belle-aimée et sur ces roses
Sauteront les rossignols.
Et pour nous deux, à chaque mai,
Ils chanteront de douces chansons.

C'était un souvenir d'enfance que ce lied de mai ; jamais depuis son mariage, elle n'avait éprouvé une aussi fraîche sensation. Se levant à demi-nue, elle ouvrit le rideau et regarda celui qui chantait. Une aube d'hiver triste et morne se levait à l'orient dans des nuages gris chargés de neige. Elle vit pour la première fois l'homme qui lui avait écrit de si ardentes paroles d'amour et en le voyant elle se cacha le visage. Ottevaere continuait de chanter :

L'aimée a beau renvoyer
L'amant où il lui plaît
Avec son beau mai,
La nuit a beau être froide et longue,
L'amour brûlera l'aimée
Comme le feu du ciel.

Anna chanta encore tout bas la réponse :

Je n'en veux point de ton mai,
Je n'ouvrirai point ma fenêtre,
Plante ton mai où il te plaît,
Plante ton mai là-bas, bien loin.

Comme s'il eût entendu sa réponse, Ottevaere poursuivit :

La nuit d'hiver est froide et longue,
Le mai a froid, froid le beau mai,
L'amant est triste, l'aimée pleure,
Mais un jour viendra, beau jour
Où l'amant rira, où l'aimée
Ne pleurera plus.

Puis il s'éloigna, Anna ouvrit la fenêtre et le regarda partir.

— Isaac, dit-elle, pourquoi me laisses-tu toujours seule.

Elle entendit soudain un bruit de pas et se rejeta en arrière, elle s'agenouilla pour n'être point vue, le vent glacé chassait dans la chambre des bouffées embaumées. Elle entendit déchausser des pavés et un bruissement de feuilles. Puis les mêmes pas qu'elle avait entendus, s'éloignèrent furtifs ; Anna se releva et aperçut planté sur la chaussée l'arbre de mai couvert des fleurs les plus précieuses ; mais le tronc mal planté ne résista point au vent du matin qui s'éleva, il tomba et avec lui sur le pavé, les énormes bouquets dont il était chargé.

— Quel dommage, dit Anna.

Puis revenant à elle : Des fleurs, dit-elle, que m'importent ces fleurs. Elle se recoucha, pardonne-moi, dit-elle, mon Dieu, j'ai

été criminelle un moment.

Deux heures après en se levant et en faisant dans la maison sa visite de ménagère, elle vit des bouquets s'épanouissant dans des vases, des verres et jusque dans des soupières. Il y en avait partout depuis la cuisine jusqu'au grenier.

Kattau se montra : Comment ces fleurs sont-elles ici, lui demanda Anna.

— Madame, répondit Kattau aussi naïvement qu'elle le put, la chaussée en était jonchée ce matin, j'ai cru vous faire plaisir en les ramassant et en en ornant la maison pour fêter le premier jour de mai, mais si vous le voulez, je les jetterai sur le fumier.

— Non, non, dit vivement Anna ; Kattau sourit.

À Monsieur Isaac de Wildensteen.

« Le docte Thomas à Clapporibus, dit dans un beau latin que je vous crois capable de comprendre mais que je m'empresse cependant de vous traduire, il dit donc, ce profond observateur des faiblesses humaines, que l'honneur d'une femme qui reçoit des aubades n'est pas loin d'être malade.

Monsieur, loin de moi l'irrévérencieuse idée de suspecter la vertu de madame votre épouse, mais je dois vous prévenir que les voisins jasent et que j'ai entendu faire sur votre compte des plaisanteries qui sentaient leur corne d'une lieue. Je puis vous indiquer l'endroit où cela se passa, c'est à la Couronne d'Espagne, honnête estaminet où je vais parfois prendre un verre de cassis pour donner du ton à mon estomac dérangé par l'étude.

Monsieur, hier, premier mai, pendant que vous étiez en voyage, un homme que je ne dois plus vous nommer, un libertin, un mauvais sujet, est venu chanter sous les fenêtres de madame votre épouse. Celle-ci a d'abord levé le rideau, puis lorsque le séducteur s'est éloigné elle a sans doute voulu voir son visage, car elle a ouvert la fenêtre et a regardé dans la rue. On a pu voir qu'elle ne porte pas de bonnet de nuit mais une simple résille pour contenir sa chevelure, qui m'a-t-on dit, est abondante. Cela étant fait, des ouvriers sont venus qui, payés par l'homme que vous savez, ont planté devant votre maison, un mai compromettant. Madame s'est alors retirée. Les ouvriers étant partis elle a de nouveau regardé, et elle a pu voir un arbre chargé de fleurs, lequel tomba bientôt ; mademoiselle Kattau, qui sans doute est de connivence avec le planteur de mai, sortit de chez vous et ramassa les bouquets. Je ne doute nullement qu'ils n'embaument en ce moment votre maison.

Veuillez recevoir, monsieur, l'hommage de ma considération et les assurances multipliées de mon respectueux dévoûment.

Votre ami qui doit persister à rester inconnu.
Y. Z.xxxx

— Diable ! se dit Isaac, après avoir lu la lettre, il faut que je m'assure, c'est qu'il se pourrait bien…

Il venait d'achever au second, sa toilette, Anna était au premier, Isaac, tenant la lettre à la main, descendit quatre à quatre l'escalier.

Kattau montait précisément : Qu'y a-t-il, que se passe-t-il, où courez-vous ainsi, monsieur, dit-elle ?

— Est-il vrai, demanda-t-il en lui tirant les oreilles, est-il vrai que tu aies ramassé des fleurs ce matin dans la rue et que ta maîtresse ait reçu une aubade ?

— Oui, monsieur, tout cela est vrai, mais dites où est le mal ; madame ne peut défendre à personne de lui donner une aubade. Quant à ce qui est de ramasser des fleurs, je l'ai fait parce que j'ai trouvé qu'elles sont plus à leur place ici que dans la rue. Vous êtes en colère et vous avez envie de faire une scène à madame qui est déjà assez malheureuse comme cela. — Ici Kattau éleva la voix. — Mais je vous préviens que si vous le faites, je lui dirai, moi, ce que vous allez faire tous les deux jours à Bruxelles.

— Chut, fit Isaac, chut…

— Croyez-moi, dit encore Kattau, laissez votre pauvre femme en repos, et si vous ne l'aimez plus, du moins ne la tourmentez pas. Elle est innocente, et je vous assure qu'à sa place il y en a bien d'autres qui auraient depuis longtemps cessé de l'être.

— Tiens, dit Isaac, si j'allais l'embrasser.

— Oui, repartit Kattau, c'est une bonne idée ; madame sera peut-être contente de ramasser quelques miettes de la table de l'autre.

Ottevaere à Anna.

Madame, j'ai rêvé : C'était en carnaval, j'entrai dans une grande chambre. Une femme était couchée sur un lit. Cette femme, c'était vous. Je ne voyais pas votre corps sous le drap qui le couvrait, mais seulement votre beau visage. Votre bras pendait hors du lit. Je voulus vous couvrir ; il me semblait que vous aviez froid ; je pris votre bras, il était de plomb ; je touchai votre visage,

il était de glace ; votre corps, il avait la rigidité du cadavre : Morte de douleur, dit une voix près de moi. Je me mis à genoux et je priai en tenant votre main dans les miennes. Soudain, je vous vis vous lever ; votre main que je tenais m'attira contre vous. Je me sentis mourir et devenir comme vous froid et rigide ; le lit alors, la chambre, les murs, tout disparut, nous tombâmes. L'abîme était sous nos pieds, à nos côtés, sur nos têtes, partout. La lumière qui nous entourait n'était pas de ce monde, c'était des nuages gris et lumineux que nous traversions toujours sans savoir où nous descendions dans cette chute vertigineuse. Je vous couvrais de baisers, car je vous aimais morte et je vous suivais dans la mort. Nous ne nous parlions point ; à quoi bon des paroles, nous n'avions qu'une seule pensée : nous, dans l'infini. Nous descendions toujours, et toujours le brouillard succédait au brouillard et l'abîme à l'abîme ; il me semblait que je n'étais plus de chair ni vous non plus ; je ne sentais plus votre corps, et dans le baiser qui nous unissait nous étions mêlés l'un à l'autre comme l'air tiède à l'air chaud, la fumée de l'encens au parfum d'une fleur. Nous touchâmes enfin les bords de la mer des ombres, une mer grise et sinistre. Des âmes railleuses passèrent et dirent : Voilà ceux qui s'aiment d'amour adultère. Je me séparai de vous pour frapper ; vous jetâtes un cri, je m'éveillai.

Pardonnez-moi cette lettre ; je suis fou parce que je vous aime, mais vous m'aimerez aussi, je vous le dis. Votre cœur joue une triste comédie ; pourquoi vous taire ? Je sais que vous êtes pâle et que vous pleurez toutes les nuits.

Anna sonna vivement ; Kattau entra.

Anna tenait à la main la lettre qu'elle venait de recevoir :

— Connaissez-vous cette signature ? demanda-t-elle.

— Oui, madame, répondit la femme de chambre toute rougissante.

— Vous êtes sincère au moins.

— On n'a jamais menti chez nous.

— Pourriez-vous, repartit Anna, me dire si je vous ai jamais donné le droit de parler à celui que vous savez, de ma pâleur ou de mes larmes.

Kattau prit avec effusion les mains d'Anna : Non, madame, dit-elle, non, personne ne m'a donné ce droit, mais je vous aime, je suis votre servante, je me suis imposé la tâche de veiller sur votre bonheur. Ah ! vous ne m'en voudrez plus quand vous saurez pourquoi. Celui qui vous écrit a sauvé mon père au moment où il allait se jeter dans l'Escaut. Il lui a donné tout ce qu'il avait dans sa bourse ; nous étions ruinés, il a rétabli nos affaires. Il a tiré mon père du tombeau et moi de la fange où tombent les filles pauvres quand elles ont le malheur d'avoir un grain de fraîcheur. Kattau raconta alors la scène du pont… Quand mon père est revenu, poursuivit-elle, et qu'il m'a parlé de ce jupon rouge, plus malheureux que lui, au dire de M. Ottevaere, et qui demeurait chaussée de Saint-Amand, j'ai fait causer vos voisins, j'ai appris bien des choses, pauvre dame, et je me suis présentée chez vous ; parce que j'ai une dette de reconnaissance à payer, et que ne pouvant m'acquitter envers lui, j'ai voulu m'acquitter envers vous, parce qu'il vous aime. Madame, je n'ai pas le droit de vous dire du mal de votre mari, mais si vous aviez pris à sa place pour époux celui que les paysans de Meulestee appellent le frère des pauvres, vous seriez la plus heureuse des femmes.

Oui, je vous le dis franchement, je vais chez lui, je lui parle de vous, je dis ce que je vois, ce que vous souffrez et, madame, quand nous sommes à deux à veiller ainsi sur vous, il nous semble que malgré tout il doit, un jour ou l'autre, vous arriver quelque bonheur.

— Embrassez-moi, Kattau, dit Anna, et mettez cette lettre dans votre malle.

Mais se ravisant aussitôt, Anna prit ou plutôt arracha la lettre des mains de sa femme de chambre, la déchira en mille morceaux, ouvrit la fenêtre et les jeta dans la rue. Le vent était fort : ils furent emportés en moins d'une seconde, à une hauteur prodigieuse, tourbillonnèrent au soleil comme une nuée de papillons, puis s'abattirent et disparurent derrière les toits des maisons.

Anna, radieuse comme le devoir triomphant, triste comme la passion combattue, les avait suivis des yeux :

— Puissent ainsi, dit-elle, s'envoler toutes mes pensées coupables !

— Pauvre madame, disait Kattau, vous êtes une sainte !

— Il le faut bien, n'est-ce pas, repartit Anna.

Anna suivit un jour son mari à Ternath, à quelques lieues de Bruxelles. Isaac désirait louer un château dans les environs. Ils se dirigèrent vers la station et montèrent en diligence. Un fier jeune homme et une belle jeune femme avaient pris place vis-à-vis d'eux. Isaac penchait la tête hors de la portière et s'écriait à tout propos : Ho ! les beaux arbres, le beau ciel, les jolis petits oiseaux, le printemps est le réveil de la nature ! Dieu fait bien ce qu'il fait. Qu'il doit être doux d'habiter la campagne ! N'est-ce

pas, chère ? Et Isaac serrait tendrement la main d'Anna. Nous boirons du lait, disait-il, et nous mangerons du fromage à la crème… Anna écoutait froidement toutes ces fadaises, car elle savait que si Isaac désirait louer une maison de campagne, ce n'était pas pour y loger des amours légitimes. Elle ne pouvait détacher les yeux des deux jeunes gens assis vis-à-vis d'elle. Ils ne se parlaient pas, ne se serraient pas la main, mais parfois Anna les voyait plonger l'un dans l'autre, leurs regards voilés et pleins d'un profond amour. C'était un jeune couple que le mariage avait pris dans toute la fougue de la jeunesse : un poëte eut mis sur leur front une couronne d'aubépines, des fleurs pour aujourd'hui, des blessures pour demain. Ils descendirent de convoi en même temps qu'Isaac et Anna, et se mirent à courir l'un derrière l'autre, en se faisant des niches sur le chemin : la nature était à ces enfants.

Une chaleur torréfiante montait du sol et descendait du ciel. Partout dans les vastes champs qu'embrassaient ses regards, Anna ne voyait que du feu et de la lumière : les seigles en fleur courbaient voluptueusement leurs tiges souples sous le vent qui passait en s'embaumant de leurs parfums : les saules tétards si nombreux dans les campagnes de Flandre semblaient tordre leurs troncs fantastiques comme s'ils eussent été prêts à éclater sous la séve qui les gonflait. Vivre, vivre ! semblaient murmurer les houblons en s'enroulant autour de leurs lances inanimées ; aimer, semblaient chanter les oiseaux qui passaient en se poursuivant l'un l'autre ; bonheur ! jeunesse ! puissance ! disaient les prés aux herbes molles, les eaux vives, les peupliers frissonnants, les chênes forts et le puissant soleil qui jetait par torrents sa lumière fécondante sur la terre gorgée de vie. Anna baissait la tête et songeait à Ottevaere.

La promenade d'Isaac et d'Anna fut monotone, comme il arrive chaque fois que deux compagnons de route sont absorbés chacun par une pensée particulière. Ils arrivèrent tous deux près de Dilbeek. Soudain ils entendirent des cris, ils virent s'élever au loin une épaisse poussière, une troupe parut, ils ne distinguèrent d'abord rien au milieu de la poussière que les points blancs des visages et le ton bleu des blouses, mais ils frémirent d'horreur quand ils purent voir distinctement passer devant eux, rapide comme le vent, une femme suivie d'une hurlante escorte de gamins. Le visage de cette femme était beau, froid et dur, ses cheveux dénoués lui tombaient sur les épaules, une large égratignure marquait de sang l'une de ses joues, son mouchoir était détaché et lui tombait sur le dos, ses jambes étaient nues. Son jupon en lambeaux semblait avoir été déchiré dans une lutte furieuse ; elle tenait à la main ses sabots pour mieux courir. Des pierres, du fumier, de la poussière pleuvaient sur elle. Parfois elle se retournait sur les gamins pour les menacer ou les maudire, mais alors les huées redoublaient et les pierres tombaient plus nombreuses. À peine cette horrible troupe eût-elle tourné le coin du chemin qu'Anna et Isaac en virent venir une autre. Cette fois c'était un homme que poursuivaient des paysans et des gamins. Celui-là courait comme ne saurait courir un cerf effrayé. Il était pâle, blême et bouffi, tenait également ses sabots à la main, et il faisait bien de fuir, car cette fois il ne s'agissait plus de pierres, ni de fumier, mais de fourches et de pioches aiguës, brillantes et meurtrières. Isaac et Anna eurent à peine le temps d'entendre le bruit de ses pieds nus qui foulaient la poussière d'un pas vertigineux. Les paysans qui ne pouvaient le suivre s'étaient arrêtés et criaient : Laffaerd ! laffaerd ! moordenaer ! overspeler ! (lâche, lâche, assassin, adultère), Isaac et Anna se regardèrent effrayés et

se dirigèrent vers Dilbeek pour savoir le mot de ce drame : ils arrivèrent sur la grand'place.

Une femme de haute taille, au visage rouge et dont les bras d'hercule étaient nus jusques aux coudes, pleurait et s'essuyait les yeux de son tablier : Mon fils, disait-elle d'une voix rauque, ils me l'auraient tué, ô la coquine, ô le lâche !

— Calme-toi, la mère, disait l'une des voisines, tu les as punis tous deux et ton fils est libre maintenant.

— Mon fils, mon pauvre fils, sanglotait la femme. Elle aperçut soudain Anna dans le groupe : Voilà, dit-elle, une dame de la ville, mais elle ne trompera jamais son mari celle-là. Il ne faut pas rougir madame. Ho ! il se passe au monde des choses que Dieu ne devrait pas permettre ! Elle prit Anna par le bras : Tenez, dit-elle en la faisant entrer dans une grande cuisine de paysans, vous voyez là dans ce fond, à l'ombre, sur cette chaise, un être pâle et malade. Eh bien, c'est mon fils ça. — Comment es-tu maintenant mon garçon ? L'homme hocha la tête et montra sa gorge avec un geste atroce. — Pauvre muet, dit la mère, je ne sais pourquoi je veux toujours te faire parler, mais la parole te reviendra mon fils, c'est ta mère qui te le dit. Il n'a pas l'air méchant : N'est-ce pas, qu'on n'eut pas dû lui faire de mal ? Et il n'est pas laid : Si vous le voyiez au grand jour. Eh bien il y a deux ans, ce malheureux a épousé une fille de Boendael, celle que vous avez vu passer tantôt et qu'on a tuée en route, j'espère. — L'homme gémissait. — Ne pleure pas, mon fils, tout est fini. Cette fille l'a donc épousé, non qu'elle l'aimât beaucoup, mais j'avais donné à mon enfant quelques bons mille francs, quatre paires de chevaux, autant de bœufs et de vaches et une quarantaine de moutons. C'était alors un des beaux garçons du village, quand tout à coup il

y a un an, je ne sais comment cela est arrivé, il a perdu l'usage de ses membres. La coquine que vous avez vu courir et qui est sa femme a pris un amant au lieu de soigner son mari paralytique, tous deux auraient voulu le voir mort, afin d'hériter de son bien, mais ils n'osaient employer ni le couteau, ni le poison. Savez-vous ce qu'ils ont fait alors, la mère rougit, ils ont fait l'amour devant lui, parce que chaque fois que cela se passait, le malheureux qui ne savait pas crier pour appeller au secours, avait d'effrayants accès de colère et qu'ils espéraient qu'il resterait dans l'un de ces accès.

— Ho ! dit Anna, ce n'est pas vrai çà.

— Pas vrai, dit la femme, je viens d'entrer par hasard dans la maison, et je les ai surpris… Mon fils évanoui n'avait plus de force que pour gémir. Mais je suis là, mon pauvre Hendrik, dit-elle, en baisant l'homme au front, quand la femme est mauvaise la mère est bonne, n'est-ce pas, mon fils, et s'ils ont voulu te tuer, eux, je te guérirai, moi. L'homme montrait le poing. — Sois tranquille, dit-elle, pauvre muet, tu es bien vengé, tu as vu comme je les ai pris, comme je les ai battus et comme ils se sont laissés faire. C'est qu'il y a encore de la force dans le bras d'une vieille mère quand elle veut venger son enfant. J'ai marqué de mes ongles le visage de cette gueuse, je lui ai déchiré son bonnet et sa jaquette, quant à l'homme je l'ai jeté dans la mare qui est ici en face. Il en est sorti couvert de l'habit qui lui va le mieux.

— Il y a une justice au ciel, dit Anna.

— Et des juges à Bruxelles, madame, répondit la mère.

Anna tremblante et effrayée allait sortir de la maison.

— Place, dit une paysanne portant un seau, on va purifier la maison.

Isaac et Anna quittèrent Dilbeek, le cœur gros. Pendant plusieurs nuits Anna rêva qu'elle était comme la femme adultère poursuivie et couverte de boue par une foule hurlante. Elle s'éveilla chaque fois, baignée de larmes. Elle ne voulut plus sortir de chez elle, ni même se mettre à la fenêtre.

Kattau trouva par hasard sur le secrétaire d'Isaac, les deux lettres de l'ami inconnu. Elle les communiqua à Anna qui les lut, haussa les épaules et dit à Kattau de les remettre où elle les avait prises.

Un matin d'octobre, Anna sortit, il avait plu : elle allait voir son père que la goutte retenait dans sa petite maison du quai aux Herbes. Braf la suivait. Le cabaret de la Couronne d'Espagne était situé vis-à-vis de la maison. Un homme était là qui vidait un verre de cassis. Au moment où se fermait la porte cochère, il mit quelque monnaie sur le comptoir et sortit du cabaret. Il portait des lunettes, sa face était bouffie et blanche comme de la craie, sa redingote graisseuse était trop longue, son chapeau pelé, ses pantalons étaient trop courts et ses souliers avachis. — Il tira de sa poche un petit livre relié en basane et suivit Anna en ayants soin de lever de temps en temps les yeux de dessus le livre. Ils arrivèrent ainsi au marché du Vendredi. Braf cependant avait fait lever une troupe de moineaux, il se lança à leur poursuite ; l'homme au bouquin était sur son chemin, il le renversa, l'homme jeta les hauts cris, appela la garde, se releva et regarda d'un air courroucé et mélancolique, son chapeau, son bouquin et sa canne qui gisaient dans la boue. Braf était déjà loin, des gamins s'assemblèrent autour de l'homme et le huèrent.

Il n'eut pas le courage de paraître se soucier de ces huées, il remit sa canne sous son bras, se recoiffa, chercha un refuge dans un débit de liqueurs voisin et demanda un verre de cassis.

Puis il tira de sa poche un foulard de coton, s'en servit pour enlever la boue du livre relié en basane et dit en le voyant si maculé : Ô noble Horace on t'a crotté bien irrévérencieusement !

J. DUWÉE

L'AMI INCONNU.

Madame, dit Kattau quelques jours après, le facteur vient d'apporter cette lettre pour monsieur. Elle est de la même écriture que les deux autres. Anna fit sauter le cachet et lut ce qui suit :

Dussent les plus horribles traitements faire de moi leur victime infortunée, dussé-je être traîné dans la boue ou mourir sous la dent des bêtes féroces, je dois, Monsieur, vous prévenir que cette nuit, un homme est entré dans votre jardin, que Madame votre épouse était à la fenêtre, qu'elle est descendue, a causé avec cet homme et qu'après une longue conversation que l'on peut sans témérité qualifier peut-être de criminelle, l'homme a sauté par dessus le mur.

Un ami désolé.
Y. Z.xxxx

Voici ce qui s'était passé. Une nuit, Anna était seule chez elle, Isaac se trouvait à Bruxelles, les domestiques étaient au bal. Anna qui ne pouvait dormir descendit au jardin ; la nuit était tiède et assez claire, Braf la suivait. À peine eut-elle fait quelques pas, qu'un homme parut sur la crête du mur et sauta dans le jar-

din. L'homme avait à peine mis pied à terre que Braf sautait déjà sur lui ; mais en moins de rien le chien fut terrassé. Anna que la peur gagnait déjà, fut heureuse d'entendre une voix douce qui lui disait : Ne craignez rien, madame, je voulais vous voir, je vous ai vue, je m'en irai maintenant si vous voulez. Vous n'avez rien à craindre de moi, ajouta-t-il, il me faut une force surhumaine pour rester une minute de plus maître de votre chien, sans l'étrangler ou sans qu'il m'étrangle : appelez-le, je ferai après cela ce que vous voudrez.

Anna confiante s'approcha d'Ottevaere et caressant Braf :

— Braf, dit-elle, levez-vous.

Braf en entendant cette voix douce, cessa de gronder et de s'agiter ; Ottevaere alors se leva. Braf se retourna sur lui, puis regarda Anna comme pour lui demander si c'était un ami qu'il avait attaqué.

Ottevaere était debout devant Anna : Nul bruit ne troublait le silence de la nuit, que le bruit de la rosée qui tombait des arbres sur les feuilles sèches et celui de quelque ramille qui, se détachant de leur sommet, tombait de branche en branche, sur le chemin. Anna tremblait et ne trouvait pas une parole à dire. Ottevaere non plus ne savait parler. Anna entendait ses dents claqueter par la force de l'émotion : mais reprenant la première son courage :

— Pourquoi, dit-elle doucement, entrez-vous ici la nuit, comme un voleur ? Ne savez-vous pas que c'est m'insulter et risquer de me perdre de réputation.

— Pardonnez-moi, dit Ottevaere, c'est vrai, je ne savais ce que je faisais, mais il y a si longtemps que je vous aime et que je souffre.

— Il faut savoir souffrir, dit Anna.

— Il faut, gronda-t-il ; pourquoi faut-il ?...

— Vous vous plaignez, dit-elle ; n'y a-t-il donc plus de courage en ce monde. Celui qui a tout, comme vous, doit-il verser des larmes de femme. N'avez-vous pas de Dieu que vous priez, de Bible que vous lisez et un cœur fort pour vous soutenir dans la vie ?

— Ho ! la femme du devoir, dit-il avec colère, la femme sans pitié.

— Vous êtes méchant, dit-elle.

— Moi, dit Ottevaere.

Trois heures sonnèrent, le ciel se fit blanc, un coq chanta.

— Trois heures, dit Ottevaere, l'heure des sommeils profonds ; ton mari ne s'éveillerait pas, si j'étais près de toi, dans votre chambre nuptiale. Nous sommes seuls, Anna ; je puis t'emporter malgré toi, malgré tout.

— Il n'y a pas, dit Anna, de force pour forcer une âme forte.

— Ho ! je le sais, dit-il, en frappant du pied, je le vois.

— Est-ce à vous à vous fâcher, dit Anna.

— Non, dit-il, non ; pardonnez-moi. Faut-il attendre dix ans, vingt ans, mon bonheur, Anna, madame, répondez-moi un mot,

un seul.

Il était là, suppliant à genoux, timide comme un enfant, triste comme l'amour malheureux, et cependant elle était là aussi devant lui, la tête découverte, sa belle chevelure tombant en épais rouleaux sur son cou ; la gorge à demi dévoilée, les bras visibles jusqu'au pli harmonieux du coude dans les larges manches de sa robe de chambre, belle enfin et désirable comme la beauté elle-même.

Mais Ottevaere avait regardé le front d'Anna, siège des pures pensées ; il voyait briller ses grands yeux bruns, clairs comme l'innocence, tristes et résolus comme un regard de martyre ; il avait entendu sa voix où vibrait la corde d'acier d'une volonté ferme.

— Partez, lui dit-elle tout à coup.

— Partir, répéta-t-il humblement.

— Oui, dit-elle.

Il sauta par-dessus le mur.

Depuis lors, Anna pensa et rêva tout haut ; le mot qui revenait le plus souvent sur ses lèvres était : non. Puis c'étaient des extases sans fin, des absorptions profondes, des rires sans motif, des larmes silencieuses : Ha ! disait-elle souvent à Kattau, pourquoi Dieu ne m'a-t-il point donné d'enfants ?

Nous sommes à la fin d'octobre. Anna et Isaac causent auprès du feu. Anna est triste, Isaac est maussade.

— Pourquoi, demande la jeune femme, ne vas-tu plus à Bruxelles depuis huit jours ?

— Je n'y ai que faire.

— As-tu acheté beaucoup d'actions de tous les emprunts ?

— Beaucoup.

— Il reste donc bien peu d'argent en caisse ?

— Pourquoi ?

— C'est que voici des notes, l'une est de mille florins : frais de réparation et d'entretien d'une ferme à Vrouwe-Polder, construction d'un lavoir..., etc. En voici une autre plus forte ; la main d'Anna trembla, elle vient de Buis, joaillier à Bruxelles.

— De Buis ? impossible !

— Vois plutôt, tu pâlis.

— Mais oui... comment ?

— Comment j'ai cette note. On me l'a adressée, je l'ai ouverte. Je vois là douze mille francs de bijoux que je n'ai pas portés ; ouvre la caisse, il faut payer cela de suite... ouvre donc... elle contenait soixante mille francs quand je te l'ai remise.

— Anna, je dois, il faut... écoute, gronde moi, bats-moi, appelle moi des noms qu'il te plaît, mais il n'y a plus un sou dans la caisse...

— Soixante mille francs en trois mois !

— Nous vendrons une ferme.

— Non. Il manque quatorze mille francs, je les ai. Anna monta à sa chambre. Voici, dit-elle, en descendant cinq mille florins, ma dot que tu n'as pas voulu recevoir de mon père. Voici ensuite tous

mes bijoux, nous les vendrons ; cette rivière de diamants vaut à elle seule toutes les parures de l'autre…

La vente des bijoux produisit vingt-trois mille francs, auxquels Isaac eut le honteux courage de joindre les cinq mille florins de la dot d'Anna.

Ottevaere à Anna.

Chère aimée, martyre volontaire, quelle vie mènes-tu ? Sais-tu bien qu'on en meurt ou qu'on en devient folle ? Regarde, il neigera aujourd'hui ; le temps est gris et l'on dit qu'il fait froid. Si nous étions à nous deux ? Nous vois-tu ? Tiens, nous sortons ensemble, toi à mon bras, quel rêve ! Comme deux enfants, nous rions, nous marchons vite, serrés l'un contre l'autre. Nous traversons vingt rues au grand pas de notre jeunesse ; devant nous s'ouvrent la campagne et les libres horizons. Le ciel est gris, couvert et morne ; que nous importe ; il est en nous un soleil, notre amour, qui éclaire toute cette tristesse. Nous marchons, nous parlons, quelle joie ! quelle chanson divine ! la force et la beauté. Comme cette campagne est vaste : un baiser ! Non, je me trompe, je rêve, je suis fou. Oui, il fait triste aujourd'hui, il fait froid, je suis seul et tu pleures.

Anna pleura en effet après avoir lu ces quelques lignes. Puis elle prit sa Bible, en lut quelques versets, chercha le calme et en trouva un peu.

Anna dit un matin à Kattau : Il faut que je trouve un moyen d'attacher au logis mon mari. — Le moyen fut trouvé bientôt.

La maison devint, à dater de ce jour, un véritable paradis orné de fleurs, peuplé d'oiseaux, rempli de meubles aux formes char-

mantes. Le déjeûner, le dîner, tous les repas furent des festins. Il ne parut à table que des vins vieux et des viandes exquises. Isaac qui était un peu gourmand comme tant d'hommes, fut enchanté de ce splendide ordinaire et devint meilleur pour sa femme.

Anna crut avoir réussi et montra une joie enfantine ; c'était trop se presser. Il arriva plusieurs fois de suite que la cuisinière ne retrouva pas le lendemain les restes du dîner de la veille. De plus, les gonds de la porte cochère, les charnières des portes des appartements, du rez-de-chaussée, les pênes, les clés, les verroux et les serrures furent si bien graissés par une main invisible qu'ils roulèrent, glissèrent et s'ouvrirent avec aussi peu de bruit que si toute cette ferrure eut été de soie.

Il neige, les légers flocons tombent mollement ; pas de bruit, pas un souffle ; une tranquillité profonde, un calme indicible sont répandus dans l'air ; la réverbération du gaz sur les flocons semble entourer les réverbères d'un globe d'ouate lumineuse ; l'heure, onze heures sonnent étouffées à tous les clochers.

Anna sort de chez elle, Braf la suit ; elle casse la chaîne de sa montre, détache ses bracelets : — Plus de souvenirs de lui, dit-elle. Elle va les jeter dans la neige, quand passe une fille : — Le temps est mauvais, dit-elle, commère, pour le métier. — Approche, répond Anna, j'ai un cadeau à te faire. — Un cadeau, dit la fille, voyons : une montre, une chaîne, des bracelets, des bagues. Ce n'est pas du faux n'est-ce pas. — Non, dit Anna en continuant sa route. Son chapeau est couvert de neige, ses épaules sont toutes blanches, les flocons glissent nombreux sur son châle, sa robe de soie et ses souliers qui lui couvrent à peine le bout du pied. Elle marche vite, Braf la suit. Elle arrive ainsi au quai aux Herbes, à la maison d'Hermann. Là elle compte trouver

un abri. Elle sonne, on n'ouvre pas. Frissonnante et transie, elle colle l'oreille contre la serrure, pour écouter si elle n'entendra pas un bruit de pas sur l'escalier, elle n'entend rien. On n'ouvre pas, elle frappe de ses petits poings sur la porte, pas de réponse. Elle s'assied sur le seuil, ne sait que penser et se demande si son père est mort ou malade. Une sueur froide lui coule sur tout le corps ; elle voit dans l'eau de la Lys, sur les bateaux, sur le quai, partout mille images confuses et sinistres. — Ha ! dit-elle, pourquoi y a-t-il des portes aux maisons ? Un batelier passait qui revenait du cabaret. — Que fais-tu là, dit-il, belle dame ? — Je frappe, répond Anna, à la maison de mon père. — Il dort, dit le batelier, et celui qui réveillera Hermann dormant, devra faire plus de bruit qu'une trompette. Veux-tu venir t'abriter dans mon bateau ? — Non, j'aime mieux attendre ici. — Comme tu voudras ; le lit est dur et les draps sont humides. Bonne nuit. Le batelier s'éloigne. Anna se promène de long en large devant la maison en regardant les fenêtres silencieuses et la neige qui tombait dans la Lys avec un bruit sourd et monotone. Une heure se passa ainsi. — Patience, disait Anna reprenant un peu de force, d'espoir et de courage, j'aime mieux l'épreuve du froid que celle de la douleur. Puis les idées noires lui revenant, elle criait : — Mon père, pourquoi ne t'éveilles-tu pas ? Ne sens-tu pas que j'ai besoin de toi ? Ses vêtements étaient trempés. Elle s'assit de nouveau sur le seuil, et frappa du talon contre la porte. Depuis longtemps les roquets de garde sur les bateaux aboyaient furieusement, Braf grondait. — Tais-toi, Braf, dit Anna le plus gaiement qu'elle le put, ces chiens font leur devoir. Un batelier monta sur le pont de l'un des bateaux, et voyant Anna : — Femme, dit-il, tu pourrais bien aller faire l'amour ailleurs : il prenait Braf pour un homme ; puis il descendit. Les chiens ayant remarqué qu'on avait répondu à leur

appel, cessèrent d'aboyer. Le silence se fit, silence morne. À deux heures du matin, le vent changea de direction et tourna subitement du sud au nord, de froids tourbillons mêlés de neige et de grêle se ruèrent sur la porte. Anna crut qu'elle allait mourir de froid. Soudain elle vit briller au cou de Braf son collier de cuivre, elle se dit qu'en jetant le collier dans le carreau, elle éveillerait infailliblement Hermann. Elle se crut sauvée, mais le collier se fermait et s'ouvrait par une clé qu'elle n'avait pas. Elle essaya de faire glisser le collier par-dessus la tête du chien. Impossible. — Une pierre, dit-elle, vaudrait encore mieux. Elle chercha du pied dans la neige, rencontra un tesson de cruche et le jeta dans le carreau. Pendant qu'elle regardait pour juger de l'effet produit, elle entendit Braf aboyer, le vit courir à un homme qui venait du côté de l'église Saint-Michel. — Hé là-bas, cria l'homme, qui est-ce qui casse les vitres chez moi. — Moi, mon père, répondit joyeusement Anna. D'où viens-tu si tard, ajouta-t-elle ?

— D'un repas de noces, dit Hermann. Et toi ?

— D'une maison où vient de se rompre un mariage.

— Le tien ?

— Le mien.

— Tant mieux. Entre mon enfant.

Quand le père et la fille se furent longuement embrassés, que les bûches flambèrent dans l'âtre et que les vêtements d'Anna furent séchés :

— Maintenant, ma fille, dit Hermann, tu vas me raconter comment ce bonheur t'est tombé du ciel.

— Écoute donc, mon père. Depuis quelque temps Kattau me voyant souffrir, rôdait autour de moi, et à chaque occasion disait en hochant la tête : « Ha ! si madame savait. Elle habite Gand maintenant. » Je savais mieux qu'elle ce qu'elle voulait m'apprendre ; Isaac me trompait. J'avais essayé de tout pour le ramener, la bonté, la douceur, les caresses, rien ne m'avait réussi ; j'avais employé le suprême moyen, le bien-être à la maison. Tu vas voir comme il m'en a récompensée. Cette nuit, à onze heures, Kattau entre brusquement dans ma chambre : — Madame, dit-elle vivement et à voix basse, elle est ici. — Qui ? — La maîtresse de monsieur. — Sa maîtresse, tu comprends, père, sa maîtresse chez moi, dans cet intérieur dont j'avais voulu faire un séjour sacré de gaieté et de tranquillité d'âme. « Madame, descendez doucement, me dit Kattau, ils sont en bas dans la salle à manger. » Je fais ce que Kattau me dit, je descends, j'arrive au vestibule, je vois un rayon de lumière filtrer sous la porte, j'ouvre, ils étaient là, elle près de lui. Fi ! ivres tous deux, ils avaient soupé chez moi. Des bouteilles, de la nourriture, étaient sur la table. Quelle femme ! une belle poupée, blanche, bouffie, fardée, le regard mort et insolent, grasse d'une graisse maladive. Il se leva d'auprès d'elle, furieux et blasphémant : « Que venez-vous faire ci, dit-il, montez à votre chambre. » Voyant que je n'obéissais pas, il voulut s'élancer sur moi et faillit tomber. La femme qui fumait étendue dans un fauteuil, dit alors en ricanant : — Tiens, petit, je te croyais plus solide. — Montez, cria-t-il, montez à votre chambre où je vous… Il leva le poing. — Ha, petit, dit la femme, ce n'est pas d'un gentilhomme. — Écoutez-moi, lui dis-je. — T'écouter, dit-il, comme si je ne savais pas ce que tu as à me dire, tu es jalouse n'est-ce pas, et tu trouves mauvais que j'amène ici cette belle créature. — Petit, dit la femme, tu es bête. — Jalouse, ré-

pondis-je, non Isaac, je ne suis pas jalouse, car tout l'or du monde ne me ferait pas vous estimer ni vous aimer un instant de plus. Dès à présent, je me considère comme libre sans que ni lois, ni tribunaux me fassent revenir à vous. Il ricanait. — Je t'ai tout donné, continuai-je, ma jeunesse, ma beauté, mon dévouement, tout. J'ai assez fait, je ne te dois plus rien, je te quitte, sans te haïr, Isaac, et en te souhaitant, si cela est possible, du bonheur dans la triste vie que tu vas mener. Sa colère tomba. — Est-il vraiment vrai, dit-il, que vous partez ? — Oui, dis-je, vous savez qu'il le faut. Il réfléchit quelque temps. — Vous avez raison, répondit-il. Et me voici, mon père.

Trois jours après arriva chez Hermann une lettre d'Isaac, qui demandait le divorce par consentement mutuel.

Le lendemain, Ottevaere reçut une bible flamande reliée avec un certain luxe. Elle devait avoir servi de cadeau en une circonstance solennelle. La tranche en était dorée et la couverture de chagrin noir bordée de vermeil. Sur la première page, une main, visiblement émue en écrivant, avait tracé ces mots en gros caractères :

« Anna Hermann, mon agneau, le jour de ton baptême, ton père Josephus te donne cet ami.

» 7 juillet 1839. »

Ottevaere savait que le livre saint avait été réellement l'ami d'Anna et son compagnon.

— Peut-être, se dit-il, vais-je y lire l'histoire de son cœur.

En effet, la date du 29 novembre 1857, jour où Anna avait reçu la première lettre d'Ottevaere, se trouvait à côté du verset

suivant :

« C'est en vain qu'on jette le filet devant les yeux de ceux qui ont des ailes. »

En d'autres endroits une aiguille avait marqué de points agglomérés ces versets significatifs :

« L'adultère perdra son âme par la folie de son cœur. »

« La femme vigilante est la couronne de son mari. »

« Qui trouvera une femme forte ? »

« Le cœur de son mari met sa confiance en elle. »

« Elle lui rendra le bien et non le mal. »

« La grâce et l'amitié délivrent. »

Des larmes étaient tombées sur ce verset terrible :

« Tous les jours du pauvre sont mauvais. »

Ottevaere frissonna.

Plus loin il lut :

« L'espérance différée afflige l'âme ; le désir qui s'accomplit est un arbre de vie. »

Puis il vit encore, taché par des larmes, le verset suivant :

« Quoiqu'il arrive au juste, il ne s'attristera point.

» Les billets du sort se jettent dans un pan de la robe, mais c'est le Seigneur qui en dispose. »

Ottevaere chercha encore, et trouva ce passage souligné :

« Avant que la chaîne d'argent soit brisée ; que la bandelette d'or se retire ; que la cruche se brise sur la fontaine ; que la roue se rompe sur la citerne ; que la poussière rentre en la terre d'où elle avait été tirée. »

Avant ? se demanda Ottevaere.

Le verset suivant répondait d'une manière mystérieuse :

« La lumière est douce et l'œil se plaît à voir le soleil. » Ici des larmes.

L'ongle d'Anna avait souligné le verset suivant :

« Ma force n'est pas la force des pierres et ma chair n'est pas de bronze. »

La date du 29 novembre 1860 se trouvait sur la marge du livre à côté des versets suivants :

« Il y a temps de pleurer et temps de rire.

» Il y a temps pour aimer et temps pour haïr.

» Il y a temps de conserver et temps de rejeter. »

Ottevaere, radieux, mit la Bible sous son bras et courut jusque chez Hermann.

Anna l'y attendait. Quand elle le vit venir, elle le montra à son père : Voici, dit-elle, celui dont je t'ai parlé.

Ottevaere entra. Il alla droit à elle sans s'inquiéter de Braf ni d'Hermann.

— M'aimes-tu ? demanda-t-il.

— Oui, répondit-elle.

Puis elle lui raconta tout ce qui s'était passé.

Ottevaere lui prit à deux mains le visage.

— Pauvre captive, dit-il, enterrée dans une cage noire, il était temps que sonnât pour toi l'heure du soleil.

— Il fait clair là-dedans maintenant, dit Anna, en se frappant le front avec un geste enfantin.

— Mais si, demanda Hermann, Isaac n'avait pas rompu violemment les liens du mariage, tu serais restée fidèle et serais morte à la peine.

— Oui, répondit fermement Anna.

— Père Hermann, dit Ottevaere en se mettant gaiement à genoux, veux-tu dès à présent me regarder comme ton fils.

— Je le veux bien, répondit Hermann, puisque je viens de voir Braf le Prophète qui te léchait la main. C'est qu'il donne son consentement.

02

1 mars 1857.

« Vous allez, dit-on, madame, venir bientôt chez nous. Est-il vrai que c'est pour détruire notre petit globe et tous les petits hommes qui le couvrent ? Est-il vrai que nous ne verrons plus

qu'une fois le beau printemps, le clair soleil et les belles fleurs ? Est-il vrai que vous allez frapper également les bons et les méchants ? Je ne puis le croire, car ce serait bien injuste à vous.

» Je connais tant de bonnes gens qui méritent un meilleur sort. Ce sont pour la plupart des paysans, des ouvriers, des peintres, des sculpteurs, des musiciens, des poëtes, tous travaillant de la tête ou des mains pour vivre, ne demandant qu'à vivre quand leur cœur bat et à chanter quand la chanson leur vient aux lèvres. Ils aiment le vin, les femmes et la musique ; n'ont jamais songé à faire souffrir quoi que ce soit, et posent volontiers le pied à droite plutôt qu'à gauche pour ne pas écraser un chétif insecte. Ils aiment la vie, ne sachant point au juste ce qui leur est réservé au delà, et jouissent du soleil et des fleurs, faute de penser qu'ils trouveront mieux par delà la tombe. Ils sont courageux, et si parfois l'un d'eux, accablé d'insuccès et de désespoir a songé à se détruire, il s'est dit bientôt : « Mieux vaut le gueux mangé des poux que le mort mangé des vers. » Et gaiement il a repris sa tâche, quelque rude qu'elle fût, sans maudire du tout Dieu, la nature, ni les hommes. Dites-moi, madame, ces bonnes gens ont-ils mérité de mourir ?

» Ils ont leurs défauts, je le sais, et vous en trouverez qui boivent un peu plus qu'il ne le faut et font l'amour en dehors des prescriptions canoniques. Mais ce ne sont point là des cas pendables, n'est-ce pas ?

» Je ne sais, madame, ce que vous avez décidé de nous et je parle seulement par ouï-dire des projets qu'on vous prête. Nous sommes, mes amis et moi, bien effrayés quand nous pensons au 15 juin, et c'est ce qui nous décide à vous présenter cette humble requête.

» S'il nous faut absolument trépasser, nous ne pleurerons point, sachant quand il pleut laisser pleuvoir. Aussitôt le jour fatal arrivé, nous embrasserons chacun notre amie un peu plus fort que de coutume, nous la gronderons doucement si elle pleure ; pour la faire rire, nous lui dirons qu'elle est belle et pour la faire chanter, nous lui ferons boire du vin vieux si nous en avons, et du nouveau si nous n'avons pas de vieux. Et puis après, ma foi, nous attendrons le feu et nous mourrons en chantant.

» Mais en vérité je ne puis croire que nous devions tous y passer, tous, les bons et les méchants ! Non. Si cela pouvait entrer dans ma pensée nous en appellerions à Dieu, malgré tout le respect que nous vous portons.

» Car, madame, il existe au-dessus de vous un tribunal suprême, et nous avons le temps de nous pourvoir en cassation.

» Comment, voici bientôt quatre mille ans que les tondeurs ont raison contre les tondus, et après ce temps incalculable qu'il vous était loisible de consacrer à peser d'avance nos actes futurs, après ces quatre mille ans, vous viendriez brutalement frapper tout ce qui respire.

» Comment ! le bon Dieu vous envoie pour écheniller le vieil arbre de vie, et vous couperiez les branches, vous abattriez le tronc, vous arracheriez les racines. Non, non, j'ai besoin de vous croire juste.

» Savez-vous bien, si vous ne l'étiez pas, ce qui en adviendrait du monde ? Permettez-nous de vous le dire : tous devant mourir brûlés au même feu, et tous en étant convaincus, chacun sentirait renversées dans son esprit ses plus fortes idées de droit et de justice. Puisque, dirait-on, le bien et le mal ont la même valeur aux

yeux de Dieu, soyons bons ou méchants selon notre caprice. Notre globe présenterait le spectacle qu'il présenta avant l'an 1000 qui devait, disait-on, amener sa destruction par le feu. Les simples se hâteraient d'abord de donner leurs biens aux moines qui n'en auraient que faire, devant partager le sort commun. Jeunes et vieux, sains et malades, tous se hâteraient de vivre. Le monde, ivre de peur, se ruerait dans la rue, qu'il souillerait de débauches inouïes, le vin coulerait en rouges ruisseaux sur les jambes nues des filles éhontées. On boirait aux sept péchés capitaux. Les vieux avares, se tirant hors de leurs trous, eux et leurs trésors, et voulant jouir vite, mourraient de leur première orgie. Les sages et les vierges, devenus satyres et bacchantes agiteraient leurs thyrses obscènes sur les places publiques. Les chiens rougiraient des hommes.

» Ce n'est point là, sans doute, le sort qu'on nous réserve, car, vous savez bien, madame, qu'il ne s'agit point de bouleverser le champ, ni d'y semer du sel, mais d'en arracher l'ivraie.

» Voici, nous semble-t-il, ce qu'il faudrait détruire :

» D'abord la taupe et le hibou, sans pitié ; ces deux amis intimes sont méchants, hypocrites, sournois et tous

deux vivent dans les ténèbres, tous deux détestent la lumière. — Pensez à eux, madame.

» Le coquelicot est brillant et bien mis ; il a bon air et bon ton, mais il a le grand tort de se croire supérieur à l'épi, son voisin.

L'un sert à faire le pain, l'autre fait dormir. L'un est un dandy d'insipide commerce, car il est vide, l'autre est énergique et plein. Je n'aime ni ne déleste les coquelicots, cependant, s'ils encombraient le champ, s'ils gênaient les épis dans leur développement, ne voudriez-vous point en supprimer quelques-uns ?

» Il existe, chez nous, beaucoup de castors honnêtes, laborieux et paisibles. N'y touchez point, madame, nous vous en supplions. Mais quelques autres tiennent de fréquents conciliabules où il n'est question de rien moins que de déclarer une guerre à mort aux fauvettes, aux rossignols, aux pinsons, en un mot, à tous les artistes et à tous les poëtes. D'aucuns, plus farouches, ont proposé de raser toutes les fleurs du globe. Et tous disent que le chant et la couleur ne servent à rien et les ennuient. Madame, les oiseaux tremblent, les fleurs frissonnent. Ayez l'œil sur ces méchants parleurs. On ne sait jusqu'où peut aller la colère d'un castor ennuyé de chant et de couleur.

» Il se trouve dans nos forêts, venus on ne sait d'où, beaucoup de perroquets de divers plumages. Tout ce que chante la fauvette ou le rossignol est aussitôt par eux répété, et Dieu sait comment alors le doux chant est travesti en un métallique piaulement. Les oiseaux, madame, vous adressent en masse une humble requête, à l'effet de les débarrasser de ces faux savants, de ces pédants et de ces plagiaires.

» Je ne sais si vous avez jamais ouï parler des coucous pleurards. Ces oiseaux se croient poëtes et ne sont que malades. Leur chant est doux quelquefois, mais le plus souvent monotone et fade. Ils célèbrent non pas la mélancolie résultant des profondes pensées, ni la douleur qu'engendre la mauvaise fortune, mais cette tristesse qui se caresse, se choie, s'aime, et ne pleure que

parce qu'elle n'a pas la force de vouloir rire. Ils visent à des succès de sentiment, et se prétendent les plus grands cœurs de toute la gent ailée. Des larmes fréquentes prouvent, disent-ils, la beauté d'un caractère. Pendant quelque temps le succès a couronné leurs mélancoliques efforts… mais ils déclinent beaucoup aujourd'hui, car on s'est aperçu que les coucous pleurards ne sont au fond que des égoïstes. Ils ont cependant encore quelques adeptes, mais jusqu'à ce qu'ils s'amendent, on les a relégués en un coin de la forêt ; et l'on a fondé un prix trimestriel décerné à la chanson la moins intime et la moins personnelle. Ainsi l'on en a converti quelques-uns. Les oiseaux, madame, vous recommandent les autres.

» Le jour du mardi gras, il y avait fête en la forêt et aux champs. Tous jusqu'aux fourmis, s'étaient mis en branle, et chacun, revêtu de chiffons pittoresques, faisait mille folies. Seuls les hiboux et les taupes montraient de la mauvaise humeur. Ah ! s'entredisaient-ils, peut-on s'affubler d'aussi absurdes oripeaux ? Quel esprit y a-t-il là ?

» Madame, quand vous viendrez chez nous, dites donc à ces sombres personnages qu'il y a plus d'esprit et de courage à rire qu'à pleurer et que si la tristesse vient du diable, la gaieté vient de Dieu.

» Quant à nous, nous vous supplions humblement de vouloir bien détruire tout ce qui rampe et tout ce qui bave, vers de terre, limaces et serpents.

» Songez aux insectes qui font des provisions bien au delà de leurs besoins, laissent les autres mourir de faim, et, la bedaine remplie, prêchent aux maigres niais l'abstinence.

» N'oubliez pas, madame, les saltimbanques de toutes les espèces. N'en exceptez que ceux de la foire.

» N'épargnez, nous vous en prions, ni les aigles, ni les vautours, ni les éperviers.

» Ne faites grâce ni au lion, fût-il apprivoisé, ni à l'hyène qui vit des morts, ni aux fouines, ni aux renards, ni à la panthère, ni au chacal, ni à rien de ce qui est de race féline. Mais laissez-nous les chiens fidèles, les bœufs patients, les abeilles industrieuses, les fiers chevaux, les jolies fauvettes qui si bien chantent, les rossignols, les gais pinsons et les matineuses alouettes.

» Grâce pour toutes les fleurs, même pour le camélia, la tulipe et la pivoine.

» Et maintenant, madame, à vous parler sans métaphore, grâce pour ces êtres étranges, nommés femmes et dont le caractère est resté inconnu jusqu'aujourd'hui, malgré leurs fréquentes liaisons avec l'homme, à qui ils me semblent supérieurs. Nous les avons toujours bien mal menées, en en faisant hier des esclaves et des dieux aujourd'hui. Aussi leur reste-t-il du Dieu l'orgueil et de l'esclave la dissimulation. Nous leur avons tout permis, sauf d'être elles-mêmes. Nous avons adoré les égoïstes au détriment des dévouées. Nous leur avons prêché la chasteté en masse, et chacun de nos jours s'est passé à attaquer notre œuvre en détail. Nous les avons abreuvées de contradictions : les traitant en poupées et en exigeant toutes les vertus de l'ange, faisant d'elles de grandes enfants et leur demandant d'être bien sages ; les faisant choir et les méprisant tombées.

» Nous savons qu'elles ont comme nous du sang et des nerfs ; qu'il leur faut, comme nous, boire et manger pour vivre. Eh bien,

nous les avons tellement façonnées, étriquées et maniérées, que ces pauvres être placés à table, en notre brutale compagnie, n'osent toucher aux mets que du bout des lèvres.

» Le mari, chez nous, peut tuer la femme adultère, mais il n'y a pas de loi qui permette à l'épouse trompée de brûler la cervelle à son mari infidèle. La femme qui aime nous montre l'être le plus beau qui soit sorti des mains de Dieu : amour, dévouement, sacrifice, sublimes élans, abnégation complète d'elle-même, elle réalise l'ange terrestre. Et comment, le plus souvent, payons-nous tout ce bonheur ? Par la brutalité, les soupçons et la jalousie. Nous les prenons pures au sortir des bras de leur mère, pour répéter avec elles les ignobles leçons que nous ont apprises les filles de joie. Puis notre amour éteint, nous sommes sans remords, nous les rejetons salies dans la foule, et leur préparons ainsi des malheurs ineffables. Et nous nous félicitons et nous intitulons joyeusement hommes à bonnes fortunes.

» Nous avons inventé pour elles, le devoir, l'amour platonique et la chasteté ; nous leur commandons de vivre en dehors de la nature, tandis qu'à nous seuls il est permis d'être heureux et libres.

» Et cependant, malgré nos mépris, nos outrages et notre tyrannie, nous n'avons pu parvenir à les dégrader. Combien d'entre elles demeurent douces, bonnes et fières ; combien de martyres ignorées ; combien meurent sans avoir connu l'amour, plutôt que de se livrer aux baisers brutaux d'un imbécile.

» Imprudents que nous sommes ; nous savons qu'elles sont la clef de voûte de la société, que c'est du cœur de ces femmes que doivent sortir les premières leçons destinées à former les

hommes futurs, et nous leur permettons de croire à toutes les sottises dont nous, nous rougissons depuis des siècles.

» Ah ! madame, si vous voulez en frapper quelques-unes, que ce soient celles qui, sans faim ni soif, vendent ce qu'elles devraient donner pour rien, et ces hypocrites de sentiment qui jouent au grand cœur et sont de fait, plus mathématiques que Bonaparte premier ; grâce pour les autres ; grâce même pour celles-là.

» Nous terminons ici, madame, notre humble requête, vous suppliant tous de ne pas prendre en mauvaise part les humbles observations que nous avons osé vous présenter et vous priant, quant à moi personnellement, de vouloir bien me considérer comme votre bien dévoué et bien respectueux serviteur. »

03

FÉLICIEN ROPS

CHRISTUS.

Christus ainsi nommé par les paysans d'Uccle parce qu'il portait la barbe longue comme le Christ et sculptait des saints et des vierges de bois pour les églises de village, Christus était assez beau ; il avait des yeux gris et vifs, un front intelligent, une placidité constante et une bonhomie parfaite.

Il exerçait à la fois le métier de menuisier et le noble état d'artiste : il faisait également bien des bahuts de chêne, délicatement ouvrés et des armoires de noyer, utiles, massives et lourdes ; il

savait façonner avec une égale perfection des étuis à pipe, des tabatières, des coffrets, des pommeaux de canne, fouillés avec une charmante délicatesse et des bois de lit solides à durer éternellement ; enfin, il était capable de tailler avec autant de science un soliveau pour un entre-vous que de faire avec une terrible ressemblance les charges du bourgmestre et des échevins de la commune, gens respectés et redoutables, car ils avaient le verbe haut et la bourse bien garnie.

Il eût pu n'être qu'artiste et réussir peut-être, il ne le fut point parce qu'il avait sa mère à nourrir et qu'au demeurant il se souciait peu de gloire.

Christus ne manquait pas de force malgré son apparence frêle, il fallait toutefois l'occasion d'une attaque directe pour qu'il employât à d'autres choses qu'au travail, ses poings d'acier et ses bras nerveux. Il possédait aussi beaucoup de bonté et de longanimité : on pouvait lui marcher impunément sur le bout du pied, mais il ne fallait point toucher le cor, car alors Christus se fâchait et devenait un diable.

Christus avait en ses bons jours la gaieté de l'esprit et l'esprit de la gaieté. Il aimait le bon soleil, les bons repas, le bon vin et les joyeux propos ; mais ce qu'il aimait surtout c'était la femme, — ce fut pourquoi il désira vertueusement de se marier.

Sa vive imagination et son cœur chaud eurent bientôt fait le choix idéal d'une petite personne brune et ronde avec de grands yeux noirs doux et rieurs, point trop grande et surtout point maigre. La bonté de cet idéal devait être extrême et son haleine embaumer l'air comme un bouquet de violettes. Il ne la voulait ni

trop pauvre, car il vivait médiocrement de son travail, ni trop riche car il eût détesté d'être le mari de la reine.

Christus poursuivant son rêve, se retournait sur toutes les filles aux cheveux noirs qu'il rencontrait et notamment sur celles qui, en temps de pluie, montraient un petit pied bien cambré et une jambe bien faite. — Tandis qu'il cherchait et ne trouvait point, son cœur battant pour l'inconnu le rendait souvent triste ; il avait des rougeurs subites, des colères, des langueurs, des impatiences, des effusions et des élans de tendresse inexplicables pour quiconque ne savait pas son secret.

Quelque chose explique le constant insuccès de ses recherches : Christus était timide, farouche même et jamais il ne sut faire valoir ses qualités. Plus d'une jolie fille, à qui il s'adressa, se méprit donc sur son caractère et ne voyant en lui qu'un butor enflammé, le rembarra froidement quand il lui parla d'amour. Il devint triste, après quelques épreuves, et ce ne fut plus que d'un regard mélancolique qu'il chercha, par les rues de la ville et les sentiers des champs, l'introuvable bouquet de violettes.

Christus avait pour amis, les frères Godin, François, Jean et Nicolas qui, lorsque leur père et leur mère eurent rendu à Dieu ce qu'ils tenaient de lui, exploitèrent ensemble une grande ferme d'un bon rapport située sur la chaussée d'Alsemberg.

Les Godin étaient wallons, mais s'entendaient assez bien avec Christus quoique celui-ci fût flamand.

Ce fait particulier pourrait devenir général, si chacune des deux races savait que la force de nationalité d'un peuple consiste dans l'amitié qu'ont l'un pour l'autre chacun des individus qui le

composent, et non dans l'attitude farouche qui les fait ressembler à des hérissons armés contre eux-mêmes et le reste de l'univers.

L'aîné des Godin, François, était blond, gros de corps et maigre d'esprit ; Nicolas, le cadet, avait des cheveux roux et une stature herculéenne ; quant à de l'intelligence il en montrait si peu, qu'on pouvait, sans témérité, le soupçonner de n'en avoir guère. Mort la nuit, et endormi le jour, il ne s'éveillait que pour manger et boire ou se jeter comme un boule-dogue sur ceux dont il s'imaginait, souvent à tort, avoir reçu quelque affront ; Jean, le puîné, petit homme maigre, brun et réfléchi, était la tête de la maison.

Assez animée lorsque les trois frères la remplissaient du bruit de leurs grosses voix et de leurs rustiques chansons, la ferme devenait triste comme un couvent, lorsque Louise leur sœur y restait seule. De temps en temps alors, le passant en entendait sortir une voix dolente chantant quelque mélancolique refrain. L'âme se masque pour la parole, elle s'oublie dans la chanson ; — la voix était celle de Louise et la voix ne mentait pas : Louise souffrait.

Àseize ans elle eût pu réaliser l'idéal de Christus. En ce temps, la ronde élégance de ses formes, son abondante chevelure brune, son beau sourire, ses yeux noirs et veloutés faisaient d'elle une des plus jolies filles qui aient jamais, aux jours de kermesse, battu de leurs pieds joyeux les planchers peu cirés des salles de danse de Forest, d'Uccle et de Boendael.

Avec de telles qualités, Louise semblait n'avoir qu'à se montrer pour trouver un mari : cent épouseurs se présentèrent en effet, mais Louise était difficile, elle trouva les uns trop gros, les autres trop maigres ; elle traita de moqueurs ceux qui avaient de

l'esprit et de niais ceux qui étaient trop bons : elle joua avec ses amoureux comme un chat avec un oiseau. Ces passe-temps suffisaient à sa pudique et vaillante nature. Il ne lui parut pas qu'elle pût jamais manquer de mari. Cependant les années s'envolèrent et l'horloge du temps sonna vingt-quatre ans pour l'étourdie. La fleur de beauté de Louise se fana, bien des papillons s'étaient envolés déjà, beaucoup d'autres ne tardèrent pas à les suivre. Elle était encore belle, mais elle l'était déjà moins. Elle commença de réfléchir, se fit moins fière et se dit à elle-même que le mariage est un grand sacrement qu'elle voudrait à tout prix recevoir, qu'un peu d'embonpoint sied bien à un homme ; que l'esprit n'est point de la raillerie ni la bonté un cas pendable. Enfin elle désira vivement le mariage. Ce désir devint bientôt public, et la rendit ridicule. Quatre ans se passèrent durant lesquels les paysans d'Uccle et des environs semblèrent s'être donné le mot pour que pas un d'eux n'offrit à Louise de l'épouser.

La pauvre fille s'inquiéta sérieusement de son avenir et en désespéra ; sa santé s'affaiblit, ses yeux se creusèrent et se cernèrent, un feu sourd y brilla, le blanc jaunit légèrement ; le front eut quelques rides ; le visage brûlé par l'inquiétude fondit comme la cire au feu ; le menton sembla

s'allonger, la bouche qui parut plus grande, eut un sourire amer… À vingt-huit ans enfin elle parut en avoir trente-cinq.

Elle devint rude, méfiante, irritable. Elle maudit la sotte fierté qui lui avait fait refuser tant de braves gens et la laissait mainte-

nant seule au monde sans amour, sans appui et sans enfants.

Un soir de décembre, les Godin rentrèrent à trois, de bonne heure. Louise assise près de la lampe, se brodait un col.

— Louise, dit béatement le gros François, je crois que nous avons mis la main dessus.

— Sur quoi ? demanda Louise.

— Sur lui, repartit François.

— Je ne comprends point.

— Voyez-ça, la pincée ? Pourquoi donc rougis-tu si tu ne comprends point ! Je te dis que nous l'avons trouvé, que nous le tenons !!

— Qu'en sais-tu ? dit Jean avec calme. Te voilà bien toujours le même, tu arranges toutes choses à ton désir, faute de les voir comme elles sont, mais je te dis moi que tu ne tiens rien, que tu n'as rien trouvé et n'as mis sur rien ta grosse patte.

— Que se passe-t-il ? demanda Louise.

— Il se passe, répondit Jean, que nous avons fait la connaissance, ici près, chez Charlier, d'un petit bonhomme, un flamand, qui a, dit-on, son millier de francs à dépenser chaque année, travaille bien le bois, gagne assez d'argent, paraît honnête et serait un bon parti pour toi, Louise…

Louise regarda ses frères d'un regard morne et qui semblait dire : Il n'y a plus de bon parti pour moi.

— Ce flamand viendra-t-il bientôt ici ? demanda-t-elle, après un silence.

— Il viendra demain, répondit Jean.

C'était de Christus qu'il avait été question ; il vint en effet le lendemain voir les Godin, se plut à causer avec eux et surtout avec Louise qui s'anima fort en lui parlant. Un mois s'écoula, les trois frères les laissaient souvent ensemble. Elle se prit à aimer Christus pour sa jeunesse et la bonté qu'il lui témoignait. Mais Christus ne l'aimait pas ; il était souvent distrait près d'elle ; il rêvait, à qui ? à quoi ? sans doute à quelque femme aimée et qui n'était pas elle. Parfois elle surprenait ses regards attachés sur son visage, ses regards qui brillaient, qui brûlaient, mais ce n'était point là de l'amour, ce n'étaient que le feu et la flamme de la jeunesse.

Elle aussi regardait Christus, mais à la dérobée ; et son cœur battait et ses joues se creusaient davantage et elle avait envie de pleurer en songeant qu'un si beau garçon ne serait point pour elle. Louise dormait, on dort même quand on souffre, à la campagne, mais elle songeait de Christus dont l'ombre chère venait à son chevet la regarder et lui dire de bonnes paroles. C'étaient là les beaux songes. Aux heures de cauchemar, Christus apparaissait aussi, mais pour se moquer d'elle, de son visage amaigri, de ses désirs de bonheur, de son besoin d'amour, pour la battre lorsqu'elle se traînait suppliante à ses genoux, la repousser du pied, et lui dire : Tu es vieille, tu es laide, va-t-en ! Et Louise s'éveillait alors toute en larmes. Ha ! soupirait-elle, en se regardant le matin dans un miroir : Il me semble qu'un peu de joie rendrait sa beauté à mon pauvre visage.

Un soir, en présence des trois Godin et de leur sœur. Christus exprima, à peu près en ces termes, sa manière de comprendre l'amour :

Il est, dit-il, absurde d'aimer davantage la femme que l'on désire que celle que l'on possède. Celle qui vous a tout sacrifié est devenue pour vous un être sacré ; on connaît son cœur, on l'a entendu battre, on aimera à le faire battre encore, on a respiré son haleine, elle sentait bon comme les violettes, etc.

Christus parla longtemps, il était rouge d'enthousiasme.

Les Godin ne comprenaient rien à cette métaphysique amoureuse, François et Nicolas tiraient la langue, Jean qui se mordait les lèvres pour ne pas rire, dit enfin : Camarade, viens prendre un verre de brune avec nous, ça te calmera.

Àcette brutale interruption, Christus répondit un peu ahuri : Je veux bien.

Il sortit avec les trois frères qui rentrèrent à minuit et trouvèrent Louise cousant encore auprès de l'âtre éteint.

Quelques jours après, le même sujet fut remis sur le tapis par Jean qui avait pris le temps de réfléchir et dit en regardant du même regard Christus et Louise :

— Il est juste après tout qu'un séducteur épouse celle qu'il a séduite et si par exemple, ajouta-t-il, Louise avait le malheur de s'affoler d'un garçon au point d'en venir là, il faudrait que celui-ci lui donnât réparation ou je lui laverais la tête dans la rivière la plus voisine.

— Tu ferais bien, dit François.

— Sacredié, gronda Nicolas en signe d'adhésion.

— Nous sommes trois, dit Jean, simplement.

— Bons pour dix, gronda de nouveau Nicolas.

Christus n'entendait rien, il songeait à autre chose ; Louise était sérieuse et pensive.

Àquelque temps de là, Christus qui venait d'achever un saint de bois pour l'église d'Alsemberg se rendit machinalement chez les Godin. C'était un dimanche de décembre, vers quatre heures de l'après-midi. Le ciel était bleu et profond ; derrière la ferme éclairée par un jour froid, quelques vapeurs d'un rose vitreux coupaient par bandes l'horizon. Christus entra tout droit dans la cuisine pour se chauffer. Il y vit Louise assise au coin du feu et les mains inoccupées, chose rare.

Louise était parée d'une robe de soie de couleur pensée, d'un tablier noir et chaussée de fines bottines de prunelle. Elle portait tous ses bijoux. Christus s'approcha d'elle : elle embaumait les violettes. Pourquoi Louise embaumait-elle ce jour-là les violettes ? Pourquoi si bien parée ? Christus eut un battement de cœur ; elle lui parut rajeunie de dix ans. Par quel miracle de volonté la pauvre fille en était-elle arrivée là ? Elle regarda Christus de ses grands yeux cernés pleins de passion et de fièvre.

— Asseyez-vous, dit-elle, monsieur Christus. Est-ce que je ne prononce pas bien votre nom pour une Wallonne.

— Oui, mamselle Louise, répondit Christus. Est-ce que je ne dis pas bien Louise pour un Flamand.

Contre la coutume, les rideaux étaient fermés et les stores baissés. On ne pouvait de l'extérieur, voir Christus et Louise, que par la porte que Christus en entrant, avait laissée ouverte.

— Le vent tire ici, dit Louise, si vous fermiez cette porte.

Christus alla fermer la porte ; Louise tremblait.

— Pourquoi donc tremblez-vous, mamselle Louise ? demanda Christus.

— Est-ce que je tremble, moi, répondit Louise, vous vous imaginez cela.

Le cœur de Christus qui depuis si longtemps battait pour l'idéal se mit à battre pour une femme véritable : Christus sentit que Louise souffrait et qu'elle l'aimait. Tous deux se regardèrent fixement pendant quelque temps. Ils se comprirent, les yeux de Louise étaient humides, ses joues rouges et ses lèvres pâles et plissées : Christus saisit une chaise et s'approcha d'elle, elle recula son fauteuil. Il la regarda encore, elle aussi.

— Louise, dit-il.

— Christus, dit-elle.

Elle sauta sur ses genoux.

Christus s'apprêtait à dire à Louise : Tu seras ma femme, il l'aperçut qui détournait la tête. Croyant qu'elle pleurait, il chercha à voir ses yeux : elle souriait d'un sourire de triomphe qui stupéfia le bon jeune homme : tantôt elle était belle, maintenant elle était presque laide. Il eut peur de comprendre. Il se leva.

— C'est étrange, dit-il.

— Qu'est-ce qui est étrange ? demanda Louise.

— Rien, répartit sèchement Christus.

Àcinq heures les frères rentrèrent et demandèrent à manger.

— N'aimez-vous pas mieux souper ? demanda Louise.

Quand on mange à la campagne on mange quelque chose sur le pouce, quand on soupe, on met sur la table ce qui reste du dîner, de la viande, de la bière, etc. Ceci explique pourquoi Louise demandait à ses frères s'ils n'aimaient pas mieux souper que manger.

Christus debout devant le feu et tournant par conséquent le dos aux arrivants, regardait tout pensif la flamme du bois lécher le cœur de la cheminée ; il oublia de saluer les trois frères.

— Qu'est-ce qu'il a donc Christus, ce soir, dit Jean en lui frappant sur l'épaule ?

Christus ne répondit pas.

— Ces Flamands-là, dit François, c'est tous les mêmes diables, quand ça ne boit pas, ça ne fait que rêvasser.

Àquoi que tu songes ? Christus ?

— Bah, dit Nicolas, il aura trop mangé de tarte avec Louise. Louise, as-tu donné de la tarte à ton ami Christus. Voyons, et le colosse prit amicalement le frêle jeune homme par une épaule, voyons pourquoi ne réponds-tu pas quand nous te parlons ? — Christus regarda Louise et répondit naïvement : Je suis triste.

— Ha, il est trisse, dit Nicolas qui croyait plaisanter, voyez donc môsieur qui se donne des airs d'êt' trisse.

Et pourquoi que le flamin est trisse ?

Christus crut devoir répondre : je n'en sais rien.

— Je le sais bien, moi, dit Louise.

— Vrai, firent-ils tous trois.

— Oui dà, dit-elle, je vais vous conter çà, pendant que vous souperez et que Christus vous aidera si le cœur lui en dit mais il est trop fâché contre moi, pour cela, n'est-ce pas Christus ?

— En effet, je n'ai pas faim, répondit Christus.

— Il y avait, dit Louise, avec l'air égaré des gens qui vont commettre un crime : Il y avait une fois, un jeune garçon si beau que toutes les filles en raffolaient…

Il parut à Christus que Louise allait le dénoncer à ses frères et se servir ainsi de la peur qu'elle lui ferait éprouver, pour se faire épouser par lui. Cela lui parut monstrueux et impossible :

— Vous ne devenez pas folle, n'est-ce pas, Louise, dit-il sévèrement, et vous savez ce que vous êtes prête à faire ?

— Mon Dieu, s'écria-t-elle en pâlissant… mon Dieu, c'est vrai… Je suis trop pressée d'être heureuse, ce n'est pas de ma faute ; Christus, j'ai tant souffert. Christus, pardonnez-moi.

Christus ne répondit pas, Jean fronçait le sourcil, observait Louise et se taisait.

— Qu'est-ce que çà veut dire tout çà, s'écria tout à coup Nicolas, il semblait tout à l'heure que Louise allait raconter une histoire et la voilà qui s'interrompt pour demander pardon à Christus, pardon de quoi, pourquoi pardon ?

— Le diable n'y verrait que du feu, dit François.

Jean se taisait toujours. Ce silence qui indiquait des réflexions suivies et le désir de combiner les éléments nécessaires à former

une conclusion, frappa Louise. Elle s'effraya de ce qu'elle avait failli faire.

Nicolas la tira de cette anxiété.

— Mais oui, répéta-t-il, qu'est-ce que tout ça veut dire ?

— Que je perds mon bon sens, répondit Louise.

— Vous êtes calme d'habitude, ma sœur, dit Jean.

— Ils ont peut-être bu ensemble, reprit Nicolas.

Louise prit la parole au bond.

— Bu ? dit-elle, il n'y aurait pas eu de mal, après tout.

— Où est la carafe ? demanda Jean.

— La carafe ! dit Louise, elle est là.

— Pourquoi n'y a-t-il pas de verres sur la table ?

— Parce que je les ai enlevés.

— Pourquoi ?

— Pour les laver.

— Comme la carafe sans doute, où il n'y a pas une goutte de bière.

— Comme la carafe, oui, répondit Louise.

— Où as-tu été prendre cette bière ?

— Au tonneau.

— Qui ne contient que de la bière de ménage ; on n'offre pas cela aux gens.

— Christus n'aime pas les bières fortes.

— Çà ne me plait pas tout çà, dit Jean, hochant la tête, mais puisque Louise ne veut pas parler, Christus aura sans doute quelque chose à me dire.

— Rien, répondit Christus obéissant à un regard suppliant que lui avait jeté Louise.

— Vous êtes bref, Christus, dit Jean, mais je le serai autant que vous : je n'ai qu'un mot à vous dire c'est que s'il arrive malheur à Louise, il y a trois hommes ici pour vous forcer à faire votre devoir.

Le regard de Louise criait à Christus : Patience !

— Monsieur Jean, répondit-il, si vous êtes trois, je suis un et je vous vaux. Quant à ce qui est de marcher dans le droit chemin, je dois vous dire que je n'ai jamais eu besoin de guide pour n'y pas trébucher.

— C'est possible, dit Jean, mais j'ai le droit de savoir ce qui s'est passé ici et que vous allez me le dire.

— Non, Jean, dit Louise, vous n'avez pas ce droit.

— Silence, dit Jean, en faisant un geste menaçant, ou je…

— Qui est-ce qui a peur ici ? demanda froidement Christus.

François et Nicolas dressaient déjà l'oreille. Les quatre hommes étaient comme des coqs en présence. Louise se jeta suppliante entre eux : Mes frères, mes bons frères, s'écria-t-elle, et

vous, Christus, taisez-vous tous. Personne n'a le droit d'attaquer ici un ami, à cause de moi, quand moi, la seule en jeu, je ne l'accuse point.

— C'est bien parlé, çà, Louise, dit Christus, je vous pardonne.

— Merci, dit-elle, toute heureuse, ha, vous êtes bon, vous.

— Mais, dit encore Jean… mais, Louise… cependant…

— Voyons, dit Louise, en feignant d'être impatiente et parlant avec une excessive volubilité, sans doute pour étourdir son frère, voyons, avez-vous l'intention tous les quatre de vous regarder dans le blanc des yeux toute la nuit ; Jean écoute-moi, je t'en donne ma foi de sœur affectionnée : si j'ai jamais besoin d'aide ce sera à toi, mon bon frère, que j'irai la demander, ainsi donc calme-toi. Christus est comme toi, un homme au cœur droit, mais il a comme toi, une mauvaise tête et s'il veut me faire beaucoup de peine, il n'a qu'à conserver son air renfrogné et continuer de rouler ses yeux méchants qui semblent vouloir avaler tout le monde, mais bien au contraire il va être bon et donner la main à mon terrible frère.

Christus sourit : Ce que Louise veut, je le veux, dit-il.

— Allons, Jean, dit encore Louise, amendez-vous et donnez-lui la main.

Jean obéit et serrant comme dans un étau, la main de Christus :

— Es-tu un brave garçon, demanda-t-il d'un ton rogue.

— Plus que tu ne le crois, répondit Christus, en prenant la main de Jean comme une orange dont il eût voulu exprimer le

jus.

Jean ne cria point, mais ce fut par respect pour lui-même.

Il était tard quand Christus sortit de la ferme ; les Godin montèrent à leurs chambres ; Louise resta seule dans la cuisine. De là, elle entendit ses frères ôter leurs vêtements, jeter leurs bottes, demeurer silencieux, puis ronfler. Ils avaient tous trois bu vaillamment comme c'est la coutume à Uccle et ailleurs, le dimanche.

Onze heures du soir sonnaient à l'église : Christus marchait lentement sur la chaussée, il lui semblait avoir fait un rêve, il était perdu dans ses pensées comme un savant dans ses méditations. Il ne voyait, n'entendait ni ne sentait rien :

DE SCHAMPHELEER

LA NEIGE.

Cependant la poussière s'élevait des campagnes. Dans le ciel d'un gris cuivré, brillaient à l'horizon de larges éclairs ; le vent d'un orage d'hiver, précurseur habituel des grandes neiges faisait plier comme des roseaux les arbres de la chaussée ; quelques flocons volaient comme éperdus sur les chemins et dans le ciel.

Christus songeait à Louise, il voyait la pauvre fille, avide d'amour, affolée de mariage se donner et se perdre ; il entendait dans sa voix en parler une autre, la voix mystérieuse des cœurs brisés pour n'avoir pu être aimés ; il la voyait voulant à tout prix atteindre son but, le mariage, et prête pour cela à dénoncer son amant d'une minute à la vengeance de ses frères puis reculer devant cette lâcheté et se taire. Il voyait, au moment où le bien l'em-

portait sur le mal, son visage se transformer et il ne savait quoi de céleste et de souffrant, l'éclairer. L'âme de Louise lui parut une de ces belles martyres de l'enfer chrétien, condamnées pour le crime d'amour, à se rouler belles et nues sur une couche de ronces au milieu de beaux couples heureux des premières joies des légitimes amours.

Louise lui parut attrayante ainsi déchirée : Pourquoi donc, se dit-il, ne ferais-je pas le bonheur de cette délaissée. « La froide réflexion parla cependant : Si cependant, dit-il, Louise qui a été si faible aujourd'hui, allait pauvre mari confiant, te tromper un jour pour un autre. Qu'elle me trompe, s'écria Christus, mais qu'elle soit heureuse !

Le tonnerre gronda, des éclairs pâles ouvrirent dans les nuages comme mille bouches de feu, le vent souffla plus fort, un orme gémit, craqua, plia et tomba brisé à deux pas de Christus, la grêle et la neige coururent tourbillonnant comme une ronde de fantômes sur la chaussée ; Christus revint sur ses pas : il lui sembla que la porte de la maison des Godin était entr'ouverte, il ne fit qu'un bond, la poussa.

— Chut ! fit une voix qui partait de l'intérieur, — celle de Louise.

— Vous, s'écria-t-elle.

— Moi, oui, répondit-il ; je n'aurais pas pu faire autrement que d'essayer de rentrer ici.

— M'attendiez-vous ?

— Oui, dit Louise, entrez, et ne faites pas de bruit ; leurs portes sont ouvertes.

Elle entra dans la cuisine et dit : Je vais allumer la lampe.

— À quoi bon ? demanda Christus.

— Pour y voir, répondit-elle.

La lampe étant allumée et posée sur la table, elle dit à Christus de s'asseoir et qu'elle avait à lui parler.

— Moi aussi, répondit-il, j'ai à vous parler. Il se recueillit un moment, sonda son cœur, sa conscience, le bien qu'il avait pensé de Louise, le mal qu'il en pouvait croire ; il s'interrogea loyalement afin de ne prononcer que des paroles de vérité. Cela dura une seconde, — le tonnerre grondait toujours :

— Louise, dit-il, je ne sais quel dieu ou quel démon a fait que ce qui s'est passé entre nous se soit passé ; Louise, je ne venais point pour vous, dans la maison de vos frères, et cependant j'éprouvais du plaisir à vous voir. Vous avez, malgré vous, par désolation plus encore que par ruse, voulu me tendre un piège. Je ne vous en estime pas moins pour cela.

— Il me comprend, s'écria-t-elle radieuse.

Ils étaient assis l'un en face de l'autre, accoudés sur une table et la lumière entre eux.

— Oui, je te comprends, repartit Christus ; j'ai entendu sous tes paroles, des paroles que tu ne disais pas et qui étaient bonnes ; je me suis expliqué ce que m'a dit et ce que me dit encore ce cœur qui bat si fort maintenant dans ta poitrine. Tu n'es pas ce que tu paraîtrais à d'autres yeux que les miens, et tu ne ferais plus ce que tu as fait.

Louise pleurait de douces larmes : — Que tu es bon, disait-elle.

— Encore un mot, poursuivit-il : Louise, je t'ai parlé franchement, sévèrement, comme il convient à un futur mari ; Louise, veux-tu être ma femme ?

— Sa femme ! il l'a dit ! s'écria-t-elle.

Puis, sans doute effrayée d'avoir parlé trop haut, elle se leva et alla écouter dans le vestibule. Christus entendit malgré le tonnerre et le bruit des vitres fouettées par la grêle, le ronflement sonore des trois Godin.

— Ils dorment, dit Louise en rentrant et en fermant la porte.

Elle se rassit et dit :

— Maintenant, Christus, je vais vous répondre. Écoutez-moi bien, je vous jure que je ne parlerais pas autrement à l'heure de ma mort que je ne vais le faire maintenant : Depuis longtemps je vous aime ; peut-être aurais-je pu en aimer un autre, mais cet autre n'est pas venu, c'est donc vous le premier et le dernier à qui j'aurai donné mon cœur. Christus, il n'y a ni Dieu ni démon qui ont fait que ce qui s'est passé entre nous se soit passé ; la faute en est à vous d'abord, à moi ensuite. Vous auriez dû comprendre ce que c'est qu'une fille de vingt-huit ans qui n'a point d'amoureux, n'aura point de mari ni d'enfants et n'a pour toute perspective que d'être seule dans la vie comme une parricide. Vous deviez avoir assez de cœur pour être froid envers moi. C'est le contraire que vous avez fait. Je me suis attachée à vous ; tant pis pour moi, si vous ne m'aimez pas véritablement. Vous m'offrez d'être votre femme ; vous dites que c'est de tout cœur et sans arrière-pensée. Aujourd'hui, oui, je vous crois ; mais serez-vous le même demain ? Christus, je ne vous refuse pas, bien loin de là, mon Dieu, mais je vous aime, et si je vous épouse, je désire être heu-

reuse ; je ne veux pas vous devoir à un moment d'enthousiasme et je vous demande d'attendre. Si vous m'aimez, vous reviendrez, sinon vous passerez devant la porte sans entrer et… Louise serra les dents pour ne pas pleurer… et… on n'en meurt pas, ajouta-t-elle.

— Si tu verses une larme, je te bats, méchante enfant, dit Christus.

— Eh bien, bats-moi, dit-elle.

Et du bout de son doigt effilé elle prit une larme de joie et la jeta au visage de Christus.

— Çà me portera bonheur, dit celui-ci.

Puis se levant, il prit à pleines mains la tête de Louise, l'embrassa passionnément sur le front, les joues et surtout les yeux où perlaient encore des larmes. Louise essayait de le repousser, elle riait, pleurait et voulait gronder son amant, mais elle n'avait pas pour cela toute la force nécessaire.

Elle répondit chastement à ses baisers. Enfin, s'échappant de ses bras :

— Maintenant, dit-elle, vous allez partir, mon ami. Il commence à neiger fort et je ne veux pas que vous en ayez au-dessus des genoux pour rentrer chez vous.

— Déjà, fit-il.

— Tout de suite, répondit-elle.

— Au revoir Louise, dit Christus en s'en allant penaud.

— Au revoir Christus, dit Louise tendrement railleuse.

Christus franchit le seuil de la ferme, fit trois pas, puis revenant :

— Sais-tu bien, dit-il, que tu es belle comme une sainte Géneviève.

— C'est de ta faute, dit-elle ; mais va te coucher maintenant, çà te sera plus sain que de me faire des compliments.

Elle ferma la porte. Christus se dirigeait vers son logis.

— C'est drôle, se disait-il en marchant dans la neige jusqu'aux chevilles, qu'est-ce que j'ai donc dans le corps, je me sens des envies de pleurer, de chanter et de rire, et je marche comme une grive qui a mangé trop de raisin.

Rentré chez lui, il se mit au lit et ne dormit pas.

Christus vint voir Louise tous les jours, il autorisa celle-ci à dire ses frères qu'il la recherchait en mariage. Louise n'en fit rien, elle voulait avant tout être plus certaine encore de l'amour de son amant.

Deux mois se passèrent. Vers les premiers jours du printemps, Louise était allée en ville aux provisions : les trois Godin se trouvaient réunis chez eux autour du feu. François, assis, tenait un de ses genoux dans ses mains ; Nicolas brisait sur un des siens, de gros bâtons destinés à servir de fagots. Les mains derrière le dos, debout, sérieux et grave, Jean fumait et paraissait ne songer qu'à suivre des yeux les capricieuses bouffées qui sortaient du gros fourneau de sa pipe courte. Depuis quelque temps, les trois frères parlaient de Louise, et leur conversation n'était interrompue en aucune façon, par le bruit monotone et régulier que faisaient l'un

après l'autre les bâtons en se brisant sur les genoux de l'hercule Nicolas.

— C'est drôle, disait François, c'est très-drôle, mais depuis que ce flamand vient ici, Louise embellit chaque jour.

— Oui, répondait Nicolas, son teint est plus clair.

— Ses yeux sont plus vifs.

— Son visage s'arrondit.

— Elle reprend l'embonpoint de ses jeunes années.

— Elle est meilleure pour nous, disait Jean.

— Et la soupe aussi est meilleure.

— Le pain mieux cuit.

— La ferme mieux tenue.

— Ses poules sont plus grasses.

— Je le crois bien, elles n'ont jamais eu autant d'avoine.

— Sa voix est plus douce, répliquait Jean.

— C'est qu'elle espère mariage, disait François.

— Eh bien, repartit Nicolas triomphant et continuant à casser le bois, oseras-tu encore Monsieur Jean de l'entendu prétendre que j'étais un nigaud en voyant dans le flamand, un mari pour Louise. Avais-je tort ou raison ? de quel côté le vent vient-il maintenant ?

— Du mariage, disait François, c'est bien sûr.

— Je l'espère, répondait gravement Jean.

Christus faisait de fréquentes visites à sa future.

Louise lui demandait parfois avec une ironie inquiète des nouvelles du bouquet de violettes. Elle était jalouse de cet idéal dont Christus lui avait chaudement parlé en un moment d'enthousiasme, non sans manquer d'ajouter, qu'elle lui ressemblait tout à fait.

Louise doutait cependant de l'entière vérité de ces rassurantes paroles. Elle s'effrayait pour son bonheur futur, de l'imagination trop chaude et parfois capricieuse de Christus ; elle l'eût voulu un peu moins sculpteur et beaucoup plus menuisier : elle n'osait formuler très-nettement, dans son esprit, cette vague appréhension que Christus pourrait bien, un jour, trouver à la ville ou ailleurs, un portrait de son idéal plus ressemblant et surtout plus jeune qu'elle et qu'alors… mais se disait-elle pour se rassurer, Christus est honnête, il ne voudrait pas me tromper.

Un lundi d'avril, Christus alla à Bruxelles dans l'intention d'y acheter du cœur de sorbier, pour un coffret dont il avait pleine permission de faire un chef-d'œuvre ; l'amateur ne regardait pas au prix.

Christus descendait, en rêvant, la rue de la Madeleine. Il se disait : « Je ferai ce coffret de telle et de telle façon, je placerai un ornement d'argent ici, un ornement là, il faut quelque chose de solide et de léger ; je taillerai sur le couvercle des insectes et des fleurs ; sur les côtés, des plantes bizarres. J'y travaillerai la nuit, il sera vite terminé et servira à payer la robe de noces de Louise. »

Soudain, au détour de la rue de la Montagne, il vit venir à lui, portant haut sa beauté, une ravissante créature. Il s'arrêta charmé devant un front grand et ouvert, un air candide et voluptueux à la fois, des yeux noirs, tendres et caressants, une bouche fraîche comme une rose à qui Dieu aurait permis de sourire ; un bras se montrant blanc et rond, encadré dans la large manche d'un paletot de velours noir lequel laissait deviner les contours les plus divins qu'ait jamais rêvés pour ses vierges, Murillo, le poëte de la forme. L'une des mains de la dame était gantée de lilas, l'autre, blanche et mignonne, tenait un énorme bouquet de violettes. Des rubans de couleur pensée ornaient son chapeau de velours noir ; des violettes fleurissaient à l'intérieur et faisaient un cadre doux et modeste au splendide rayonnement de sa beauté.

C'était elle, elle l'idéal si caressé, si poursuivi : Christus s'arrêta muet de surprise et d'admiration. La dame sourit de cet hommage naïf et spontané.

Tous deux étaient sur le même trottoir, ils se regardèrent pendant la moitié d'une minute : Christus crut devenir fou : des flammes, des vertiges et comme un fleuve bouillonnant d'idées traversèrent son cerveau. Il s'imagina être transporté dans la maison qu'habitait la dame ; il marcha à sa suite, sur des tapis plus moelleux que ceux que l'on foule avec le pied des rêves ; toutes les riches futilités de la mode brillèrent accrochées aux murailles, posées sur des étagères, ornant les cheminées de marbre et se réfléchissant dans d'immenses glaces aux cadres d'or mat et brillant. Il se trouva là près d'elle, au milieu d'un groupe d'hommes bien mis et de femmes aussi belles qu'elle. Elle se joua et se moqua de lui qui ne pouvait tout de suite effacer le hâle de ses joues brunies ni les callosités de ses mains nerveuses.

Il se sentit froissé par des regards poliment insultants, agacé par des mots à double entente qu'il ne pouvait relever ; blessé jusqu'au cœur par des paroles en apparence mielleuses et bienveillantes. Il voulut massacrer tous ces dandys pour paraître moins ridicule aux yeux de leurs femmes. Ses mauvais instincts se réveillèrent tous à la fois : la vanité, l'orgueil mal placé, l'ambition des petites choses rétrécirent son âme et la serrèrent comme dans un étau. L'ouvrier heureux, paisible, simple et bon fit place à l'homme du monde hypocrite, affecté. Il souffrit en ce moment comme jamais il ne souffrit.

Il se tenait sur le trottoir sans rien voir, ni rien entendre, absorbé qu'il était dans ses rêves et son adoration.

— Place, s'il vous plaît, paysan ! dit tout à coup une voix de valet béate et goguenarde.

Christus se retourna et vit un domestique en demi-livrée bleu et or.

Il laissa machinalement passer le domestique, se frotta les yeux comme un homme qui s'éveille, se secoua et ne sut point jusqu'à ce qu'il l'eût perdue de vue détacher les yeux de la dame qui s'éloignait droite et fière en traînant derrière elle les amples plis de sa longue robe de soie.

Un moment suffit cependant pour dissiper ce mauvais rêve.

— Çà, dit-il alors en se riant au nez lui-même, j'ai songé à çà, allons donc !

Huit jours après Christus épousait Louise.

Celle-ci montra qu'elle avait eu raison en disant qu'un peu de joie lui rendrait sa beauté. Elle est heureuse et elle est belle.

04

On le nommait Jérôme ; il était vieux mais fort, ardent comme à vingt ans, actif, dispos, alerte. Nul n'avait jamais eu de vieillesse plus verte, nul ne fut plus aimé ; maintenant il est mort. — Il est mort sans soupirs, sans regrets, sans grimace, en disant : « Je croyais faire encore du bien ; on m'a jugé là-haut n'être plus bon à rien, peut-être a-t-on raison, doncques vidons la place. »

Tous les gens du village ont suivi son cercueil en habits de travail, hommes, enfants et femmes, j'ai bien vu que sa mort touchait toutes ces âmes, et qu'au fond de leurs cœurs tous porteront son deuil.

Il passait pour un fou pourtant, le vieux Jérôme ; en effet, être riche et nicher sous le chaume, préférer au fracas de nos villes, les bois, les champs, la solitude et le calme village, se dévouer à tous, mais vivre comme un loup, seul, pendant de grands mois, en faut-il davantage pour que des paysans vous prennent pour un fou.

Voici comment je fis sa connaissance : Je me trouvais une après-midi de septembre seul au bois et assis sur la mousse en face d'une clairière que les fleurs des bruyères frémissant au souffle du vent faisaient toute rose. J'écoutais : ce bois semblait chanter. J'avais autour et au-dessus de moi le soleil, les fleurs, de grands arbres, l'air libre. J'étais heureux, mais une soudaine en-

vie de fumer me prit, je n'avais ni pipe, ni tabac, ni moyen de m'en procurer. Force me fut de réprimer mon désir, qui se changea en idée fixe. Je fus distrait, tracassé et devins mélancolique. Le diable avait emporté mon bonheur. Quelques paysans passèrent ; mais ils ne fumaient point. Je souffrais. Ce ridicule supplice dura une grande heure au bout de laquelle j'entendis derrière moi le bruit que fait un homme se frayant un chemin dans le fourré. L'homme sortit du fourré, il fumait. Je courus à lui et lui demandai sans façon du tabac et une pipe. Il m'offrit la sienne tout récemment bourrée. Je lui demandai son nom pour le bénir, il m'apprit qu'il s'appelait Jérôme.

Comme je devais lui rendre son bien, je marchai à côté de lui. Il parla peu d'abord. J'imitai sa réserve ; cependant après m'avoir sondé par quelques paroles brèves, il desserra les dents et finit par se livrer peu à peu. Jérôme paraissait robuste il accusait soixante ans, mais quelle âme jeune dans ce vieux corps, quelle vie dans sa concise admiration pour la nature, quelle honnêteté, quelle belle franchise, quelle force ! Il me faisait à première vue penser à quelques vraiment bonnes gens comme il y en a un peu partout ; il avait le sens droit, l'esprit profond et mordant seulement pour la vanité. Il avait au cœur cette belle poésie qui n'est que le sens du vrai et de l'honnête. Plus tard je vis qu'il tenait beaucoup de l'allemand par la tendance fantastique de son esprit : s'animait-il, les idées devenaient pour lui des êtres bizarres jouant leurs rôles dans un drame étrange : peut-être était-ce là ce que les paysans prenaient pour de la folie.

Il avait assez de bien pour vivre à ne rien faire, et cependant il travaillait aux champs, peignait, étudiait, s'instruisait tous les jours.

Arrivés près de l'Espinette :

« Avez-vous faim ou soif, me dit Jérôme ?

— L'un et l'autre, répondis-je.

— Entrez donc chez moi. »

Nous nous trouvions justement devant une grande ferme sans étage, dont le toit de chaume figurait assez bien le dos d'un immense poisson.

Àl'intérieur était une grande cheminée où brûlait un feu de bois à demi éteint. La salle qui, par l'absence de plafond et la forme ogivale de la charpente laissée à découvert du toit, faisait songer à une chapelle gothique, était tendue de vieux cuir des Flandres ; au mur étaient accrochés des squelettes d'hommes et d'animaux, des reliquaires, des oiseaux et des armes de tous les pays. Au milieu de ce tohu-bohu de choses rares rayonnait, placé dans le jour le plus favorable, un splendide portrait de femme. Sous le portrait, centre évident de toutes les pensées du vieillard, était un violon, son instrument favori.

Jérôme mit lui-même le couvert ; toutes les heures de la nuit sonnèrent pendant que nous causions ; le soleil se levait quand, remué jusqu'au fond du cœur et aimant déjà mon nouvel ami comme un père, je le quittai.

Quelque temps qu'il fit, j'allais lui rendre visite, et Dieu sait qu'il me vit souvent arriver crotté jusqu'à l'échine et trempé jusqu'aux os. Il vit bientôt combien je lui étais attaché, et peu à peu, par quelques mots jetés dans nos conversations, il me mit au courant de sa vie. Il était né à Gand, avait été peintre, et pour moi, le portrait accroché au mur témoignait assez de son talent. Un jour,

en me montrant ce portrait : Ce n'était pas un ange, dit-il, non, elle était trop vraiment femme, c'est pourquoi je l'aimai. Vive comme l'éclair, pétillante comme le champagne, bonne comme la fleur du froment, gaie comme l'oiseau libre, elle fut toute sa vie toute à moi, comme je fus toujours tout à elle. Je n'eus point d'autre amour. Sans nous être fait le moindre serment, sans nous être jamais dit que nous nous aimions, nous nous dévouâmes l'un à l'autre. Elle était de la race de ces femmes de Flandre, pour qui dire n'est rien, agir est tout, mentir est impossible. Le jour où elle eut cessé de m'aimer, elle m'eût dit : Va-t-en.

« Il me semblait que jamais rien ne dût nous désunir ; j'avais compté sans la mort. N'en parlons plus, dit-il tout à coup. » Cependant il poursuivit d'une voix que la douleur faisait rauque : « J'avais trente ans lorsqu'elle mourut ; son souvenir ne m'a pas quitté un instant. Que je dorme ou que je veille, elle est toujours près de moi. Ma vie se passe comme si elle vivait encore, à peindre, à rêver, à faire chanter ce violon dont elle aimait tant le son. Je fais le bien en pensant à elle et je la reverrai sans doute là-haut. »

Voilà tout ce que je sais de Jérôme ; vous allez voir maintenant en quoi consistait sa folie, si folie il y a : Un soir d'été, un peu avant le coucher du soleil, j'étais entré chez le vieillard que je trouvai fumant, selon son habitude, et assis dans son grand fauteuil. Je me plaçai en face de lui. Jérôme était en verve ce soir-là ; il me parla longtemps du passé, du présent, de l'avenir, de tout. Moi je le laissais dire, n'étant rien près de lui, et désirant m'instruire sous cet homme, à la fois profond, grave et plaisant. Il fouilla la terre et le ciel, admirant en poète, comprenant en savant ; il prit son violon et en accompagna les vieux liederen de la

vieille Flandre qu'il chanta d'une voix encore mâle, puis il m'interpréta comme il le savait faire, Haydn et Beethoven… Ah ! Comme j'écoutais ! Mais Jérôme fut beau surtout lorsqu'il me dit de fougueux chants de guerre ou des notes d'amour comme en jetait naguère don Juan quand Mozart chantait sous son manteau.

Puis il me parla des grands hommes qu'il aimait. — Ah ! dis-je, être l'un de ces esprits surhumains, c'est être dieu ; mais qui les a faits si grands ?

Jérôme ne répondit pas ; mais tout à coup, absorbé sans doute dans la recherche de la solution du problême que je lui avais posé, et faisant selon son habitude, des êtres de ses idées et des drames de ses démonstrations, il alla vers la porte et l'ouvrant : — Viens, dit-il, à quelqu'un que je ne vis point. Puis comme s'il eût tenu par la main un être vivant, il s'avança vers moi, disant : « N'est-ce pas qu'elle est belle ? Voyez ces cheveux blonds, ce front toujours pensif, cette bouche toujours sérieuse, ces grands yeux rêveurs et voilés. De cette lyre qu'elle tient à la main, toutes les cordes sont brisées, sauf deux, celles du regret et du vague espoir qu'elle sait devoir être fatalement déçu. Elle n'est pas de ce monde, car elle croit trop à l'autre. »

Jérôme continua : « Tu viens à ton heure, dit-il à l'être invisible ; le soleil s'est couché, la première étoile a paru, les filles reviennent des champs en disant les refrains que tu aimes, tristes et doux. Ah ! tu chantes aussi. » Il écouta pendant quelques instants, puis des larmes silencieuses coulèrent de ses yeux ; il murmurait : Je vois mettre en croix le premier martyr de l'amour ; je vois la mort qui plane sur le monde et qui fauche. La douleur est partout. Les bons se plaignent, car les méchants ont mis le pied sur leur poitrine. » Ses larmes coulaient toujours. « Où sont,

poursuivit-il, les mondes meilleurs, où sont les rêves dont on a bercé notre enfance ? où sont les anges dont me parlait ma mère ? Tout est mensonge et déception. Mes beaux amours des temps passés se sont enfuis. Pauvre vieux ! je m'en irai bientôt au cimetière. »

Puis tout à coup, car les idées d'art l'occupaient sans cesse. « Pleure, dit-il, au fantôme, pleure : quand une de tes larmes tombe sur la page du poëte, la toile du peintre ou le marbre du sculpteur, elle se change en diamant. »

Celle à qui il parlait était la Mélancolie, je n'en pouvais douter.

Mais grand fut mon étonnement de le voir tout à coup s'emporter et jeter avec de grands gestes le fantôme à la porte, en lui disant : « Va-t-en ! tu n'es bonne qu'à allanguir les gens ! »

Il tint un moment la porte entr'ouverte, puis en tira le verrou et revint silencieux et triste s'asseoir en face de moi : Je le regardais, ne sachant que penser. Mais je n'eus pas le temps de faire de longues réflexions, car il se leva d'un bond, le front radieux, et dit : Les voilà ! décrocha son violon, sortit et s'alla mettre au milieu du chemin en faisant le geste d'un homme qui en appelle un autre. Puis, ayant joué un air gai, il rentra, souriant à droite et à gauche, comme s'il eût eu un ami à chacun de ses bras qu'il tenait arrondis.

Il descendit chercher du vin, en remplit quatre verres, le premier pour lui, le second pour moi, et les deux autres pour des convives que je ne voyais pas. « À la bonne heure, me dit-il, voilà de bons compagnons. Ce petit homme que vous voyez là vêtu simplement, ce roturier qui rit si finement sous les lunettes, est un vieil ami. Nul comme lui, ne voit clair et ne sait démêler le

faux d'avec le vrai. Il juge les hommes comme ils sont, arrache tous les masques. » Son couvert était mis chez le bon homme ; il trinquait avec Rabelais, chantait avec Jacob Kats, tenait la plume de Molière et le pinceau de Rembrandt. Il voit tout, observe tout, et sait attendre jusqu'à ce qu'enfin on l'écoute. Bien des gens en ont peur et le voudraient brûler ou pendre une bonne fois. Mais il est invulnérable à toutes les blessures, ne craint ni l'eau ni le feu, ni le fer ni le poison. Quant à cette jolie fille, sa compagne éveillée, ronde, fraîche, et que je vais baiser sur ses joues roses — il en fit le geste — c'est une amie un peu inconstante, un peu légère, qui vous quitte souvent quand vous devenez vieux. Mais puisque la voici revenue, ne la grondons point. Elle n'aime que les bons cœurs, elle est là toujours où l'on danse, où le vin mousse, avec la jeunesse et les frais amours. C'est elle qui fit la première chanson.

Jérôme me peignait ainsi clairement le Bon Sens et la Gaîté.

« Place ! dit-il tout à coup, place à la Muse folle dont la robe est bariolée de mille couleurs, qui pleure et rit en une minute, place à son cortège d'anges et de démons, de goules et de vampires, de sylphes et de gnomes. Échevelée, elle court et vole, bondit et revient de la terre au ciel, de l'enfer aux étoiles. Le monde lui appartient pour le peupler de ses enfants. Elle eut mille amoureux, peu d'amants, et parmi eux Breughel, Jan Luyck, Callot, Hoffman. Ceux-là elle les aima follement et les fit grands. Elle eut de Gœthe ce bel enfant nommé Faust, mais l'enfant eut pour parrain et marraine le Savoir et la Raison. Place à la Muse folle, place à la Fantaisie ! »

Jérôme ensuite, me prenant par la main, ouvrit la fenêtre et me montra la campagne : la nuit était presque venue ; de rouges

lueurs, derniers reflets du soleil, semblaient glisser encore sur les arbres noirs ; dans le ciel, d'un bleu de turquoise, scintillait une étoile : « La nature, me dit Jérôme, voilà le livre du poète, voilà ce qu'il doit avant tout aimer et comprendre. »

Puis s'adressant aux fantômes :

Rappelez parmi vous la pâle mélancolie, elle est votre sœur et votre égale ; l'homme que tous vous aimerez sera le Génie, si… » et s'interrompant, il me montra du doigt un trou imperceptible fait par un ver dans une lourde table de chêne, « s'il est à vous écouter, patient comme ce petit ver l'a été à trouer cette table, s'il vous aime d'un amour constant, comme ce ver aime ce bois, s'il sait vaincre un à un tous les obstacles, comme ce ver troue une à une chaque parcelle de ce morceau de chêne. Alors le monde lui mettra au front une couronne plus durable que celle des rois, la couronne du Génie vainqueur et glorieux. Comprenez-vous ? — Oui, maître, je comprends.»

05

Une nuit de carnaval, par un très-mauvais temps, en plein mois de mars, ce gracieux mois si prodigue de pluie, de grêle, de boue et d'autres choses agréables, il y eut fête à la Maison sans lanterne, située à Vleurgat, au sommet de l'angle aigu formé par deux chaussées bordées d'arbres maigres ; cette maison était hantée non par des fantômes, mais par un baes bon vieillard, sa femme, ses deux filles, des paysans, des artistes, des poëtes, la simplicité et la ruse, la naïveté et la malice, l'intelligence et ce qui

n'y ressemble pas ; Dieu et le diable, le bien et le mal, comme partout.

Quelques personnages tranchaient vivement dans les autres, c'étaient : un jeune industriel avide de fortune, un peintre de genre, pâle, hypocondriaque, phlegmatique, un jeune savant taciturne, cherchant les coins et qui se destinait à l'église ; un officier enfin dont les manières polies ressemblaient à ces belles lames si affilées qu'elles blessent même quand on les manie avec prudence. On aimait peu le savant et l'officier, l'un parce qu'il était hautain, l'autre parce qu'il riait faux.

Cette compagnie, bruyante d'habitude, était encore animée par la tumultueuse présence d'un homme d'action, tapageur amusant, mauvaise tête agréable, bon cœur très-dissimulé, maître Job enfin, girouette avouée, qui ne tournait cependant qu'à un seul vent, celui de la terre dorée où croissent, se multipliant à leur seul contact, les napoléons, les guillaumes, les frédérics et les guinées.

Maître Job exerçait le modeste métier de commis-voyageur en toutes sortes de marchandises ; il avait cependant déjà des satellites : un saute-ruisseau, un aspirant surnuméraire, un huitième de courtier maron, un jeune namurois prêt à passer ou plutôt à ne point passer son examen de candidat en philosophie, préparatoire au doctorat en droit.

Lors donc de la nuit du carnaval dont il a été question plus haut, des fleurs rares, des branches de houx, de cyprès, de sapin, de bruyères et d'arbustes précieux tressés en tapisserie ou en guirlandes décorèrent et embaumèrent la salle de réunion de la Maison sans lanterne. Tableaux, aquarelles, gouaches et

fresques, casques de reitres, drapeaux de corporations ; hallebardes, lances et casse-têtes se détachèrent, musée improvisé sur le fond gracieux de la verdure et des fleurs.

Bientôt entrèrent dans la salle beaucoup de masques et parmi eux l'officier déguisé en croate, le savant en capucin, le peintre d'histoire en patagon, l'industriel en roulier, maître Job en paillasse, ses satellites en musiciens ambulants et enfin une haute caisse d'horloge sonnant l'heure et criant mélancoliquement : Coucou !

Après avoir cogné le croate, bousculé le capucin et marché sur les pieds de maître Job, la caisse alla se mettre dans un coin où elle attendit le moment de souper.

Quand parurent des gigots précédés, en guise de fourriers, de pommes de terre fumantes, suivies d'une arrière garde de saucières et de soucoupes remplies de cornichons, ce qui était dans la caisse parut s'émouvoir, le coucou cria sept fois, l'horloge sonna vingt-quatre heures, la caisse s'éleva en oscillant au plafond et découvrit successivement des pieds longs, des jambes maigres, un pantalon blanc, un court paletot noir, le visage pâle, le front élevé et la chevelure blanchâtre de Hendrik Zantas, le peintre de genre. Hendrik s'assit à table, mit sa serviette sur ses genoux, secoua le brouillard de ses cheveux et dit : J'ai faim. Il mangea.

Vint le dessert et avec lui le bourgogne parfumé, puis des joyeux propos : les chansons sortirent des verres ; la gaieté brilla dans tous les yeux ; un piano chanta de ravissantes mélodies ; croate, patagon, paillasse et capucin se renvoyèrent comme des balles, les traits d'esprit et les saillies ; les fumées du vin peuplèrent la salle de joyeux fantômes, les plus pâles rougirent, les

plus froids s'animèrent, la pensive mélancolie s'enfuit effarouchée, la tristesse boiteuse s'éloigna clopin-clopant sur ses béquilles.

Hendrik cessa de manger, but pour quatre, fut gai pour dix, dansa sur la table et roula dessous. Sentant alors que son heure était venue, celle de partir, il rentra dans sa caisse, sonna une heure du matin, cria : coucou ! et s'en fut phlegmatiquement.

Le pauvre garçon n'était pas habitué à boire tant de vin, à la fois ; aussi à peine eût-il mis le pied dehors que l'air le saisit. Il voulut se tenir debout, il chancela ; aller à droite, il fit un brusque crochet à gauche. Étonné, il se demanda ce qu'il lui fallait faire ? Retourner à la Maison sans lanterne ou bien aller en avant ? Il prit courageusement ce dernier parti, mais plus il marcha, plus ses crochets devinrent longs, fréquents et rapides. Il se traita d'ivrogne, de cuve à vin, de sac à bière et n'en alla pas plus droit.

Arrivé à un coude de la chaussée, il aperçut, dans un lointain vaporeux, l'un des réverbères du Bas-Ixelles. Le cœur pénétré de reconnaissance, il en regarda amoureusement la flamme brillante comme une étoile. Le navigateur ballotté par l'ivresse avait trouvé son phare ; mais il s'était réjoui trop tôt, car il vit bientôt son phare l'imiter et faire dans le ciel les mêmes crochets que lui faisait sur la chaussée. La flamme allait du nord au sud, de la terre aux nuages, courait sur les toits, bondissait sur le pavé, glissait sur les arbres, les toits, les murs et jusque sous les pieds d'Hendrik avec une rapidité folle, inouïe, terrifiante. Le gaz, se dit-il, est une invention bien fatigante.

Il s'arrêta, le phare aussi, mais ce fut pour tracer en lettres de feu, sur le ciel noir, ces trois mots : Gy zyt zat ! tu es ivre. C'est

bien possible, dit Hendrik, je crois même que je ferai bien de m'asseoir. Puis il se dirigea, du mieux qu'il put, vers une petite maison de la chaussée, remonta sa caisse jusqu'à hauteur des reins, tomba assis, étendit les jambes, troua le carton de sa caisse pour pouvoir respirer, poussa la tête à l'ouverture et vit…

Regardé de l'endroit où se trouvait Hendrik, le paysage est beau, en plein jour. Il y a là des champs, un bel étang gelé et bordé de beaux arbres ; au fond à droite, on aperçoit les cimes des bois de Soignes et de la Cambre. En ce moment un grand vent, le vent du dégel, soufflait, les deux bois agités par lui grondaient et secouaient de leurs branches, le givre comme des fruits de verre.

Des vapeurs de plus en plus épaisses chargeaient le cerveau d'Hendrik, il ferma les yeux et vit… les deux forêts s'avancer pour venir border l'étang, la glace se fendre, craquer, disparaître, faire place à une immense et profonde vallée ; la chaussée soulever des pavés et vomir comme d'un cratère des choses étranges qui, racines, cables ou serpents, rampèrent, grouillèrent, se tordirent, s'enchevêtrèrent pour se réunir enfin en une corde grosse comme dix cables et qui se tendit d'elle-même au-dessus de la vallée.

Quelle belle corde, quelle raideur engageante ! Et quel plaisir pour un saltimbanque de renom de prendre ses ébats sur une corde aussi extraordinaire et devant un public aussi nombreux. Car beaucoup de gens se trouvaient au fond de la vallée, laquelle semblait être l'emblème de la médiocrité de condition de la plupart des hommes, ces gens-là donc placés si bas, ne pouvaient pas ne pas voir les hauts personnages qui danseraient sur cette corde et ne pas applaudir aux prodiges d'adresse qu'ils ne pourraient manquer de faire.

Hendrik regarda ensuite la vallée et vit, dans des plaines sans fin, dans de riants villages, des forgerons bien portants battant à grands coups de marteau du fer rouge et rejaillissant en pluie de feu ; de modestes savetiers, des tailleurs accroupis, des marchands forains, des maquignons, des maraîchers, des peintres, des sculpteurs, des musiciens, des typographes, vaquant à leur métier ou cultivant leur art. Parmi ces groupes de gens affairés, occupés ou rêveurs, des gamins couraient, criaient ou jouaient à divers jeux. De gais violons faisaient danser de fiers jeunes gens, de douces jeunes filles ; les éclats de rire se croisaient avec les chansons d'amour, les paroles voluptueuses, le bruit du travail et le murmure des baisers. Un jour doré éclairait cette foule heureuse. Le brave espoir, la vaillante confiance régnaient, roi et reine

ignorés, sur ces enfants et ces bonnes gens. Ô jeunesse, rêve doré ! dit Hendrik, ô bonté ! jeunesse de l'âge mûr, que vous êtes belles !

Puis il éprouva toutes sortes de sensations extraordinaires : il sentit d'abord qu'on le plaçait au seul endroit par où ceux qui désiraient danser sur la corde raide, aux yeux ravis de nombreux spectateurs, pouvaient se livrer à ce dangereux passe-temps. Ce rôle de gardien lui plut. Puis une autre chose eut lieu qui l'étonna davantage. Ses chairs, ses muscles, ses os, se fondirent. Il se sentit léger comme un tissu de gaze, dispos comme un bienheureux, volatil comme la fumée de l'encens, il se chercha et ne se trouva plus. Serais-je, dit-il, devenu esprit ? Il crut cependant posséder

une espèce de corps, formé de choses semblables à des membres dont la matière était un brouillard rougeâtre, chaud et très-fin. Un nouveau visage avait remplacé l'ancien : un visage très-beau surmonté d'un vaste front sous lequel brillaient des yeux que Hendrik jugea modestement devoir être pétillants d'esprit et de malice. Son intelligence selon lui, avait pris un développement incommensurable. Je n'ai plus qu'à le vouloir, se dit-il, pour connaître les pensées les plus cachées et pour expliquer les mystères les plus profonds.

Ces réflexions l'élevèrent très-haut, à ses propres yeux ; il se compara à Satan, se trouva supérieur à cet archange, fut très-content de lui, et pensa que Dieu l'avait placé près de la corde afin de sonder les cœurs de ceux qui voudraient y danser. Il est étrange, ajouta-t-il en laissant tomber à ses pieds un regard sévère, il est étrange que je voie mêlés à ces braves gens sans ambition, ce hautain Croate et ce tartufe de savant, mais les voici qui gravissent à grand'peine les bords de la vallée, précédés de l'avide roulier et suivis de Maître Job et de ses quatre satellites, marchant derrière lui comme des bateaux bêtes suivant le remorqueur. Qu'ils aient l'audace de venir ici, je les tancerai d'importance !

Ce qu'ayant dit, il prit un air terrible, mit le poing sur la hanche, fit des crocs à ses nouvelles moustaches de vapeurs rousses, et allongea d'un demi-pied les quatre poils ordinairement imperceptibles de sa barbiche.

Le roulier se trouva bientôt près de la corde et près d'Hendrik.

Sans doute il le vit tel que celui-ci s'imaginait être :

— Mystérieux fantôme, dit-il, qui que tu sois, ange ou démon, daigne me répondre. Peut-on danser sur cette corde ?

Tout à fait radouci en s'entendant appeler fantôme et démon, Hendrik répondit d'un ton digne : « Tu le peux. »

Le roulier s'avança donc, et Hendrik le regarda qui dansait de son mieux sur la corde, et l'écouta disant :

— Je suis honnête, très-honnête, le plus honnête homme du monde.

Et les bonnes gens du fond d'applaudir.

— Je ferai bien l'usure, disait-il à part lui, je prêterai à la petite semaine, je serai dur aux pauvres, inhumain à un chacun, mais je ne volerai point, je ne tuerai point, et ne paillarderai qu'en secret.

Et les bonnes gens qui le voyaient bien danser et ne l'entendaient point parler, applaudissaient de tout leur cœur. Et l'or et l'argent lui venaient de tous côtés, au bonhomme.

Et il faisait de graves entrechats, et cela sans balancier. Et quand il eut bien dansé, il engraissa, prit du ventre, parut bien vêtu et s'assit sur sa corde et compta son argent. Il en avait beaucoup.

Et les bonnes gens applaudirent et on le saluait d'en bas, et on lui criait : « Sois heureux, honnête homme. »

— Ô bonnes gens, se disait Hendrik, que vous êtes bêtes !

Le capucin suivait : Hendrik parla :

— Que désires-tu ? lui demanda-t-il.

— Réponds toi-même, dit le capucin. Qui es-tu ? D'où viens-tu ? Que me veux-tu ?

— Je suis ton esprit ; je viens de l'enfer et ne te veux pas de bien.

— Qu'est-ce que cette corde ?

— Tu sais comme moi qu'en y dansant bien, on peut arriver à la prêtrise, au doyenné, à la nunciature, à la tiare peut-être : Abattrais-tu un cheval, pour t'asseoir sur le trône de Pierre ? Non. Tuerais-tu un homme pour ceindre la triple couronne ? Non encore. Il y a cependant moins de sang dans un homme que dans un cheval. Meurtrirais-tu un peuple pour conserver ton pouvoir temporel ? Pas de réponse.

— Quel crime ai-je commis pour m'entendre adresser de semblables questions ?

— Nul autre que celui de tes pensées.

— Si tu pouvais lire dans ma conscience.

— Ta conscience ! elle est pareille à celle de tous les ambitieux de pouvoir. C'est une chambre sombre, la porte en est toujours entre-baillée, afin d'y laisser de nuit, et chaussés de feutre, entrer tous les vices. Chacun d'eux a tué la vertu qui le gênait, tous feignent de dormir jusqu'au moment où le maître a besoin d'eux et qu'ils disent : Nous voici.

— Que Dieu te pardonne tes injures.

— Il n'a rien à faire ici. Je suis un esprit des ténèbres, un fantôme venu des profondeurs de l'enfer ; je suis le crime, je suis le mal, c'est moi qui ai tendu là cette corde pour t'y faire danser.

Dieu est là, en bas, parmi les enfants et les bonnes gens, le mal est ici ; choisis maintenant, danse ou descends.

— Tu veux m'abuser, dit le capucin, je danserai.

Ce fut une belle danse, une danse grave et solennelle. Les entrechats y manquaient, mais les sauts étaient doux comme des actes de contrition.

Les bonnes femmes qui étaient en bas pleuraient en voyant cette sainte danse. Et le capucin dansait à genoux souvent, et il priait, et il pleurait, et il jetait sur la foule des petits drapeaux de papier bénit, et des chapelets bénits, et du pain bénit, et de l'eau bénite. Et on lui jeta d'en bas de l'or qui n'était pas bénit et des honneurs qui n'étaient point de ce monde. Et il accepta tout cela au nom de l'innocente et pauvre victime qui mourut sur la croix.

Hendrik le vit passer successivement du costume brun au costume noir, du costume noir au costume violet, du costume violet au costume écarlate, du costume écarlate au costume blanc, et il fut coiffé successivement de toutes sortes de couvre-chefs dont le dernier n'était pas le moins drôle.

Et les bonnes gens applaudissaient, et lui riait sous cape, et Hendrik répétait : Ô bonnes gens, que vous êtes bêtes !

— Voici, dit Hendrik, voici venir ce hautain Croate ; de quel pays es-tu ? demanda-t-il d'une voix brève.

— De celui dont je pourrai me faire le maître.

— Qui t'appelle ?

— L'homme blanc.

— Pourquoi as-tu quitté la chaussée ?

— Elle est trop étroite.

— Que te faudrait-il ?

— Le monde.

— Et puis ?

— Ce qu'il pourrait y avoir au delà.

— Es-tu heureux ?

— Je ne cherche pas à l'être.

— Ris-tu parfois ?

— Du bout des lèvres.

— Chantes-tu ?

— Jamais.

— Pauvre ambitieux ! tu voudrais une couronne, n'est ce pas ?

— Ceci me regarde.

— Que penses-tu des hommes ?

— Ils valent la peine qu'on se serve d'eux.

— Leur ferais-tu beaucoup de mal pour parvenir ?

— Le moins que je pourrai, mais celui qu'il faudra.

— Ainsi, en faire massacrer cent mille, un million ?

— J'ai déjà répondu à ta question.

— Les hommes te haïront-ils ?

— Ils m'adoreront.

— Pourquoi ?

— Parce que je les méprise.

— Danse, tu seras grand.

— Je n'ai pas attendu ton avis pour en être certain.

Le Croate dansa aussi, mais il fallait voir quelle superbe danse. Puis voyant qu'on l'applaudissait, il dit : Ne pensez-vous pas que je serais digne d'être votre capitaine ? Et ne trouvez-vous point qu'il serait temps d'aller conquérir la lune ?

Des voix nombreuses s'écrièrent d'en bas : Oui, oui, allons conquérir la lune. La civilisation l'exige, l'homme blanc le veut, des devoirs impérieux le réclament, allons conquérir la lune !

Et Hendrik assista à cette conquête de la lune. Il vit des myriades de soldats pénétrer dans la pauvre planète. Dans cette planète, des hommes comme nous vivaient tant bien que mal, comme ils pouvaient ; mais l'intérêt de la civilisation l'exigeait, ils furent égorgés. Et il plut du sang sur la terre.

Cette boucherie profita à un seul personnage, ce fut au Croate, qu'Hendrik revit sur la corde, dans le costume le plus splendide qu'il soit possible de rêver. Cependant, il dansait encore le pas majestueux des gens de sa condition. Et il parlait de progrès, de civilisation, de bien-être, de soulagement des malheureux et de toutes sortes de choses tendres et gracieuses.

Et les bonnes gens applaudissaient d'en bas ; et ceux qui l'avaient fait grand disaient : Voyez comme il est immense ; admirez l'homme extraordinaire, il a tué plus de deux millions cinq cent mille lunatiques et fait mourir quinze cent mille de nos enfants. Hourrah pour le grand homme !

Et le Croate saluait affectueusement ce bon peuple d'un salut tout confit de majesté, de progrès et de civilisation. Et le peuple applaudissait, et lui se frottait les mains, et il se disait aussi bas que possible : Ô bonnes gens, que vous êtes bêtes !

Mais, dit Hendrik, d'autres pantins se montrent, maître Job et ses quatre compagnons. Approche saltimbanque, n'aie pas de crainte, polichinelle ! Viens ici, te dis-je. Et vous autres, imitez-le, satellites ; reflets, suivez-le ! faites comme lui, clairs de lune ! Votre costume est vert et pelé, mais votre dignité est encore plus pelée que votre costume.

— Monsieur du diable, dit maître Job en s'avançant, puis-je vous supplier de ne pas interpeller aussi durement ces sensibles jeunes gens. Regardez-les, ils sont prêts à pleurer. Consolez-vous, mes amis, cet esprit n'avait pas l'intention de vous insulter. Savez-vous devant qui vous êtes ? Non. Comment, à ce noble port, à ces regards perçants, à ce vaste front, à l'expression de hautaine mélancolie qui assombrit ce beau visage, n'avez-vous pas reconnu le plus orgueilleux, le plus infortuné, le plus triste, le plus beau des anges, leur roi à tous, le puissant Lucifer ?

— Cesse, dit Hendrik, cesse bélître, de m'assommer de tes flagorneries.

— Monseigneur, si vos paroles étaient des pièces de cent sous, j'en écouterais plus volontiers encore le son harmonieux.

— Tais-toi et regarde : vois-tu ces trois hommes sautant sur cette corde ?

— Oui, Monseigneur, oui, Altesse.

— Suis-les, flatte-les, adule-les ; tu sais parler, parle pour qui te paie ; tu sais danser, danse pour ceux que tu crains. Tu obtiendras ainsi des rubans, des croix, des faveurs ; tu grandiras comme une tache d'huile. Ton vulgaire esprit t'a conseillé cela n'est-ce pas, misérable ?

— Oui, Monseigneur, oui, je remercie votre Altesse de ses bienveillants avis.

— Approche donc, que je te fasse un cadeau pareil au plus grand nombre de ceux que tu recevras durant ta vie.

Maître Job obéit, Hendrik lui donna un grand coup de pied. Maître Job fit une révérence, tendit la main et dit :

— C'est vingt francs, Monseigneur.

La prédiction d'Hendrik se réalisa ; maître Job bondit sur la corde comme un chat, comme un homme de guttapercha, comme tout ce qu'il y a de plus élastique au monde ; ses satellites l'imitaient en tous ses pas, mais ils n'avaient pas cette souplesse, cette prestesse, cette agilité qui faisaient de maître Job le plus distingué des sauteurs. Cependant l'on pouvait prévoir qu'ils arriveraient un jour à quelque chose d'extraordinaire. Maître Job ayant exécuté plusieurs pas d'une façon tout à fait supérieure ôta son bonnet et s'en vint, sautant et dansant, près du Croate. César, dit-il, Pompée, Saladin et Charlemagne sont petits auprès de vous. Qui faut-il que je tue : Est-ce l'homme blanc ? Est-ce le million ? Mon courage est grand comme le monde. Il alla à l'homme blanc

et lui dit tout bas en montrant le Croate : si celui-là vous gênait, il y aurait moyen d'ameuter l'abîme contre lui. Je suis tout à vous. Puis il s'en fut au million : quand vous voudrez, monsieur, dit-il, je dirai que ce Croate et cet homme blanc ne sont pas nécessaires en ce monde, que l'argent seul est roi, qu'il ne faut croire qu'à l'argent.

Et il allait ainsi de l'un à l'autre, sautant, dansant, pirouettant et recevant en grand nombre de tous les trois, le genre de cadeaux dont Hendrik lui avait donné le premier et rude échantillon.

Et les bonnes gens d'en bas disaient : Comme il est bon, comme il est souple, comme il est humble, comme il sait bien se prêter aux circonstances, mettre de l'eau dans son vin, prendre le temps comme il vient, les hommes comme ils sont, faire contre fortune bon cœur, penser que tous les moyens sont bons pour arriver, que les honteux ont toujours tort et qu'il n'est pire fou que l'orgueilleux. Ha, le brave homme, ha, l'honnête homme !!!

Et il lui venait d'en bas beaucoup d'applaudissements et on lui jetait beaucoup de pièces d'or.

Cependant, les quatre musiciens en habit vert et pelé, dansaient à l'instar de leur modèle ; et ils tournaient vers lui des yeux pareils à ceux de chiens regardant un maître dont ils ont peur et voulant deviner ce qu'ils doivent faire ou ne pas faire. Ils purent danser et ils dansèrent. Et maître Job leur rendit, avec les intérêts, les cadeaux bottés qui le forçaient souvent à se gratter là où ceux-ci avaient laissé une trop vive empreinte.

Et les quatre musiciens en habit vert et pelé, s'écriaient : Merci, c'est vingt sous, notre maître.

Et Job daignait les payer et ils célébraient ses louanges sur leur fifres criards.

Et les bonnes gens d'en bas disaient ; Voilà comment il faut se conduire en ce monde, en marchant à la suite d'un homme en train de parvenir ; ils parviendront aussi ces bons petits musiciens ; si bourrés de coups de pied et de philosophie.

Et on leur jetait d'en bas quelque menue monnaie et ils la recevaient avec reconnaissance et humilité.

Soudain et quelque effort qu'Hendrik pût faire pour s'y opposer, la corde fut couverte d'une foule énorme de sauteurs, sauteurs experts, apprentis sauteurs, sauteurs surnuméraires, sauteurs aspirants surnuméraires et d'autres, qui voyant monter d'en bas, vers le Croate, l'homme blanc et le roulier, des millions et des millions de pièces d'or, voulaient en avoir aussi leur part. Hendrik fut jeté par terre, écrasé, aplati, foulé aux pieds comme une orange dans un mortier, comme la vendange sous le pressoir, comme un œuf frais sous la semelle du géant Goliath. Il eut beau se débattre, se tourner, se retourner, s'écrier qu'il était le diable et se vengerait, il ne vit rien que des pieds et des jambes, des jambes et des pieds noirs, par millions, par milliards qui s'enfonçaient dans ses joues, lui pochaient les yeux, lui déchiraient les oreilles, lui cassaient les côtes, lui broyaient les jambes, et marchaient sur ses pieds à lui, ses pauvres pieds endoloris où il avait des cors. Ce fut un horrible cauchemar. Comment il ne mourut point, c'est un fait que peut seule expliquer sa qualité d'esprit.

Puis tout à coup, le silence se fit dans toute cette foule, le calme se rétablit, les millions et les milliards de jambes et de pieds s'arrêtèrent, Hendrik se releva timidement, brisé mais vi-

vant et il vit un spectacle comme il ne doit plus voir tant que Dieu le laissera en ce monde.

Trois femmes, belles de la beauté du ciel et entourées d'un nuage lumineux, s'élevaient rayonnantes dans l'espace. La première était grande, sévère et triste, elle tenait d'une main une hache, de l'autre une balance : elle s'appelait justice. La seconde était blonde et ronde, belle et douce, tous ceux qu'elle touchait du pan de sa robe, avaient le cœur rasséréné : elle s'appelait bonté. La troisième était nue comme Vénus, belle comme elle, les harmonieux contours de ses formes célestes semblaient éclairés par un feu doux et intérieur, le grain de ses chairs semblait être d'or transparent. Elle était comme un fruit savoureux où les plus vieilles dents eussent voulu mordre, ses lèvres semblaient être un vase de corail où l'on eût voulu boire le bonheur quitte à mourir après. Tous les bras des gens de la vallée étaient tendus vers elle, tous voulaient l'étreindre, la saisir : elle avait nom amour.

Cependant la corde immense était dans toute son incommensurable longueur couverte de sauteurs de toutes les espèces.

Àl'apparition des trois femmes, il arriva d'abord ceci, c'est que les gens d'en bas cessèrent d'envoyer en haut des pièces d'or et d'argent, ensuite que la corde grosse comme dix cables ne parut plus grosse que de neuf, puis diminua, diminua sensiblement, toujours, jusqu'à ce qu'enfin elle se brisât net sous les pieds de ceux qui y dansaient.

Un cri se fit entendre alors, long, aigu, déchirant, un cri à faire glacer le sang dans les veines de la vie elle-même. C'était le cri de ceux qui tombaient dans l'abîme où ils ne se firent d'autre mal que d'être confondus dans la foule des bonnes gens, qui les ayant

démasqués, se moquaient d'eux, de leur ambition, de leur danse, de leur vanité et surtout de leur chute.

Àce cri comme celui d'hommes qui se noient il parut à Hendrik qu'il entrait dans un vêtement lourd, froid, épais, humide.

— Mon Dieu ! se dit-il, qu'est-ce donc cela ? Redeviens-je homme ! Hélas, oui ! voici mon corps et mon paletot, et mes pauvres jambes sur lesquelles il pleut.

On frappait sur le haut de son logis de carton.

— Hendrik est-il chez lui ? demandèrent des voix connues.

— Il y est, messieurs, il y est, répondit-il avec mélancolie, mais ôtez, s'il vous plaît, ma maison de dessus ma tête.

On obéit ; Hendrik, débarrassé de sa caisse, restait assis et frottait ses yeux éblouis par la clarté d'une lanterne que tenait le roulier. Le capucin, le Croate et maître Job étaient en pleine lumière ; Hendrik bailla longuement et dit :

— Messieurs ! j'ai rêvé…

— De nous ? demanda le roulier.

— Précisément : je rêvais que toi, par exemple, je te voyais à cinquante ans, traîner par les rues un manteau très-lourd et formé de la peau de tes clients écorchés ; qu'à toi, capucin, la langue te pelait chaque fois que tu parlais contre ta pensée, que toi, Croate, tu étais balayeur de rues en punition de ton orgueil ; et que toi, maître Job, tu nageais éternellement entre deux eaux, et que tu te noyais sans cesse dans toutes les deux.

06

Ce jour-là on avait refusé l'hospitalité à un pèlerin dans une tribu de Maures, et quelques guerriers, se pressant autour des anciens, leur avaient demandé de quel droit on profanait ainsi les lois du prophète.

Alors un vieux derviche se leva, les conduisit sous sa tente et leur conta cette histoire :

« Les étoiles qu'Allah a suspendues par des chaînes d'or à la voûte du premier ciel éclairaient la terre, quand un guerrier et une vierge se rencontrèrent loin au delà de nos tentes.

» Le guerrier parla ainsi : « Zuleika, la bien aimée du rossignol, la fleur des champs et les houris du prophète sont moins belles que toi. J'ai des coffres de poudre d'or et de diamant, pleins à faire envie au chef des croyants ; j'ai des perles, de la soie et des cachemires ; Zuleika, je suis chef dans ma tribu ; mille esclaves se prosterneront devant toi, viens sous ma tente. »

» Ainsi parla le jeune Mahom à celle que son cœur désirait, Zuleika triste, répondit tout bas : « Tu es riche, je suis pauvre, prends-moi.

» Mahom détacha son coursier, le flatta de la voix et bientôt, rapide comme le simoun, il amena la vierge à sa tribu.

» Un Chrétien avait, ce jour-là, au matin, touché la robe d'un ancien et lui avait demandé le pain et le sel. Il fumait son narguileh à la porte de la tente de son hôte, le vieil Ahmed : il était beau.

» Dans la tribu, les femmes allaient sans voile ; le chrétien regarda Zuleika de ses yeux vifs comme ceux du lion.

» Mahom jaloux, se tourna vers lui avec colère, le menaça du poing, et le sourire du dédain se montra sur les lèvres du chrétien.

» Il resta bien longtemps à fumer son narguileh à la porte de la tente de son hôte. Un enfant l'entendit chanter le soir, dans sa langue, une chanson dans laquelle il disait parfois : « Zuleika ! »

» On disait dans la tribu que Dieu avait retiré la raison à l'hôte d'Ahmed.

» Allah ! Dieu seul est grand ! Le chrétien n'était pas fou, il convoitait l'épouse de Mahom, l'étoile venue d'Essen à la tribu.

» Astarté avait soufflé dans son cœur le feu de la concupiscence, et le génie du rapt avait plané au-dessus de lui.

» Zuleika était belle ; ses épaules rondes semblaient d'or, sa poitrine était de marbre et ses pieds étaient agiles comme ceux d'une aimée. Elle avait de grands et beaux yeux, voilés par la gaze noire de ses cils ; sa bouche semblait une rose du jardin du prophète, et ses cheveux pouvaient la couvrir tout entière de leur voile sombre.

» Zuleika était belle, et le chrétien désirait Zuleika.

» Un jour, Mahom partit pour négocier de la poudre d'or, et laissa sa bien-aimée à la garde de son frère.

» Oh ! pourquoi partir, toi le plus valeureux des guerriers ? Ton chien fidèle ne hurla-t-il pas trois fois lorsque tu montas sur ta cavale noire comme la nuit ?

» Pourquoi partir, Mahom ?

» Ta cavale elle-même fut sourde à tes plus doux accents ; son pied d'acier ne broyait plus la terre, et la colère dut gronder dans ta voix pour qu'elle s'élançât dans le désert. Pourquoi partir, Mahom ?

» Nous te disions tous : « Reste parmi nous. » Zuleika, ne te dit rien. Pourquoi partir, Mahom ?

» Le chrétien était encore à la porte de la tente de son hôte. Ce jour-là il avait un caftan de soie blanche brodé d'or et un turban du plus fin cachemire. Il sourit en regardant Zuleika, et elle rougit.

» Il était beau l'étranger. Pourquoi partir ?

» Mais hélas ! tu partis. Ton frère, qui était jeune, ne veilla point sur la tente de ton épouse.

» Le lendemain, ton chien fut trouvé mort à la porte de ta tente et le chrétien, à l'heure où la voix du muezzin nous crie. « Il n'y a qu'un Dieu, Mahom est son prophète !! » alla s'asseoir à la porte de la tente de son hôte. Il avait l'air heureux.

» Tu revins, Zuleika te reçut sans sourire.

» Un soir, quand tout dormait, continua le derviche, quand les djins passent dans l'air, Zuleika demanda à aller respirer au dehors le vent de la mer ; Mahom le voulut bien, et il sortit avec son épouse et son jeune frère.

» Un hibou aux yeux de nacre rasa son turban. Sinistre présage !

» Le guerrier ne trembla pas.

» Parfois un pas furtif et léger résonnait derrière eux ; Mahom et son frère marchaient toujours sans voir que Zuleika était restée en arrière.

» Mahom se retourna ; elle était dans les bras de l'hôte d'Ahmed. L'étranger tenait une épée ; Mahom et son frère se jetèrent sur lui.

» Le chrétien frappa Mahom et blessa son frère.

» La tribu n'entendit plus parler de Zuleika. Elle s'était enfuie avec l'étranger.

» Me demanderez-vous encore, continua le derviche, me demanderez-vous encore pourquoi nous ne voulons pas réchauffer des serpents sur notre poitrine et nourrir de notre travail les vautours qui viennent dévorer nos enfants ? »

Les guerriers pâlirent et caressèrent les couteaux tortus qu'ils appellent yatagans.

Puis un homme se leva ; il était jeune et beau. » Un jour, dit-il, sang pour sang, femme pour femme, blessure pour blessure. »

C'était Mahom qui n'était point mort, car il avait parmi tous ses trésors un trésor plus précieux que les autres, du baume de Jessé qui ferma les blessures de sa poitrine.

Cependant, sur un vaisseau venu de Damme en Flandre, et y rapportant du benjoin, de l'encens et d'autres parfums voguait le ravisseur avec Zuleika, la bien-aimée du rossignol.

Et ce ravisseur était Ser Simon Huygs, bourgeois noble de la fière cité de Bruxelles, ville maîtresse du riant pays de Brabant.

Il avait bon courage, bon pied, bon œil, et vingt-huit ans d'âge, le bourgeois brabançon.

Les jeunes femmes et les jeunes filles avaient toujours regardé volontiers Ser Huygs et trouvaient à leur goût sa chevelure et sa barbe fauves, ses yeux clairs, vifs et bruns, et son teint que la bonté de son sang faisait rouge et que le hâle avait fait brun ; mais Ser Huygs ne choisit pour épouse aucune de celles qui songeaient à lui en secret. Et voilà pourquoi il lui fallut aller loin, prendre sa femme au pauvre Mahom.

La mer fut clémente aux passagers : ils arrivèrent le premier samedi de mai à Bruxelles, et vinrent habiter le Steen de Ser Huygs, beau château bien fortifié. Les soudards armés de lances et qui servent de girouettes au Steen, frappés par un grand vent tournèrent sur eux-mêmes, afin de leur souhaiter la bienvenue gracieusement.

De retour en son Steen, Ser Huygs trouva sa jeune sœur en deuil et sa mère absente pour ne plus revenir. Car elle était allée au pays des âmes bienheureuses.

La dite mère avait aimé son fils en brave femme : par son amour elle le fit bon, par son cœur fort elle le fit vaillant et par son doux esprit le rendit raisonnable.

Or, quand il vit ce nid que venait de quitter celle qui y avait chanté si souvent sur son berceau, Ser Huygs sentit un tel froid au cœur, qu'il faillit en mourir et un si grand désespoir qu'il en fut comme fou et qu'il erra par la maison des jours entiers, pleu-

rant, gémissant, baisant les meubles qui avaient servi à sa mère et cherchant sur les dalles les empreintes des pas de la morte. Il ne voulut plus sortir de la maison, et se vêtit du deuil le plus sombre qui se pût voir. Mais le vrai deuil était celui qu'il portait dans son cœur. Et il fut mort certainement s'il n'eut pas eu, près de lui, pour les aimer et protéger, Zuleika sa jeune femme, qui au baptême fut appelée Johanna, et Roosje sa jeune sœur.

Zuleika apprit en devenant chrétienne qu'il faut s'appliquer à être bonne femme et à garder l'honneur et le bonheur de son mari, mais elle n'était pas heureuse, car elle ne pouvait oublier le pauvre Mahom qu'elle croyait avoir été tué à cause d'elle et pendant de longues nuits et de longs jours, elle y pensait avec douleur et remords.

Ser Huygs non plus, n'était point tranquille, car le sang versé demande du sang et appelle la vengeance de Dieu.

Roosje, au contraire, qui était la colombe de la maison, dormait très-bien, riait souvent, faisait de doux rêves. Alors sa mère venait à elle, la bénissait, la couronnait de fleurs et souvent l'emmenait se promener en sa compagnie, dans d'immenses jardins, où tous les objets avaient bien forme et couleur, mais n'avaient point de corps. Si bien qu'il semblait à Roosje marcher sur des nuages et toucher des vapeurs. Là en cheminant, sa mère lui disait ce qu'il fallait faire pour donner joie et bonheur à Ser Huygs et à Johanna.

Quinze mois avaient passé depuis que Ser Huygs avait mis le pied sur la terre brabançonne. Roosje gagnait chaque jour en beauté, mais elle était bien souvent rêveuse et pensive, comme toute fille à qui parlent à la fois désir, amour, feu de jeunesse et

souffrance de virginité. Plusieurs riches et plusieurs nobles se prirent d'amour pour elle et la voulurent les uns abuser et les autres demander en mariage.

Les abuseurs, elle les envoya si loin chevaucher eux et leur paillardise qu'ils n'osèrent depuis se montrer à elle ni passer seulement devant son logis. Quant aux soupirants de mariage, elle les refusa tous nettement quoiqu'il se trouvât parmi eux des échevins, l'amman lui-même et plusieurs avocats fiscaux, tous gens de bonne façon et de bonnes mœurs.

Un dimanche, Roosje alla à la messe, accompagnée seulement d'un vieux domestique qui avait nom Claes le Tousseux et la suivait comme pour la protéger, mais qui, à l'occasion, eût dû être défendu par elle, tant il était quinteux, goutteux, cassé et courbé de vieillesse.

Au retour de l'église Roosje se montra tout agitée et transie, Ser Huygs s'enquit d'elle si c'était de froid qu'elle souffrait ainsi, elle répondit qu'elle avait chaud comme au feu d'un soleil d'été. Johanna la regardait bien fixement et vit qu'en effet ce n'était point le froid qui pouvait la rendre rêveuse, pensive et inquiète, ni la faire se retourner plusieurs fois avec terreur, comme s'il y eût quelqu'un derrière elle.

Ser Huygs étant sorti pour vaquer à ses affaires, Johanna demanda à Roosje pourquoi elle n'était point gaie et paisible comme de coutume.

— Il ne faut, répondit Roosje, rire de moi, ma sœur, si je te raconte en confiance, la bien simple et bien étrange aventure qui vient de m'arriver. Tandis que, suivie du Tousseux, j'allais à la collégiale, je me trouvai chemin faisant face à face avec un jeune

homme si beau que je n'en vis jamais de pareil. Quoiqu'il fût vêtu comme nos bourgeois d'une longue robe sur laquelle brillait une grande chaîne d'or, je savais bien ne l'avoir jamais vu dans le duché de Brabant, ni le comté de Flandre, ni le marquisat d'Anvers, belles contrées où mon frère Simon me mena souvent avec lui voyager — Johanna ma sœur, et ce disant elle se serra contre elle, il avait des yeux noirs et des regards si perçants qu'ils me semblaient quand ils tombaient sur moi, fouiller ma poitrine, frapper mon cœur et le faire battre trop fort. Le Tousseux me disait : Allons, demoiselle, allons à l'église, voilà la cloche qui va se taire. Je restais debout devant cet homme si beau et je sentais que tout ce qu'il voudrait je devrais le vouloir et que s'il m'ordonnait d'aller avec lui loin, loin, bien loin, je lui serais obéissante comme à Monseigneur le duc. Il me parlait des yeux, et semblait ainsi répondre à quelque chose, je ne sais quoi qui me bouleversait toute et que je voulais lui dire moi-même.

— Petite sœur, dit Johanna, tu es déjà affolée de cet homme. Roosje hocha la tête pour répondre oui. — Il me laissa, dit-elle ensuite, passer pour aller à l'église, et m'y suivit. Il y entra et le flot du peuple le poussa contre moi, j'eus chaud et froid alors tout ensemble et une grande envie de fuir ou de me jeter à son cou. Ses habits embaumaient l'ambre et le benjoin et je crus que son haleine devait sentir bon comme ses habits. Il se mit du côté des hommes, moi j'entrai dans la nef près des femmes, comme il fallait. Je ne sus point faire autrement que de me retourner vers lui et j'en eus peur alors, car il paraissait fâché comme Satan dans le temple de Dieu et il lançait des regards de colère, au prêtre, à l'autel et aussi aux statues de madame la Vierge et de messieurs les saints. Toutefois quand c'était sur moi que s'abaissaient ses regards, ils devenaient si doux qu'il me semblaient glisser sur

mon corps comme ta douce main quand tu me caresses. Il était si fier et si beau, que j'eus une mauvaise pensée et crus un moment que c'était le diable. Et je n'eus de lui, malgré cette pensée, toute la peur qu'il nous faut, à nous autres chrétiennes, avoir du méchant. Car je me dis et fus en cela bien fautive, que je ne saurais le voir dans le feu ni les cruels tourments de l'abîme, sans vouloir aller à lui et prier pour lui Monseigneur Jésus avec tant de larmes qu'il l'en ferait enfin sortir fut-il Lucifer lui-même.

Roosje ayant ainsi parlé se signa et pencha la tête ; elle sourit et, la bouche ouverte, elle semblait contempler avec bonheur quelque vision du paradis.

— Fauvette, ma sœur, dit Johanna, tu seras croquée par le chat, un de ces matins ; il faut prier Dieu, mignonne.

— Le chat ne me veut point manger, répartit Roosje.

— Çà, finaude, répartit Johanna, connais-tu donc déjà son vouloir.

— Non, mais je crois volontiers qu'il désire être mon seigneur et le maître de mes jours heureux.

Et ce disant, Roosje embrassa fortement sa sœur et pensant à celui qu'elle avait rencontré le matin, baisa à Johanna le visage, les mains avec une nouvelle et grande force d'affection, ce qui signifiait le puissant charme d'amour jeté sur elle.

Puis elle s'en fut, cherchant la solitude, comme font toutes les blessées d'amour.

Cependant Ser Simon Huygs étant revenu au logis, vit Johanna sa femme assise à la fenêtre et regardant, sans les voir, trois

bons hommes de pierre sculptés sur la Maison des Tonneliers. Ces bons hommes travaillaient depuis trois ans de leurs doloires sur leurs douves. Johanna ne les voyait point mais bien, en son esprit, Roosje amoureuse.

Elle pria tout bas Madame Jeanne sa benoîte patronne de vouloir bien faire que celui qui avait pris le cœur de Roosje fût aussi bon que beau et aussi riche que bon.

Ser Huygs ouvrit la porte, mais elle ne l'entendit point ; il vint près d'elle, mais elle ne bougea point, car elle regardait toujours les trois bons hommes, les douves et la doloire. Elle tressaillit même de peur lorsque Ser Huygs lui mettant la main sur l'épaule, demanda : Femme qu'as-tu donc ?

Elle le regarda alors avec des yeux si effarés que Ser Huygs dit : N'ai-je plus ici que l'ombre de ma mie ?

— Ha, dit-elle riant, car elle était joyeuse de le voir et dans sa main serrait les siennes, ce ne sont point là des mains d'ombre, et ces lèvres de femme fidèle qui touchent ton visage barbu ne sont point des lèvres d'ombre ; puis, ouvrant son escarcelle, ces deux peters d'or que j'y prends pour payer la cervoise qui viendra demain, ne sont point pris par une main d'ombre et ce ne sera point une ombre qui en boira demain avec toi, mon homme.

— Je le sais, dit-il, mais cela ne doit point t'empêcher de me dire ce qui te faisait tantôt si songeuse ?

— Rien, dit-elle.

— Ha, dit-il, Johanna tu tombes dans le péché de mensonge.

Johanna sourit, sachant que si l'on devait arracher à chaque femme, un cheveu pour chaque mensonge qu'elles ont fait depuis qu'elles sont nées, on n'en verrait plus que des chauves au monde, ce qui serait grand dommage.

— Pourquoi ris-tu ? demanda Ser Huygs.

— Parce que, je suis aise de te voir. — Pourquoi méchant jaloux, vois-je si souvent, se froncer tes fauves sourcils ? T'ai-je donné quelque motif de mauvaise humeur ? Pourquoi te plaire à te tourmenter ainsi toi-même sans raison ? Ha, je voudrais le corriger de ce défaut, non point par des larmes ni des airs rechignés, mais en riant pour te faire rire comme je fais à présent, mon homme.

— Mignonne, dit Ser Huygs, je m'imagine souvent que tu regrettes ton pays de feu, tes sables brûlants et les jaunes museaux des sectateurs du prophète.

— Il n'en faut point médire, répartit Johanna, mais ne point croire non plus que mon cœur tire à rien de ce que j'ai laissé là-bas. Où tu es, je suis joyeuse, où tu vas, je vais toute aise et quand tu me parles et me regardes de tes yeux vifs et que je suis dolente, je sens comme le souffle du renouveau qui éveille les fleurs sous la neige.

Ser Huygs écoutait bien ravi : Je ne voudrais plus, dit encore Johanna, les revoir, ces sables africains, car j'aime ce beau duché de Brabant, et son gras pays et ses arbres ombreux et ses bons hommes travaillant comme des serfs tout le jour et passant les soirs et parfois les nuits en noces joyeuses et buveries chantantes…

— Mais, dit Ser Huygs, ceci n'explique point assez pourquoi je t'ai trouvée tantôt si songeuse…

— Ne te l'ai-je point dit ? répondit Johanna en feignant la surprise et bien décidée à ne point répéter à Ser Huygs les confidences de sa sœur. Car les femmes semblent avoir fait entre elles et par nature, une façon de pacte par lequel elles s'engagent à se protéger l'une l'autre envers et contre tous les hommes, et surtout à céler à ceux-ci tout ce qu'il faut et même tout ce qu'il ne faut point et cela par un amour naturel des faux-fuyans, des ruses, des petites menées obscures et aussi par la peur qu'elles ont de voir, là où il ne faut que la délicatesse féminine, de fins sentiments, de tendres soins et quelque peu de malice, survenir tout soudain l'homme tranchant, grossier, lourdaud ; et chevauchant à travers tout comme une troupe de soudards dans un champ de trèfles.

Ser Huygs repartit qu'elle ne lui avait nullement dit pourquoi elle était songeuse.

Elle sourit de nouveau.

— Je suis songeuse, dit-elle, parce que je suis songeuse, que c'est dimanche le jour de paresse, que je n'ai rien à faire, que les doigts me démangent, que mon esprit se promène et que je voudrais bien savoir quand ces trois bons hommes sculptés ici en face dans la pierre, auront fini de tailler avec leurs grandes doloires ces pauvres douves qui seront mangées par la pluie avant de pouvoir servir au tonneau.

Et ce disant, elle regarda Ser Huygs d'un œil rieur et l'invita ainsi à sourire : ce qu'il fit sans plus attendre.

Il lui demanda de se lever, s'assit sur sa chaise, prit Johanna sur ses genoux et regarda avec elle la rue et les trois bons hommes de pierre.

Heureux ainsi tous deux à la fenêtre ouverte, ils laissaient le bon air et le clair soleil entrer dans la chambre, quand ils entendirent la clochette qu'agitait un valet d'église, marchant devant un prêtre qui allait porter l'hostie de Dieu à un moribond. Ils se mirent à genoux et prièrent pour l'âme de celui qui allait partir. Puis le bruit de la clochette ayant cessé à cause de l'éloignement, ils se remirent, mais non plus aussi gaîment, à la fenêtre.

Deux vieilles femmes conversaient à haute voix dans la rue, toussant, crachant et menant grand bruit de leurs béquilles :

— Las ! commère, disait l'une d'elles, n'est-ce point pitié de voir mourir un homme si fringant, si accort et en un si jeune âge ?

— Ha, disait l'autre, pauvre Jan Sammans, tué ainsi par l'ami de sa femme.

— Deux coups de knyf, un dans la poitrine, l'autre dans le ventre. Il fond, commère, il fond dans son sang, le bon homme. Et le meurtrier a pu s'éloigner, et il ne sera pas poursuivi en pays étranger, car il est, dit-on, favori de l'empereur romain.

— Ha ! si les gens du Conseil le pouvaient frapper ?

— Il est loin s'il court toujours ! Justice de Dieu ! benoîte Vierge, dirent-elles, appesantissez-vous sur le meurtrier, et qu'à défaut de bourreaux et de corde, il trouve sur son chemin des ronces pour lui déchirer les jambes, des vipères pour le piquer de leurs dards et la foudre pour le frapper… Car, dirent-elles en

s'éloignant, si sa sainte majesté le Dieu du Ciel ne tue point ceux qui tuent, ils s'accoutumeront à le faire ; et quand il ne s'agira point de filles ou de femmes, ils nous tueront nous pour nous prendre les pauvres liards que nous avons amassés avec tant de peine, Seigneur Dieu !

Et les deux vieilles s'éloignèrent toussant, crachant et menant grand bruit de leurs béquilles.

Johanna et Ser Huygs se regardaient tous deux tristement et se tenaient par la main.

— Deux coups de knyf, dit Johanna.

— En combat loyal, repartit Ser Huygs.

— Une tache rouge, une tache rouge sur le sable, où il est tombé.

— Combat loyal, répéta Ser Huygs.

— Je suis toujours inquiète quand tu n'es pas là, dit Johanna, j'ai peur toute seule. Ha ! si je pouvais le revoir vivant. Simon ! Simon ! on a frappé à la porte d'entrée. Entends-tu, voilà le Tousseux qui va ouvrir… Une voix… une voix d'homme, je connais cette voix… Ils montent à deux, Claes et lui… Il faut me défendre… J'ai peur.

Le Tousseux ouvrit la porte ; un homme bien vêtu et beau entra.

— Mahom ! Mahom ! s'écria Johanna, sauve moi, Simon. Et elle se cacha derrière Ser Huygs.

Mahom, car c'était lui, entra dans la chambre. Le Tousseux resta derrière la porte, appuyé sur sa béquille, car il avait été surpris du nom de mécréant qu'avait prononcé Johanna, et effrayé du grand cri qu'elle avait jeté. Il demeura donc là, comme un chien fidèle flairant quelque danger et veillant sur ses maîtres par affection. Et Claes songeant à ses vieux bras et ses mains tremblantes, à son corps branlant, se demandait si tous ces vieux os, se ramassant ensemble, pourraient servir à défendre Ser Huygs et Johanna.

Cependant Mahom se tenait debout à l'entrée de la chambre : Johanna et Ser Huygs purent le regarder à l'aise. Il était brun comme une écale de noix, aussi grand que Ser Huygs, mais plus mince. Ses yeux noirs fort grands jetaient partout des regards durs, sa bouche n'avait point de sourire, ni non plus de colère. Il semblait, après trois ans passés, venir pour l'accomplissement d'un vœu, tirer de Ser Huygs et de Johanna quelque sauvage et froide vengeance.

Johanna étouffait dans son tablier, ses cris de peur et les sanglots qui sortaient malgré elle de sa poitrine. Ser Huygs, dont le remords avait tant de fois rongé le cœur, quand il pensait à Mahom tombant frappé à mort, sur le sable, Ser Huygs le voyant vivant fut joyeux tout soudain, et frappant fortement ses deux mains l'une contre l'autre :

— Te voilà donc ressuscité, moricaud, dit-il. Noël à Dieu ! que veux-tu de nous ?

Mahom s'avança vers lui et dit en se frappant la poitrine :

— Deux coups. Blessures pour blessures.

Cependant le Tousseux était monté à la chambre de Roosje, et lui avait dit : « Demoiselle mignonne, daignez descendre et voir ce qui se passe en bas : un homme à l'air farouche est entré chez le baes, et madame Johanna pleure et crie. »

Durant le temps que Claes était monté à la chambre de Roosje pour lui tenir ce propos, Ser Huygs avait répondu à Mahom :

— Blessures pour blessures, je ne te comprends point ? Qu'as-tu à montrer ta poitrine ? Je t'ai frappé en un loyal combat : tu es guéri ; que te faut-il de plus ?

— Las, disait Johanna pleurant derrière lui, pourquoi ne veux-tu comprendre qu'il en veut à tes jours, Simon ?

— Blessures pour blessures, dit encore Mahom.

Ce furent ces mots qu'entendit Claes au moment où Roosje marchant devant lui, ouvrit la porte. Claes n'entra point, et chercha dans son esprit quelque moyen de venir utilement en aide à son maître. Et il se disait, non sans raison : « Si je vais tout soudain maintenant entrer comme un sot dans la chambre, et que ce mécréant en veuille au baes, il commencera d'abord par me frapper, se débarrassant ainsi du faible pour n'avoir qu'un seul ennemi à vaincre.

— Las, mon bon patron, disait encore Claes, je flaire dans l'air sang et bataille, donnez la force à mes vieux bras et la malice à ma vieille cervelle.

En voyant Mahom, Roosje avait jeté un grand cri, puis toute palissante, frissonnante et transie, elle s'alla réfugier auprès de Johanna :

— C'est lui ma sœur, c'est lui, disait-elle, en se serrant comme un poussin sous l'aile de la poule.

Mais Johanna n'avait plus de force pour s'étonner ni répondre, elle ne songeait qu'à la vie menacée de son aimé Simon. Toutefois elle comprit que Roosje lui disait que celui qu'elle avait rencontré le matin était présent, mais tout ce qu'elle put faire ce fut de l'entourer de ses bras, de pleurer et de gémir avec elle.

Mahom, lui aussi en voyant entrer Roosje, avait paru éprouver quelque émotion, voire même quelque joie, mais ce n'était point l'émotion douce ni la bonne joie des bons cœurs.

Ser Huygs se tenait debout devant lui, cherchant coîment si son bon knyf était toujours à sa ceinture ne le trouvant point et coîment aussi attendant qu'il parlât derechef : ce que fit Mahom.

— Combat sur le sable, dit-il. Deux coups à la poitrine. Tache de sang, par terre. Tombé. Femme prise, femme aimée, pour lors. Sang pour sang, blessure pour blessure, femme pour femme.

Et ce disant, il montra Roosje.

— Tu es joli garçon, dit Ser Huygs, se gaussant de lui, et tu fais de ton coq, bien jovialement, mon gentil moricaud. Tu veux donc tâter à la fois de ma sœur mignonne et de ma peau avec ton benoît couteau. Ha tu ne veux rien moins que Roosje, tu l'auras sans remise mon ami, tu l'auras. Nous autres brabançons, nous devons besogner dur, avant d'obtenir quoi que ce soit, mais à ces mécréants bénis d'eau de chameau, il ne faut qu'un mot, un traître mot, lequel agit tout soudain comme un charme. Tue et prends, mon gentil museau, prends et tue, Roosje et moi nous t'allons laisser faire incontinent.

Ce disant, Ser Huygs avait l'œil si vif, parlait si gaîment et portait si haut la tête, que Johanna reprit courage, et dit :

— Je t'aime ainsi, mon homme…

Roosje, la douce vierge, pensa pouvoir aussi parler, croyant assurément que la bonté qui sortirait de son cœur toucherait l'africain mal déguisé qui venait en leur calme maison chercher à répandre le sang et à la prendre elle-même.

— Ha, monsieur de l'étranger, dit-elle, ne voyez-vous point comme nous sommes ici toutes transies, ma sœur et moi, à voir votre méchant visage que moi, tantôt, je vis si bon en allant à l'église ?

Elle lui sourit et de ses beaux yeux implorait qu'il lui rendit son sourire : mais le mécréant ne sourit pas plus qu'un bloc et répondit :

— Bataille perdue, bataille à livrer derechef, blessures pour blessures, sang pour sang, femme pour femme.

Mais Ser Huygs impatienté :

— Sais-tu bien, dit-il, que ta trogne brûlée me réjouit comme un tintamarre. Sais-tu bien que la moutarde me monte au nez et que nous allons faire de la salade à la mahométane, mon doux ami, salade de mécréant poivrée de fils du Prophète.

— Arrête, mon frère, cria Roosje, ne verse point le sang du prochain.

— Ça le prochain, dit Ser Huygs s'animant à mesure et montrant Mahom, oui, tigre prochain, chacal prochain, hyène prochain. Sais-tu ce qu'il vient faire ici ? Me blesser après un loyal

combat soutenu contre lui, pour t'enlever et te porter au pays des Maures, où tu devras te trouver bien heureuse de laver ses pieds de prince et de partager sa couche avec une vingtaine de galloises bonnes à fouetter le vendredi devant les bailles de la maison de ville.

— Ha ! sauvez-le, monseigneur Jésus, cria Roosje, qu'il croie en vous et qu'il se repente.

Puis s'échappant des bras de sa sœur et passant devant Ser Huygs, elle se jeta à genoux devant Mahom, qui sourit triomphalement de la voir ainsi humiliée.

— Monsieur le Maure, dit-elle, s'il est vrai que vous soyez de ces malheureux auxquels est réservé le feu éternel, monsieur, moi pauvre fillette brabançonne, je vous veux sauver… Je suis issue de nobles hommes et de gentilles femmes, et si vous voulez demeurer en notre pays, vous instruire en la foi chrétienne et abjurer l'erreur mauresque, je vous donnerai peut-être ce dont vous sembliez me prier instamment ce matin sur le chemin de l'église.

— Roosje, demanda Ser Huygs, que signifie ceci ?

— Je veux dire, répondit-elle humblement, que je me sens comme morte à l'idée d'un combat entre toi et cet homme de Mauritanie. Je dirai aussi, comme fille honnête et n'ayant rien à cacher, que j'ai vu ce matin celui qui est ici et que mon cœur a tiré à lui et que lui aussi me disait des yeux qu'il avait pour moi bonne affection. El c'est pour moi, mon seigneur frère, c'est pour moi, c'est pour l'amour que je te porte et l'affection que j'eus un moment pour lui, que je vous demande à tous deux qu'il n'y ait point ici de sang versé, m'offrant, au demeurant, à lui comme épouse aux conditions que j'ai dites.

Ser Huygs aimait de grande affection sa sœur Roosje. Ahuri, il ne savait que croire ni que faire, tandis que Johanna pleurant à voix basse, disait :

— Sauvez-nous de ce malheur, Monseigneur Jésus, éloignez de nous ce fléau.

Entretemps, Claes le Tousseux était allé décrocher en la petite salle où était sa couchette, une bonne arbalète, tenue bien propre et bien luisante, en souvenir du temps où Claes, qui se nommait alors la Mort aux oiseaux, était dizenier dans la belle gilde des arbalétriers… L'arc d'acier étant bandé et l'arbalète bien armée de sa flèche, Claes toussant, mais d'impatience de servir son maître, se tenait debout derrière la porte.

Mahom souriant de l'indécision de Ser Huygs et des bonnes paroles de Roosje, avait répondu :

— Allah, Dieu seul est grand. Christ, larron pendu en croix. Sang pour sang, blessure pour blessure, Mahom vainqueur, femme pour femme.

Et il tira alors d'un fourreau couvert de pierreries, un de ces vilains couteaux tortus qu'en leur jargon les Maures appellent yatagan.

— Blessure pour blessure, disait Ser Huygs contrefaisant sa difficile manière de parler un langage étranger, moricaud pour moricaud, si tu n'as qu'une chanson, tu ferais bien pour notre plaisir, d'en varier un peu l'air. Il faut toutefois que je te le dise, mon doux ami, si je l'ai pris ta femme, c'est qu'il plaisait davantage à la pauvrette de gouverner seule une heureuse famille de bonnes gens que de servir comme esclave à tes plaisirs au milieu

de jeunes guenons engraissées pour tes noirs ébattements. Je dirai aussi, que chez nous, brabançons, quand une querelle est vidée par le fer c'est un trait de vilain de demander sa revanche. Cependant je suis prêt à entrer derechef en lutte avec toi et je te frotterai si bien que tu ne demanderas plus un second savonnage.

Ser Huygs cependant cherchait une arme à sa ceinture, mais il n'en trouvait point, il regarda si le grand tisonnier de fer était dans l'âtre, mais on avait à cause des jours chauds enlevé le tisonnier ; ses regards coururent sur le mur, il y avait au mur des tapisseries de haute lice, et pas le moindre brin de fer. Il se disait : C'en est fait de moi, quand soudain, il aperçut dans un coin, une hampe de hallebarde faite de bon bois de coudrier et qui attendait son fer. Là, dit-il, merci Dieu, j'ai ce qu'il me faut.

Le Maure brandissant son couteau tortu se tenait d'un côté de la grande table. Ser Huygs était de l'autre, et derrière lui, recroquevillées de peur, gémissaient et sanglotaient les deux femmes.

— Maintenant, dit-il, à nous deux moricaud. Et quant à vous mignonnes, sortez subtilement afin de ne point recevoir d'éclaboussures quand je frotterai le dos à ce mécréant mal lavé.

Puis, écartant la table, Ser Huygs se mit en devoir de frapper sur Mahom. Il fallait voir quels beaux coups il frappa de la hampe de coudrier. Tantôt il s'attaquait à la tête de Mahom, tantôt au cou, parfois aux jambes, maintefois aux bras, si bien que le Maure semblait devoir chaque fois être mis en pièces. Mais il n'en était rien, car il était si souple, si preste et si subtil qu'il parait tous les coups. Bondissant comme un chat enragé, souple comme un singe, il rasait à chaque instant, de la pointe ou du tranchant de son arme, la poitrine ou le visage de Ser Huygs. Son

couteau au demeurant étant aussi long qu'une épée à une main et d'un acier vaillamment trempé, Ser Huygs pouvait aisément passer de vie à trépas dans ce combat inégal.

Soudain le vieux Claes entra avec son arbalète, toussa et dit : Baes veux-tu que je tue ce mécréant ?

— Non, garçon, répondit Ser Huygs frappant toujours, je ne veux pas qu'il puisse aller dire là bas, s'il en réchappe qu'il faut deux chrétiens pour venir à bout d'un Maure.

— Ha baes ! tu peux mourir en ce combat, je te vais du moins quérir une épée.

— Laisse-moi mon bâton, il est assez noble pour ce dos de manant. Vois comme je le frotte, savonne, lessive et rince, il sera tantôt plus blanc que neige.

— Ha baes, ce n'est point bien faire que d'exposer sa chère vie au couteau tortu d'un vilain diable comme est celui-ci.

— Sors, dit Ser Huygs et ne m'embarrasse point de tes conseils.

Les deux femmes voyant ouverte la porte par laquelle était entré Claes sortirent aussi et en hâte pour aller chercher du secours, elles virent le vieil homme qui se tenait derrière un des battants de la porte avec son arbalète. Le combat n'avait point cessé et le Maure avait poussé un cri, car il avait reçu un coup de hampe sur la joue. — Crache tes dents, disait Ser Huygs, ne te gêne point mon jaune ami, il n'est point défendu de se débarrasser de son superflu. Pendant qu'il parlait ainsi il reçut à la main une blessure, il continuait cependant de frapper dru et disait : Quand on met les oignons au four il y faut faire une entaille afin qu'ils

soient plus savoureux : ainsi d'un chrétien brabançon : plus il saigne, mieux il frappe. N'en sens-tu rien sur ta carcasse maigre ? On dit que les frictions de coudrier sont du baume aux hommes en colère ; le proverbe a-t-il menti ?

Entretemps le Maure trouva moyen de couper à demi l'oreille de Ser Huygs qui ne cria point par orgueil et dit coiment, mais en maniant sa hampe avec plus de force et d'agilité : Appris-tu jamais, bel ami safrané, le grand art de la danse ? On le dirait toutefois à ton allègre façon de voltiger. Nul n'est meilleur maître qu'un bon coudrier. Si nous étions à la Porte-Bleue, à ce bel endroit où la Senne est si large, je te ferais coudrièrement sauter comme une hirondelle par-dessus. Monterais-tu bien sur la tour de Saint-Michel-et-Gudule, avec tes jambes de chat. Danse mon ami, saute mon orangé compagnon. Tu aimes bien le coudrier n'est-ce pas ? Je le vois à la façon joyeuse dont tu reçois ses caresses. Car, il n'est plus grand signe de joie que la danse et tu danses comme un lépreux qui viendrait d'hériter du Coudenberg, lequel est comme tu sais, le palais de nos princes.

— Allah ! disait le pauvre Mahom bien enragé, cœur pour cœur, blessure pour blessure. Mort de Chrétien plaît au prophète. Femme et sœur de Chrétien, servantes en mon harem.

Et ce disant il atteignit de son yatagan Ser Huygs à la poitrine, mais il lui coupa seulement l'habit et quelques lambeaux de chair.

Le Tousseux se tenait derrière le battant de la porte, maugréant toujours et se disant : » Si ce traître Maure voulait seulement un seul moment ne point bouger, comme je lui logerais incontinent une bonne petite flèche entre les deux yeux, ou dans

l'oreille, ou dans quelque endroit de sa tête de vilain. Mais si je tire maintenant, je risque d'atteindre le baes. Ha vieux tousseux, non tu n'es plus bon à rien en ce monde, pas même à tuer un chien enragé. Tu peux t'aller jeter à l'eau, fainéant. » — Cependant il cherchait sans cesse à saisir un moment où le Maure se tiendrait tranquille, pour lui faire manger son bois ; mais Mahom ne cessait de bondir, allant et venant, quand soudain il entendit un grand craquement, c'était la hampe, laquelle se rompait sur l'épaule du Maure, qui tomba sur le plancher comme un saumon de plomb.

— Baes, dit le Tousseux entrant, est-il bien mort ?

— Dieu fasse que non, répondit Ser Huygs.

— Ha ! baes, repartit le Tousseux, c'est là une grande faveur de votre benoît patron.

— Je lui ai fait tort une fois : ce n'est pas lui qui devait être puni, dit encore Ser Huygs.

— Dieu l'a voulu ainsi, Dieu soit béni, baes, béni en tout.

Soudain par la porte d'entrée du Steen, entrèrent dans la maison quelques soldats de l'amman, des gens des métiers en armes et bon nombre de femmes curieuses.

Johanna et Roosje criaient d'en bas : « Tiens ferme mon homme. — Courage frère, nous venons bien accompagnées. » Mais quand, suivies de la foule des soldats et des femmes, elles eurent monté les degrés et virent le Maure étendu sur le plancher et Ser Huygs saignant et triste dans sa victoire, elles l'embrassèrent toutes deux avec une grande effusion d'amour en lui disant :

— Où souffres-tu frère ? — Où as-tu mal mon homme ? Est-ce là cette vilaine plaie qui fait couler tant de sang ? Vite du baume. Et de l'eau tiède. Et encore un coup ici. Et ailleurs sans doute ? Dis ; n'as-tu point d'autre mal que tu caches, il faut nous le dire et te mettre au lit bien vite, et bien reposer ton pauvre corps fatigué. Vite que nous t'y menions.

— Mignonnes, répondit Ser Huygs, merci à vous, mais ce n'est point pour un chétif morceau que ce Maure a taillé dans mon cuir, que je me vais mettre entre deux draps. Il est trop tôt et j'ai affaire demain. Et puis femmes, ce n'est pas à moi qu'il faut penser, mais à ce cadavre qui est là gisant. Je ne pouvais toutefois, ajouta-t-il avec grande tristesse, vous laisser toutes deux exposées à ses injures ni ne point défendre ma vie qui n'est pas à moi seul.

Ce qu'ayant entendu Johanna et Roosje, elles se penchèrent sur Mahom, afin de voir s'il respirait encore. Mais elles ne sentirent point de souffle. Elles le voulurent soulever, mais il retomba comme un homme de marbre.

Le Tousseux bien triomphant parlait au peuple : « Voyez, disait-il, vous autres, en leur montrant Mahom, il est venu droitement de Mauritanie avec ce grand couteau duquel il a voulu tuer notre baes. Et il n'a rien fallu à Ser Huygs qu'un bâton comme celui qui est là brisé pour se défendre contre lui. Et il l'en a si bien frotté qu'il est passé de vie à trépas comme vous voyez. Et c'est mon baes, mon noble baes qui a fait cela !

— Noël à Ser Huygs, dit le peuple.

Et les femmes considérant Mahom tombé, disaient :

« Il n'est point laid pour un moricaud. Et les hommes lui ayant ôté de la main son couteau tortu, se le passaient de main disant : « Voilà un beau tranchelard bien affilé. C'est grande merveille qu'un pauvre bâton en ait pu soutenir l'effort.

Soudain Roosje, s'écria : « Il a ouvert les yeux, il est vivant encore. »

Mahom en effet, ouvrait les yeux et regardait étonné et fâché autour de lui. Puis il voulut se soulever et ne le put ; enfin avec grand effort il porta la main à sa bouche, blanche d'écume.

— Il a soif, dit Roosje, soif, le pauvre battu.

Puis elle s'en fut toute courante chercher de l'eau, elle-même. Étant revenue, elle en donna à boire au Maure par petites gorgées : puis l'entendant gémir, elle pleura.

Cependant Ser Huygs envoya un homme de l'amman chercher le physicien, qui était le médecin du duc, tandis que le Tousseux servait dans une salle basse, pour fêter le triomphe de Ser Huygs, force cervoise au peuple accouru. Mahom, par ordonnance du physicien, fut transporté en un bon lit dans une chambre chauffée tièdement.

Johanna et Roosje veillèrent auprès de lui, sept jours et huit nuits. Ser Huygs avait fait placer dans la chambre deux hommes armés qui y faisaient guet et garde au cas où le Maure se voulut venger de sa défaite sur sa femme et sa sœur.

Mais il n'y songeait point le pauvre homme. Car en voyant sans cesse auprès de lui Roosje belle et mignonne, l'entendant lui dire de bonnes paroles pour le consoler et pleurant sur lui, quand il gémissait, il s'adoucit de la voir si douce. Et il se prit de bon

amour pour elle. Mais il demeurait silencieux comme un muet et se contentait de la regarder quand elle ne le regardait pas. Ser Huygs ne s'était point voulu montrer à lui, de peur que sa présence ne le fit entrer en colère et n'empêchât ainsi sa guérison.

Roosje disait souvent à Mahom :

— Ha, monsieur, que ne voulez-vous pardonner à mon frère le mal qu'il vous fit, comme il vous pardonne celui que vous lui voulûtes faire, cela vous guérirait bien plus vite.

Et le Maure hochant la tête disait :

— Femme pour femme, et après rentrait en son silence.

Mais Roosje repartait vivement :

— S'il vous faut de toute nécessité prendre femme en ce pays, il en est peut-être qui voudraient de vous, monsieur. Mais il vous faudrait pour ce ne point retourner aux sables brûlants d'où vous venez, et, ajoutait-elle, il y a là, montrant Jésus cloué à la croix, il y a là un pauvre bon Dieu qui mourut pour vous, monsieur, comme pour moi, et qui vous ferait heureux si vous vouliez.

— Allah est grand, disait Mahom.

— Allah ne vous aime point du tout, répondait Roosje bien malicieusement, car il a souffert que votre femme vous fût prise et que vous fussiez blessé deux fois. Las ! ce n'est point notre Dieu qui agirait si mal envers un chrétien.

Mahom ne voulut point écouter d'abord le moindre mot contre son prophète, mais Roosje lui en dit souvent, et lui l'écoutait volontiers et regardait, tout aise pendant qu'elle parlait, sa

bouche mignonne et ses yeux vifs, qui lui voulaient prouver que son Allah ne l'aimait point. Un jour enfin, le treizième, il dit :

— Allah est ingrat.

Et il demanda que Roosje alla quérir Ser Huygs.

Ser Huygs vint et Mahom lui dit :

— Tu fus mon ennemi, tu m'as blessé, mais j'ai dormi dans ton lit et mangé de ton pain, je te pardonne ; dis-moi comment le pardon se donne entre chrétiens.

— Je te le vais montrer, dit Ser Huygs, et te pardonne aussi, car ce que tu fais est bien fait.

Puis il lui donna le baiser de paix que lui rendit le Maure.

Ser Huygs apprit bientôt de lui qu'il désirait en mariage sa sœur Roosje, et la lui accorda volontiers, le voyant si amendé, et sachant de source certaine qu'il était de bonne race et des plus riches en son pays.

Mahom ayant maintes fois déclaré qu'Allah étant ingrat il ne voulait du tout adorer les dieux de cette sorte, fut baptisé en la collégiale.

Quelque temps après eut lieu le baptême ; Mahom y fut nommé Gauthier, et Ser Roelofs, beau-frère de Ser Huygs, obtint du duc que le néophyte portât son noble nom, ce qui fut fait.

Les gens disaient en voyant le Maure aux cheveux si noirs et Roosje aux cheveux si blonds, que ce mariage ne pouvait manquer de produire des bâtards comme il ne s'en voit guères au pays de Brabant.

Roosje mena comme elle voulut Gauthier Roelofs pour son bonheur. Car il eût tout fait pour elle, crime et bienfait, acte de noble homme ou fait de vilain, tant il était affolé de cette rusée et mignonne fillette, qui l'avait si bien pris et lui avait si bien démontré la noire ingratitude de son Dieu.

Ainsi dit-on qu'il est en certains pays des femmes qui liment les dents et coupent les ongles aux lions.

07

Il était un vieux roi, point du tout radoteur, point gourmé, fort bon homme et de mine joufflue, gouvernant ses sujets en tout bien tout honneur, quoiqu'il fût absolu, la race en est perdue. Il avait soixante ans depuis longtemps sonnés ; dans sa vie il comptait plus de baisers donnés, de flacons mis à sec et de mois de folie que d'instants de tristesse et de mélancolie, ce qui fit qu'il était à peu près encor vert ; mais soixante ans, hélas ! c'est l'aube de l'hiver ; c'est le temps des gants chauds et celui des fourrures ; gaîté, pied ferme, œil vif, teint clair, franches allures, nous perdons brin à brin, ces trésors. Tout moment en passant, nous enlève un morceau de nous-mêmes, et nous vivons ainsi moins forts, moins bons, plus blêmes, plus laids et plus grognons, jusqu'au suprême instant.

Ha ! quand jeune et bouillant l'homme sent dans ses veines courir la vie à flots, quand sur son front joyeux que la bise et l'autan, de leurs froides haleines, peuvent sans le glacer caresser de leur mieux, chante comme un oiseau son âge insoucieux, matin et soir, soir et matin ; lorsque son âme aime tout, le printemps

plein de fleurs, les vents doux comme un soupir d'amour sorti d'un sein de femme, l'ouragan secouant les bois dans son courroux ; la neige, blanc manteau dont se couvre la terre ; les grands nuages noirs qui, comme des vautours, planent dans l'infini ; le réduit solitaire que le hibou se fait au fond des vieilles tours ; alors pour lui les fleurs, entr'ouvrant leurs corolles, paraissent murmurer d'amicales paroles, et l'univers entier lui dit : « Tout est à toi, va, commande, choisis, prends et règne mon roi ! »

Le fils du roi, jeune homme à la moustache blonde, était avec raison chéri de tout le monde : il était jeune lui, jeune comme pas un ; la plus franche gaîté brillait dans son œil brun : vous dire qu'il était jovial d'habitude, qu'il aimait le plaisir beaucoup plus que l'étude, qu'il avait des chevaux, des femmes et des chiens, ce serait pléonasme, aussi je m'en abstiens. Tout le monde l'aimait, mais surtout deux duchesses ; c'était, sans contredit, un surcroit de richesses ; lui-même il l'avouait, mais il est de ces cas où, quoi qu'on en ait dit, trop de bien ne nuit pas.

Deux amours à la fois dans un cœur, quel blasphème ! mais il négligera l'un pour l'autre à coup sûr ! En traçant le portrait des deux femmes qu'il aime, essayons d'éclaircir un peu ce point obscur : l'une était blonde et l'autre brune, il était heureux près de l'une, par l'autre il était rebuté : l'une était folle et l'autre sage, la blonde l'aimait avec rage, la brune avec tranquillité : l'une aimait fort, c'était la blonde, les courses et les jeux sur l'onde et les plaisirs de la cité ; l'autre était une vierge austère aimant à vivre solitaire, et s'habillant toujours de noir ; la blonde aimait à la folie, les gais festins où l'on s'oublie et les sérénades le soir ; toutes deux avaient un cœur d'ange, car elles s'aimaient, chose étrange, tant que c'était plaisir à voir. Quand la brune, tranquille et sage,

voyait sa rivale volage courir en riant dans les bois, tandis que seule ainsi laissée, mais toujours bonne en sa pensée, elle travaillait de ses doigts, trouvant une douce parole, la sage saluait la folle et du sourire et de la voix : la blonde, variant ses charmes, en une heure riait aux larmes et vingt fois pleurait tour à tour ; elle ornait ses boucles légères, de toutes les fleurs éphémères qui se fanent en moins d'un jour : sa compagne, pour être belle, paraît son front de l'immortelle, forte comme un premier amour.

Le prince l'aimait tant, il aimait cette dame, marbre de Phidias doué d'une belle âme ; il aimait son regard si beau, si franc, si clair, son front large et pensif, il aimait son air fier ; la blonde n'avait pas, comme elle, un doux sourire, une voix grave et douce ainsi qu'un son de lyre, ni cet air réserve, ni ce pudique aspect qui, même aux effrontés, commandait le respect. Que de fois, se mettant à genoux devant elle, follement irrité de la voir si cruelle, des sanglots dans la voix, des larmes dans les yeux, poussant de ces soupirs qu'un amour furieux sait arracher du cœur, que de fois, pâle et blême, car il souffrait beaucoup, il lui disait : « Je t'aime, pourquoi me torturer avec acharnement… ? » Il lui parlait en vain très-passionnément, en vain il maigrissait, l'inflexible duchesse refusait de payer le prix de sa tendresse, et, reculant toujours l'instant de son bonheur, lui disait chaque fois : « Jure-moi sur l'honneur de gouverner l'État et d'aider ton vieux père, puisque ce n'est qu'en toi que le vieillard espère. Si tu ne le fais point, pars et fuis loin de moi ; mais si tu m'obéis, demain je suis à toi. »

Le choix était à faire, et le prince indocile, jugeant probablement la tâche difficile, s'emportait et pleurait, mais ne décidait rien. Dans sa folle existence il se trouvait si bien ! puis la paresse

est douce à plus d'un prince au monde : de retour au palais, il y trouvait la blonde qui lui disait : « J'ai là deux excellents chevaux ; viens, nous allons trotter et par monts et par vaux ; prince, n'obéis-sons qu'à notre fantaisie, et, si nous le voulons, poussons jusqu'en Asie. » Le prince la suivait : il eût fallu les voir galoper en riant du matin jusqu'au soir ; la blonde avait par jour des milliers de caprices, vous le faisait courir au bord des précipices et si près qu'il manqua de se casser le cou, ou les reins, ou les bras tout au moins, comme un fou.

Il advint qu'une nuit le roi tomba malade et mourut quand son fils faisait cette escapade ; il le bénit de loin, et, sur son lit de mort, il lui souhaita d'être heureux, puissant et fort. Quand le prince revint, grande fut sa surprise de voir des pleurs couler sur la moustache grise d'un vieux soldat veillant aux portes du palais, et refusant l'argent que donnaient des valets. Ce visage, tout brun de soleil et de hâle, lui semblait contracté ; puis, un sommelier pâle, de rouge qu'il était jadis, courut à lui : « Prince, dit-il tout bas, il est mort aujourd'hui quelqu'un dans le palais. » — « Qui donc ? dit le jeune homme inquiet et tremblant : dis-moi comme il se nomme. » Le sommelier se tut, mais un homme de loi vint dire en nasillant : — « Salut au nouveau roi ! »

Le prince alors comprit qu'il n'avait plus de père. Il pleura bien longtemps, la face contre terre, puis entra, ressentant un douloureux remords, et trois jours et trois nuits, il pria près du mort : — « Oh ! disait-il souvent à ce pauvre cadavre, vois, noble père, vois la douleur qui me navre ; je ne suis plus le même, et je ferai pour toi ce que jamais, hélas ! je n'eusse fait pour moi. »

Le prince, après deux ans, songeait au mariage. Il aimait ardemment, mais était-il bien sage d'avoir publiquement deux

femmes à la fois ?… n'était-ce pas un peu fouler aux pieds les lois ? Il eut beau réfléchir, il aimait les deux dames : pour elles, il croyait avoir deux cœurs, deux âmes et vivre doublement. On dit qu'il se trompait ; mais peut-on se tromper, aimant comme il aimait ? Il fit chercher les lois touchant la bigamie, réveilla sur ses bancs toute l'académie fort surprise du fait ; enfin il arriva que, dans un coin d'archivé, un décret se trouva qui permettait d'avoir deux épouses ensemble, mais pas plus cependant, « attendu qu'il me semble, disait l'auteur dudit décret, que c'est assez. » Le prince vit ainsi tous ses vœux exaucés : il épousa la sage, il épousa la folle, et n'aurait pas donné la moitié d'une obole, tant il était heureux, pour être roi des rois, ou sultan du soleil ; il observa les lois, fit bien de temps en temps quelque bonne sottise, mais ce n'était jamais alors que par surprise.

S'il fallait à ce conte un sens mystérieux, on pourrait y trouver ceci, faute de mieux : l'Imagination, c'est la duchesse blonde, la folle du logis et la folle du monde. Pourquoi ne pas l'aimer ? les fous ont tant d'esprit ; elle est si belle, elle est si bonne, elle est si gaie, montre si blanches dents, l'enfant, quand elle rit ; elle est si ravissante, alors qu'elle s'effraie le soir d'un rien, d'un arbre, d'un poteau ou de quelque follet qui se mire dans l'eau. Peut-on ne pas l'aimer, même quand elle pleure sur ses chagrins si gros, si grands, que tout à l'heure elle ne saura pas plus ce qu'elle en a fait que du myosotis cueilli dans la forêt ? Peut-on ne pas l'aimer quand, charmante conteuse, pour vous sauver d'ennui, quand vous êtes tout seul, la folle voudra vous faire une peur affreuse ? « Un vieux mort parcourait les champs dans son linceul et pleurait ses péchés de ses yeux sans prunelle, ils pleureront ainsi toute l'éternité, des os ! des os ! » dit-elle avec naïveté ; puis, pâle d'en avoir tant dit, elle frissonne : mais tenez ! la voici

bien loin. « Clairon qui sonne, fers cliquetants, soldats jurant, tambour qui bat, du sang, du feu, des cris, la mort, c'est le combat ; que de deuils ! le soleil s'en est voilé la face… » Croyez-vous qu'elle va rester à cette place, si longtemps ? allons-donc ! « Voici deux vieilles gens, assis au coin du feu, comme deux vieux amants, ils vont vous raconter une histoire bien claire, avec tant de soleil, tant d'air, tant de lumière, tant de fleurs, de parfums et de bois et de prés, de taillis, de vergers, d'espaliers empourprés, puis au milieu du tout, une fille mignonne qui par un beau matin… mais je crois que l'on sonne à la porte. » Et l'histoire ? à quand la fin ? un jour ou l'autre.

Ôvierge blonde, on peut t'aimer d'amour ; dis, n'es-tu pas le sang et la vie et la sève de notre pauvre esprit humain ; et sans toi, ô fille du bon Dieu ; sans idée et sans foi, celle du moins qu'il faut avoir aux belles choses, n'ayant d'autres soucis que de baisse et de hausses, quels plaisirs aurions-nous en ce monde banal ? Tu me poursuis parfois cauchemar, songe, rêve, hallucination : je n'y vois pas de mal, sois partout et toujours, chère, la bienvenue ; que tu sois le démon, ou Madeleine nue avant son repentir ou quelque fiction, viens, entre ma mie, entre Imagination. Et lorsque tu seras trop en train et trop folle et que je te verrai sans souffle ni parole, le sein brûlant et l'œil en feu, j'irai chercher dans un drowski mené par un sage cocher et sagement tiré par un cheval bien sage, trop lent, trop calme, pour jamais se mettre en nage, ta compagne Raison qui te rafraîchira le front, les yeux et l'âme et te rendra, comme à moi, ton ami, quand tu veux, folle fille, afin que plus gaîment encor ton bel œil brille, cette santé d'esprit, ce certain calme fort qui font qu'on est puissant et sain jusqu'à la mort.

FIN.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Contes_braban%C3%A7ons_%28-De_Coster%29. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.